

Correspondance

du

voyage en Angleterre

par Abel MARTIN dit TOMMY-MARTIN

1871

N° 30

Vincent Tommy-Martin

Mars 1972

Jean Tommy-Martin a pris la peine de déchiffrer les lettres, illisiblement écrites, de son père Abel.

Sa fille, Marie-Rose Penet, les a tapées à la machine.

La fille de cette dernière, Françoise Levesque, les a tapées sur stencil et a tiré 50 exemplaires à la ronéo, aidée de son mari Jean-Raymond.

Philippe, frère de Jean, a fait la reliure et la répartition des exemplaires entre les 130 descendants.

Novembre et décembre 2021

Pierre Wallon, petit-neveu de Jean Tommy-Martin ( 1882-1965 ), à partir de cet exemplaire n° 30 très aimablement prêté par Armelle Chabot-Morisseau, petite-fille de Jean Tommy-Martin, a numérisé les pages de cet exemplaire et a reconstitué le volume original avec un logiciel de reconnaissance de caractères ( OCR ) pour qu'il soit imprimé et mis à la disposition des nombreux descendants de Jean Tommy-Martin.

Il s'agit des lettres écrites par Abel Martin, dit Tommy-Martin ( 1842-1899 ), à sa mère, Joséphine Martin ( 1811-1896 ), née Lorton, à l'occasion d'un voyage en Angleterre en septembre-octobre 1871.

VOYAGE EN ANGLETERRE  
D'ABEL MARTIN dit TOMMY-MARTIN

1871



Madame MARTIN,  
née Joséphine LORTON  
(1811-1896).  
Mariée en 1836 avec  
Antoine (dit Tommy) MARTIN  
(1805-1848), notaire à Nevers.

*Portrait par Melle Droja, vers 1890.*



Abel TOMMY-MARTIN  
(1842-1899).  
Marié en 1875 avec  
Henriette NICOLAS de MEISSAS  
(1850-1902)

*Photo à l'occasion de  
Ses fiançailles en 1875.*

Rouen, mercredi 6 Septembre 1871

Ma bonne mère,

Monsieur Gallicher m'a séduit à Versailles par l'espoir d'une séance fort attrayante ; il y avait à l'ordre du jour la discussion de la proposition Ravinel, installation définitive de tous les ministères à Versailles. Tu comprends que sur ce sujet il y a de vives controverses qui couvent, et je n'étais pas fâché de les entendre avant de partir. J'ai donc été retenir ma place à la voiture de Saint-Germain, bureau rue des Réservoirs, départ à 5 heures, et comme il n'était que midi et demi, nous avons été visiter l'appartement retenu de la rue d'Angivilliers. Il est petit, mais très commode et fort agréable à habiter. Caroline sera là très bien avec mes cousines et pour Monsieur Gallicher il y aura beaucoup moins de fatigue.

Dans les couloirs de la Chambre il y avait une grande animation. Mon oncle qui avait une liasse de lettres à dépouiller m'a pris pour secrétaire. Son tiroir dans la salle des séances était tout plein. Comme nous étions à la besogne, lui écoutant, moi lisant et résumant, passe M. Buse qui se voit accroché et comprend tout de suite pourquoi.

Comment donc un jeune confrère ! nous le mettrons où nous pourrons. Bref, j'étais très bien et par fortune à côté de mon camarade Louis Legrand de Louis-Le-Grand. La séance a été assommante, sauf mon respect pour tous les honorables ; la proposition Ravinel n'a pu venir par suite de toutes les lanterneries d'orateurs qui parlaient pour la sténographie. Nous n'avons eu de plaisir qu'avec MM. Keller et Victor Lefranc. Mais je me suis rattrapé en causant avec mon voisin, que je n'avais pas vu depuis longtemps, mais dont j'avais eu des nouvelles par Alglave qui est agrégé à Douay. Il m'a conté qu'il avait été chef de bataillon, sous-préfet, et qu'il avait eu 52.000 voix pour la députation dans le Nord. Je l'ai bien félicité de n'en avoir pas eu davantage en lui représentant combien les circonstances étaient tristes pour celui qui entrait dans la vie politique, et que les hommes jeunes pouvaient se réserver pour un temps plus heureux.

Il a fini par accepter mon opinion, parce que je la lui ai soumise avec précaution pour ne pas le blesser inutilement. Le fait est que les années lui feront grand bien. Tu sais toute l'estime que j'ai pour lui ; mais, en l'état, je ne pouvais m'empêcher de plaindre intérieurement les soldats qui avaient été placés, ou qui s'étaient placés sous son commandement plus qu'inexpérimenté, et les administrés confiés à sa pétulante autorité.

Il néglige le barreau qui lui réservait pourtant de bien douces satisfactions.

Il est entendu que si, à mon retour d'Angleterre, je puis pousser jusqu'à Valenciennes, nous irons ensemble visiter les centres industriels et ouvriers qui l'avoisinent. D'après ce qu'il m'a dit, je crois comprendre que les ouvriers dans le Nord seraient plus heureux, moins ignorants, moins accessibles au premier charlatan politique venu que dans notre centre qui a fourni le noyau de cette misérable Commune.

Pendant la séance mon oncle m'a apporté une lettre pour notre ambassadeur à Londres. Il lui dit que je vais pour voir ; et le prie de me débarrasser des obstacles qui peuvent gêner la vue, tout cela d'une façon si aimable que je suis bien sûr de trouver aide et protection.

La route de Versailles à Saint-Germain est tout à fait magnifique. On s'élève par une grande allée droite sur les hauteurs de Rocquencourt et de là on plonge sur le parc et sur le Château. Le soleil était resplendissant. Je voyais du haut de l'impériale, en me détournant, les belles lignes des façades, avec les voûtes du théâtre et de la chapelle se détachant au-dessus des arbres. Je doute fort qu'en Angleterre les Lords ou les Rois aient élevé de plus superbes bâtiments. En Italie il n'y a rien d'aussi majestueux que Versailles. Je conçois bien les regrets de MM. Dahirel et de Belcastel, siégeant dans ce palais, et il faut reconnaître que la droite aurait beau jeu contre la gauche si tout à coup l'Assemblée se transformait en Académie des Beaux-Arts ou des Belles-Lettres. Notre démocratie n'est pas encore en possession du goût attique ; et quand on parle du bon goût français, il est trop clair que le compliment n'est pas à l'adresse du peuple français, mais de quelques Français seulement.

La descente à Port-Marly est aussi pittoresque que la montée de Versailles est noble. Le chemin très raide serpente au milieu du bois et de belles et grandes villas, et à chaque tournant, c'est une jolie échappée de vue, tantôt sur le Mont-Valérien, tantôt sur le château de Saint-Germain.

Dire que depuis seize ans que nous habitons Paris, jamais nous n'avons suivi cette promenade. Tu parles de tes pigeons qui n'ont pas l'idée avec leurs ailes de s'élever au-dessus des toits de Mme Chabot. Nous avons des pieds qui valent bien leurs ailes, et de plus nous pouvons jouir en voyant, et nous n'y pensons même pas. Mais pour jouir, il faut une certaine liberté d'esprit qu'on n'a pas toujours.

J'ai passé une bonne soirée sur la terrasse de Saint-Germain. Il n'y avait personne : toute la foule était aux loges pour la fête ; aussi je suis parti à 9 h ½, tout seul, avec le conducteur par la voiture de Poissy, où j'ai retrouvé mon bagage, qui n'avait point été pillé par les Prussiens. Ce matin, à l'aube, j'ai visité l'église romane de Poissy qui a été fort bien restaurée par M. Violet-Le-Duc. Ce petit temple est très remarquable ; hé bien ! après Versailles et Saint-Germain, j'ai eu toutes les peines du monde à l'apprécier. Saint-Germain est si gracieux dans les profils et les ornements de sa façade, et toute l'architecture du XVI<sup>e</sup> siècle, du Louvre, de Chambord, de Blois, a un tel charme, que rien ne l'écrase, même le voisinage des plus somptueux palais, tandis que cette modeste architecture romane du XI<sup>e</sup> siècle paraît bien pauvre en comparaison.

La vallée de la Seine m'a paru aussi belle qu'il y a 10 ans quand je la parcourais pour la première fois pour rejoindre Mathilde chez Mme Dénouette. En revoyant la côte Ste-Catherine je me suis senti rajeunir et puis j'ai fait tristement réflexion sur le temps écoulé : l'ai-je bien employé ? Ne pouvais-je pas faire cent fois mieux ? En tout cas, à quelques nuages près, j'ai été bien heureux, grâce à l'affection des miens qui ne m'a jamais fait défaut, et qui est bien la plus douce chose qui soit sur terre, grâce à toi surtout qui m'a soutenu sans cesse, et il y a des jours où l'on croulerait, comme un bâtiment mal assis, si l'on n'était à propos et vigoureusement appuyé. Je souhaite de tout mon cœur que tu puisses dire aussi que ces dix années d'abnégation de ta part, ajoutées à beaucoup d'autres, n'ont pas été sans jouissance de cœur, et que tu t'es accommodée d'être traitée parfois comme le premier de mes camarades. Figure-toi bien que quand je

prendrai femme, à moins d'être fou à lier, il faudra avec tout le respect et l'affection que je ne lui marchanderai pas, qu'elle se prête aussi à devenir mon camarade.

Toutes ces réflexions ont subitement pris fin quand je me suis vu en face de tous les clochetons gothiques qui surmontent les quais de Rouen. On devient amoureux du gothique quand on se trouve au berceau de cet art fantaisiste.

On a eu la prétention, au beau milieu du faubourg Saint-Germain, de refaire St-Ouen, comme nos gens du Directoire qui ont mis pompeusement le Parthénon dans la ferme des Mathurins. Mais vois-tu Ste-Clothilde ressemble à St-Ouen, comme la Madeleine au Parthénon, et de pareilles copies seraient faites pour vous dégoûter des originaux qu'on n'a pas vus.

A la poste j'ai trouvé ta lettre dont je te remercie : étant seul, par fatalité, je risquerais d'avoir le spleen, si je n'avais pas mon courrier. Je vais écrire à Georges Devin pour lui donner rendez-vous à Londres et nous allons de concert tâcher d'entraîner Georges Bertrand. Ces deux farceurs-là devraient m'écrire des lettres moins aimables, et ne pas me laisser en plan comme ils le font.

Ah ! si je n'avais pas eu peur du mal de mer, comme je serais bien passé par le Havre ! Ces bons amis de Mathilde m'auraient donné toutes sortes de bonnes idées sur la route d'Angleterre et le séjour à Londres. Mais décidément je pars pour Dieppe et les côtes picardes, et d'un bond je serai dans Albion.

Fais bien mes amitiés à toutes les chères personnes qui t'entourent. Sois prudente pour ta santé et crois bien que de mon côté je m'applique à n'être jamais téméraire.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Ton fils cadet,

Abel.

J'envoie le Temps à Antonin Gosset. M. Taine y est très mordant pour nos voisins les Anglais et leurs douces compagnes. Naturellement je ne me porte pas garant de ses opinions, et pour sûr je trouve fort à redire à son style qui se fera difficilement accepter à l'Académie Française.

Rouen, jeudi 7 Septembre 1871

Ma bonne mère,

Je n'ai pu me présenter en temps utile au bureau de la poste et si tu m'as écrit une seconde fois à Rouen, je n'aurai ta lettre que demain matin.

Je ne partirai d'ici qu'avec regret ; je n'avais retenu de cette belle ville que la physionomie générale ; cette fois, j'aurai été un peu plus avant. C'est le berceau de l'art gothique, et on reste confondu de tant de splendeurs. Grenade ou Cordoue ne doivent pas faire un plus merveilleux effet. J'ai déjà été deux fois et pendant plus d'une heure sous les voûtes de St-Ouen et de la Cathédrale et je ne pouvais m'en tirer, c'est vraiment féérique ! On est frappé de tant de hardiesse et charmé par je ne sais quoi d'harmonieux dans ces proportions gigantesques. Les verrières m'ont paru plus éclatantes et mieux dessinées que nulle part ailleurs. C'est comme une galerie de tableaux, qu'on prend plaisir à suivre d'un bout à l'autre, et qui ne fatigue pas les yeux comme les tableaux à l'huile avec leurs plaques luisantes qu'on ne peut éviter et qui les rendent sous ce rapport si inférieurs aux fresques. Je conçois toute l'admiration de M. Denouette pour Saint Patrice et Saint Godard. J'ai été visiter ces deux églises par un soleil resplendissant : jamais je ne m'étais trouvé à pareille fête. Les sujets sont presque grandeur naturelle ; il est bien aisé de les deviner sans se fatiguer à lire le catalogue ; le dessin est parfait, le coloris éblouissant et point insupportable pour les yeux qui s'accoutument très vite à ces tons si chauds ; si bien que lorsque je me suis transporté au Musée de la ville, qui renferme une fort belle galerie de tableaux assez mal exposés, je ne pouvais plus rien distinguer sur les toiles. C'est une manière de lire vraiment fort agréable que de visiter une galerie. Toutes les écoles, plus ou moins représentées, passent sous vos yeux, c'est non seulement du plaisir, mais tout un cours d'histoire très bien fait. On voit les costumes, les mœurs du temps ; même les idées graves ou badines, les sentiments qui sont simples ou recherchés, religieux, philosophiques ou purement mondains. Le caractère du peintre apparaît ; il a l'humeur noire ou l'humeur gaie, etc. Tout cela est fort divertissant, mais j'y laisserai mes yeux.

Ce matin à 5 heures, j'étais debout et je prenais à 6 heures le bateau qui descend la Seine jusqu'à La Bouille. Il faisait un froid très vif sur le pont et les brouillards m'ont caché Canteleu. Mais ils n'ont pas duré et le spectacle était alors si ravissant que si le bateau avait poursuivi, j'aurais été avec lui jusqu'au Havre. Amélie (Fleuriais) et Mathilde qui ont fait ce trajet sont bien heureuses. Il n'est pas possible d'imaginer un voyage moins fatigant et plus agréable. Je crois me souvenir que tu en as fait une partie toi-même. Nous en parlerons.

Un jeune Anglais me disait en voyant les belles forêts de la Londe et de Rouvray qu'il se croyait en Angleterre sur la Tamise, au-dessus de Londres, vers Windsor. Je me souviendrai de sa comparaison.

Un habitant de Rouen nous a montré un peu en amont de La Bouille le champ de bataille où sont venus échouer les derniers efforts des Rouennais pour sauver leur ville de l'invasion prussienne. Que de lieux aussi tristes répandus sur toute la France ! Je n'ai pas dit à Antonin que j'étais passé à Baume-la-Rolland ; à Corbeille, tout près de Juranville,

dans cette grande plaine nue où il a été blessé. Quel Français pourra écrire une si lamentable histoire !

Au retour sur Rouen, nous avons eu un temps magnifique : toutes les villas se dressaient sur les coteaux au milieu d'une belle végétation ; les grandes murailles crayeuses font le plus singulier effet dans le paysage ; on y taille des caves, des retraites, voire même des maisons qu'il est d'ailleurs impossible de confondre avec des villas de plaisance.

En débarquant je suis retourné sur la place de la Pucelle où se dresse une fort mauvaise statue de notre héroïne française, mais ce n'était pas pour elle que j'y retournais, c'était pour revoir l'hôtel Bourgthéroulde, un drôle de nom comme tu vois, quelque compagnon de Rollon assurément. C'est une délicieuse habitation XVI<sup>e</sup> siècle, toute couverte de ces tableaux sculptés en bas-relief dans lesquels nos grands-pères de ce temps-là excellaient. Je me suis torturé la vue pour admirer Charles-Quint et François 1<sup>er</sup> festoyant au Camp du drap d'or avec force paladins et belles dames. Toute cette peine était assez inutile, car au Musée des Antiques, qui est fort bien conçu et disposé il n'existe que depuis très peu de temps, la première chose que j'ai vue, ça a été de beaux moulages desdits tableaux, lesquels étaient fort bien placés et m'eussent évité de me donner le torticolis. Mais on ne s'avise pas de tout en voyage, et il faut payer l'expérience.

Rouen possède un vrai musée de Cluny et sur certains points supérieur à celui de Paris. Les vitrines qui renferment les Rouen sont si magnifiques qu'on reste en extase. Les plats sont énormes, le dessin vigoureux, la couleur très suffisante. Les Italiens ont été battus par les Normands dans cet art si délicat de la céramique. J'ai pensé à mes cousines qui le cultivent avec tant de bonheur et qui eussent été si contentes de voir les chefs-d'œuvre de leurs devanciers.

J'ai gardé le Palais de Justice pour la bonne bouche, ou du moins je ne l'ai encore compris que dans une vue d'ensemble ; je me dis que quelque jour je pourrais bien, par hasard, y venir plaider, et il doit être impossible de plaider lourdement dans une si gracieuse construction.

Depuis 10 ans, je trouve de grands changements dans Rouen ; la ville est percée de part en part par de grandes voies qui ne sont pas trop pittoresques, mais salubres et fort commodes pour le piéton qui arpente rapidement et peut se transporter à sa convenance dans les petites ruelles qui subsistent encore et offrent de bien curieux échantillons du passé. Toute la vieille ville était de bois ; cela se comprend. La pierre est assez coûteuse en Normandie et la brique ne s'y fabrique pas très commodément. Les forêts étant là, on y puisait largement. Aujourd'hui les choses ont changé. On fait venir brique et pierre et l'on bâtit à chaux et à sable.

Je suis tombé cet après-midi dans la rue aux Ours, à la recherche de vieilles maisons, et j'ai trouvé le centre de la Rouennerie, fameux commerce, va, j'en puis parler de science certaine quoique nouvelle.

En montant à Notre-Dame de Bon Secours, sur l'impériale de la voiture, où j'avais été retenir une place pour le départ de 5 heures, je me suis trouvé au milieu de cinq ou six gros négociants, qui se rendaient à leur maison de campagne, parlant de leurs affaires,



comme il était naturel, et ne se plaignant pas trop. J'ai compris que nous inondions le monde de Rouenneries et il paraît que Manchester a beau faire, nous avons tenu bon et, tout le temps de la guerre, continué à fabriquer pour la France, pour la Prusse, pour presque toute l'Europe et le monde entier.

A Bon Secours j'ai trouvé la petite église fort enrichie et si les vœux suivent une telle progression, il faudra faire des annexes ou les placer au plafond ou sous les pieds. Cela m'a détourné de faire d'autres vœux que les vœux tacites que chacun fait à part soi, et même, étant un peu scandalisé de tant de luxe, qui n'est pas de trop bon goût, j'ai gardé mon obole pour quelque Notre-Dame moins favorisée que je viendrais à rencontrer sur ma route.

Je suis descendu à pied de la côte Ste Catherine sur un superbe chemin tournant que la ville de Rouen fait exécuter en ce moment. Ce sera la grande promenade de Rouen, comme la route du Pausilippe à Naples, et la vallée de la Seine est si attrayante qu'elle peut presque entrer en lutte avec le Vésuve et son golfe.

Malheureusement, à peine le soleil a-t-il été couché que la ville a été engloutie dans les brouillards et je ne voyais plus sur cette mer vaporeuse que les pointes des mâts et des clochers. Le grand Corneille sur son pont avait disparu avec le reste. Je suis tombé dans un affreux quartier, dit de Martainville, sale, puant, qui m'a brutalement fait sortir du pittoresque pour rentrer dans la triste réalité d'une population ouvrière mal logée, grouillante, etc, etc. ...

Si cela peut te faire plaisir, sache que j'ai dévoré en buvant du cidre qui passe à merveille ; je ne me permets le vin que vers la fin du dîner ; il faut que je m'en déshabitude complètement. Ce serait une ruine en Angleterre.

J'ai vainement cherché le Temps dans tout Rouen, on ne lit ici que le Figaro et le Gaulois. Grand bien leur fasse ! Tu peux répondre à cette lettre à Boulogne : j'y serai dans trois ou quatre jours, car je compte être à Londres vers le 15. Fais à tous les nôtres les meilleures amitiés. Quand j'ai le temps, je t'assure que tout de suite je pense à vous tous. Donne de mes nouvelles à Albert. Je lui écrirai dès que je serai installé. Tu comprends bien que j'ai peu de temps pour écrire et que je ne puis pas le prendre sans pâtre sur le moment du repos.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Ton fils cadet,

Abel.

Dieppe, samedi 9 Septembre 1871

Ma bonne mère,

Hier, j'ai eu deux lettres de toi, une à Rouen au moment de mon départ, et l'autre ici à mon arrivée. C'était une bonne fortune qui ne s'est pas renouvelée aujourd'hui et qui m'a permis de chasser les idées noires. Figure-toi que le temps de splendide qu'il était est devenu tout à coup affreux. En me réveillant dans ma petite chambrette, au 5ème, de l'hôtel d'Espagne, j'ai été bien étonné non seulement d'entendre la pluie torrentielle qui n'avait cessé de la nuit, mais dont je ne m'étais pas aperçu, pour cause ; de ne plus voir même la statue de Corneille qui me réjouissait les yeux. C'était un épais brouillard et une pluie qui promettait de tenir tout le jour. Que faire ? Impossible de rester dans ma chambre, je ne voyais plus rien du tout : les flèches de la cathédrale apparaissaient à peine. J'ai écrit à Georges Devin pour lui rappeler sa seconde promesse et que je comptais sur lui à Londres pour le commencement d'octobre. J'ai vu un spécimen de ce que tout le monde, auteurs, journalistes, camarades m'ont annoncé être le temps ordinaire de l'Angleterre. Tu es bien sûre de recevoir une correspondance suivie. Je n'aurai pas d'autres moyens d'éviter cette maladie spéciale qu'on nomme le spleen et qui toute différente du mal du pays, que de t'écrire pendant ces longues heures où la pluie tombe, tombe et tombe toujours.

La voyant déterminée à ne pas céder, j'ai pris mon parapluie et je me suis rendu au Palais de Justice, une œuvre capitale de la belle renaissance française. Dans la grande salle ogivale des pas-perdus, j'ai vu beaucoup de robes d'où j'ai conclu que dans ce pays de Normandie la Justice ne chôme jamais. Mes confrères ne m'ont pas reconnu sous mon costume anglais ou plutôt auvergnat. Mais je me suis dit que dans quelque dix ans, dans une affaire d'assurance maritime, par exemple, il se pourra bien faire que je vienne lutter contre eux, et je connaîtrai leur Palais de Justice aussi bien, sinon mieux que quelques-uns d'entre eux. J'en ai toute la disposition dans la tête pour la vie : Cour d'assises, 1ère Chambre de la Cour, 1ère Chambre du Tribunal. La Cour d'assises est admirable, c'était le salon de Georges d'Amboise, Cardinal que je porte dans mon cœur à l'égal du Cardinal Albani qui a fait bâtir près de Rome cette délicieuse villa où l'on ne sait quoi admirer davantage, l'antiquité ou le respect de l'antiquité. Si mes souvenirs ne me trompent, c'est bien le même Georges qui a fait construire le Château de Meillant, (tu pourrais facilement vérifier le fait et lever mon doute). Ce serait encore lui qui aurait élevé à Paris l'hôtel de Cluny. Ce Premier ministre de Louis XII, un bon homme (le roi), mais qui n'entendait, je crois, que fort peu de chose aux arts, serait bien capable d'avoir fait inscrire au budget de ce temps, pour son auguste maître, la dépense du joli château de Blois, j'entends, bien évidemment, la partie dudit château qui est du commencement du 16ème siècle. Hé bien ! Georges d'Amboise, qui avait l'amour de la sculpture au suprême degré, puisque tous les monuments dont je te parle sont des œuvres de sculpture et de ciselure autant que d'architecture, a fait mieux que tout cela. Son tombeau, qui est un monument, dans la chapelle de la Vierge de Notre Dame de Rouen (la cathédrale), et on peut dire une merveille dans une merveille, a sûrement été commandé par lui de son vivant. Des héritiers auraient pu faire d'une manière plus fastueuse. Mais à ce bon goût exquis, cette richesse de sujet, cet esprit dans la composition, c'est lui évidemment qui a dirigé et

inspiré l'œuvre. Note bien qu'il est au centre priant très dévotement la Sainte Vierge avec un sien parent, et que tout le reste fait cadre. Mais le cadre est cette fois beaucoup plus agréable que le sujet principal qui doit être fort ressemblant ; car il n'est pas beau et les sculpteurs ne se seraient pas avisés de mettre au centre, sans motif, cette grosse face bouffie, d'un épicurisme assez grossier et qui n'est pas relevé par la plus petite pointe de distinction. Mais l'esprit et l'enveloppe sont deux, et les yeux de Georges d'Amboise devaient être pétillants et révélateurs de son bon goût. C'est précisément la partie de sa personne qui ne peut pas apparaître dans une œuvre de sculpture. J'ai visité ce tombeau avec un Anglais qui n'était certainement pas de la famille de Lord Elgin. Il n'a rien vu et est parti comme un trait, apparemment pour ne rien voir encore. Les sculpteurs du 16ème siècle sont pourtant les petits neveux de Phidias. En face est un autre beau tombeau d'un de Brézé quelconque qui est représenté mort et assez laid. Sa femme, Diane, de Poitiers, est là qui a l'air de pleurer en longs habits de deuil. Cette fois ce doit être elle, et non lui, qui a commandé le tombeau. Après tout elle l'a peut-être pleuré sincèrement. Mais pourquoi aussi la prit-il si jeune ! Pour conclure, la véridique histoire s'inscrit en faux contre ce tombeau, et je dirai que bien des tombes mentent de même, si je ne me souvenais de ce Montmorency que Richelieu fit si sévèrement, mais on peut bien dire si justement mettre à mort et qui fut pleuré à toujours par sa femme.

En passant à Versailles, au moment où M. Grévy se rendait au fauteuil, j'ai eu les yeux attirés par les moulages de ces deux infortunés, le mari et la femme ; je crois que la femme valait mieux que le mari, ce qui arrive quelquefois.

Mais je vais peut-être t'ennuyer avec toutes mes histoires de tombeau. Que veux-tu, il pleuvait si fort que j'étais bien content d'être avec les morts, car les pauvres vivants qui étaient dans les rues étaient fort à plaindre.

En somme j'ai très mal vu Rouen, et c'est 8 jours qu'il y faudrait passer pour se rendre compte des beautés de cette ville. De là à Dieppe il n'y a qu'un fort court trajet : deux petites vallées, l'une qu'on monte, l'autre qu'on descend. La pluie ne tombait plus, mais le ciel était de plomb : dans les prés qui n'étaient pas verts, mais d'une verdure noire j'ai vu quantité de bœufs, mes cousins. Ils sont énormes de volume et presque toujours tachetés rouge ou gris ; pourtant il y en a de tout rouge. Ils sont comme des seigneurs et maîtres dans les enclos où on les parque, surtout lorsqu'ils sont couchés et qu'ils ruminent. A peine s'ils jettent un regard sur vous au passage. Ils pensent majestueusement, mais je ne sais à quoi.

Ces deux petites vallées sont pleines de fabriques ; mes voisins m'ont dit que c'étaient surtout des tanneries et des distilleries. Il y a beaucoup de châteaux tous en brique ; la pierre est inconnue dans ce pays, et pour les églises il fallait la faire venir de très loin et je ne sais par quel chemin.

A peine arrivé ici, je confie mon bulletin à l'omnibus de l'Ouest, en lui donnant le nom de mon hôtel, et je cours à la mer. Elle était comme le ciel, très courroucé. On me dit qu'au Casino il y a un concert qui commence, j'y entre. On jouait très convenablement les morceaux choisis de Martha : mais voilà que l'orchestre se lance dans l'interprétation de Beethoven. Ce fut lamentable. Une jeune fille, ma voisine, dit à sa mère c'est vraiment trop sérieux ! Pauvre Beethoven ! lui sérieux. C'est comme si entendant jouer Molière à

Pont-à-Mousson, quand Pont-à-Mousson était en France, on eut jugé Molière ennuyeux. Il n'y a aucune comparaison à faire entre Molière et Beethoven, je le sais bien ; mais il y a dans toutes les œuvres de Beethoven, à côté de la puissance, une sensibilité de cœur qui remue profondément. On ne rit pas, mais c'est bien mieux encore que de rire : on est touché jusqu'au fond de l'âme. Seulement il faut que l'orchestre le rende, comme les acteurs Molière ; et si le jeu seulement est imparfait, ce n'est plus ni Molière ni Beethoven, c'est quelque chose sans nom qui ennuie la foule et qui irrite ceux qui ont le bonheur de connaître ces admirables génies. D'ailleurs le cercle est bien restreint pour eux. Souvenons-nous de Berryer interrompu deux fois, mais pas trois, par je ne sais quel président de je ne sais quel tribunal de je ne sais quelle province de la France, Samson sifflé en province parce qu'il manquait de vie, et M. St Marc Girardin obligé, à Paris, d'arrêter les développements les plus ingénieux sur l'art dramatique, qu'il donnait à la Sorbonne, parce qu'il ne faisait plus salle comble.

J'étais frappé à la Sorbonne, cette année, dans l'intervalle si court entre la guerre étrangère et la guerre civile, des développements que M. l'abbé Loyson donnait aux idées de son frère. Celui-ci parlait à Notre-Dame, c'était la foule. Il fallait rester dans les banalités. L'autre, qui a beaucoup moins de talent, grâce à son public spécial et restreint, pouvait creuser, et il intéressait vivement ceux qui avaient l'heur de l'entendre.

Donc l'orchestre du Casino de Dieppe peut rayer Beethoven de ses programmes : il n'en donne aucune idée et par-dessus le marché il ennuie le public en compromettant ce grand homme auprès de quelques-uns ou de quelques-unes. La Flûte enchantée de Mozart a été également estropiée et le public est naturellement resté très froid. D'ailleurs Mozart n'aimait pas le grand public et ce n'est jamais pour lui qu'il a composé. Que ne l'avons-nous eu à Versailles à la place de Lully ! En France son génie aurait peut-être pris des proportions encore plus vastes ; mais je dis des bêtises. L'art musical n'existait pas au 17ème siècle.

La mer s'étant un peu calmée, mais pas la pluie, je jugeais avec deux ou trois messieurs que le meilleur moyen d'éviter cette dernière c'était de nous jeter dans l'eau. Elle était excellente et de ma vie je n'ai pris un bain si agréable. Je nage maintenant comme un poisson grâce à des études approfondies faites dans la Seine. Si tu n'avais pas interrompu brusquement mes leçons d'équitation, j'aurais pu peut-être figurer à Hyde Park comme à Dieppe. Mais l'équitation, à te dire vrai, je le sens bien, sera mon côté très faible. Comme je sortais de l'eau, je vois un de mes anciens subordonnés de l'Etude Leboucq, le fils de M. Briey, le bras droit de feu M. Nidoïn : gentil garçon trop timide ; 19 ans, il est vrai ; il rentre à l'Etude. Antonin l'aura un jour sous sa coupe. J'ai eu toutes les peines du monde à le remettre à l'aise : je suis donc bien terrible.

Je connaissais Mme Briey pour l'avoir vue dans une fort triste circonstance c'était une levée de scellés après décès d'une parente. Elle s'est montrée très aimable, et par le fils qui depuis 8 ans vient régulièrement avec sa mère à Dieppe, me voilà fort au courant de la manière de vivre des Parisiens à Dieppe. Nous avons entendu ensemble le second concert du soir. Tu me diras que voilà bien de la musique et pas trop bonne encore ; mais que faire, je te prie, que faire ? Quand il pleut sans cesse. J'étais ravi d'être à Dieppe ; à Rouen je n'aurais eu d'autre refuge que ce grand café Boildieu où l'on ne trouve

seulement pas le journal Le Temps, outre qu'il m'est désagréable de prendre du café le soir.

Mais aujourd'hui, grand dédommagement. Le temps étant couvert ce matin, j'ai visité Dieppe : pauvre ville à côté de Rouen ! L'église St-Jacques est un peu plus petite que St-Cyr de Nevers, mais juste dans le même style, pas joli du tout, il faut bien l'avouer. Au milieu du Marché, une statue expressive de Duquesne que j'ai trouvée tout simplement ridicule en songeant à ces belles statues antiques comme le Marc Aurèle de Rome ou cet Auguste dont nous avons un moulage à St-Germain ; voilà de grands hommes honorés comme il convient. Mais je gage que Duquesne serait furieux de se voir ainsi accoutré.

J'ai vu les quartiers pauvres. Cela est dans mon programme pour toutes les villes. Mais comme il n'y a presque aucun étranger, je risque de passer quelque part pour un insolent et de me faire faire un mauvais parti. Pourtant j'y mets toutes les formes, mais ma lorgnette intrigue, Il est pourtant bien simple de supposer que celui qui s'en sert a une infirmité qu'il veut corriger.

Le quartier pauvre de Dieppe est épouvantable. Ce ne sont que des pêcheurs et ils vivent de la mer. Ils sont très nombreux ; on marche sur les enfants dans toutes ces ruelles étroites et infectes. Je suis rentré avec un certain plaisir, il faut bien que je l'avoue, dans le beau jardin anglais qui longe la mer, et oubliant tous ces malheureux et leur misère, contre laquelle je ne puis rien présentement, je suis entré au Casino où j'ai pris un bain aussi agréable que le premier. J'ai entrevu M. Oscar Falateuf et sa femme nageant en pleine mer, comme deux habiles.

Sur les indications de Briey, je suis parti pour le Phare d'Ailly, trois lieues le long des côtes ; mais en passant par les Falaises j'en ai bien fait 4 et 3 pour revenir par la petite route, qui est comme une allée de jardin anglais, dans la campagne, cela fait 7 bien comptées, et je les sens un peu dans les jambes. Mais quelle délicieuse promenade ! Tantôt une vue droite sur la mer, tantôt oblique, et la mer apparaissant par-dessus les gazons. C'était la Suisse et la mer en plus ; j'ai trouvé 5 grandes crevasses que je n'ai pas failli tourner tant elles étaient longues. Mais elles me rejetaient dans les terres et me montraient un autre paysage. A Pourville j'ai guigné un petit établissement de bain pour le retour, et en effet je me suis baigné au retour une seconde fois sans inconvénient.

Je vais aller faire un tour au Casino et me coucher ensuite. Fais bien mes amitiés autour de toi. Dans 2 jours j'aurai de tes nouvelles à Boulogne. J'écrirai à mon frère de Londres. Je n'ai pas le temps ici, et il faut que ce soit toi pour que je t'envoie un pareil griffonnage,

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Ton fils cadet,

Abel.

St-Valéry-sur-Somme, lundi 11 sept. 1871

Ma bonne mère,

Trois belles journées de suite et trois promenades délicieuses qui m'ont fait admirer la Normandie sous tous ses aspects. La plus belle des trois est sans contredit la première dont je t'ai déjà dit un mot. Les falaises toutes blanches qui s'étendent depuis le Château de Dieppe jusqu'au phare d'Ailly me paraissaient si séduisantes que je ne résistai pas à la tentation de passer par là. Je ne m'en repens pas, mais je ne recommencerais pas tout de suite. Je me trouvais presque toujours à une grande hauteur au-dessus de la mer ; je la voyais en plein, et de l'autre côté des prairies verdissantes dans lesquelles je m'amusais à aller près des vaches qui m'offraient un vrai tableau de Paul Potter ; mais il y avait le revers de la médaille : c'étaient les crevasses qu'il fallait franchir ou tourner.

Après le pauvre village de Pourville, je voyais distinctement sur la pente d'une falaise le clocher de Varangeville. Naturellement je me dirigeais dessus. Mais j'ai cru devenir fou en rencontrant tant d'obstacles, et sans les braves paysans normands qui me remettaient dans mon chemin en me faisant faire de grands détours, je crois que j'aurais fini pas abandonner la partie.

Toutes ces côtes sont extrêmement pittoresques et rappellent certaines montagnes de la Suisse, mais ici le lac est de tous les côtés. Je me suis reposé un moment au nord de l'église, au milieu des morts qui reposent doucement en vue de la pleine mer, et j'ai repris ma course pour le phare ; mêmes obstacles, mêmes difficultés vaincues. Au phare j'ai joui d'une vue sur une immense étendue de côtes ; je l'ai visité pour la satisfaction du gardien, quoique je n'y entendisse rien ; mais je serais bien resté sur la plate-forme jusqu'au coucher du soleil. Je suis revenu tout simplement par le chemin des ânes et il y en a beaucoup dans ce canton, parce que la terre y est très divisée, et qu'il y a beaucoup de petits propriétaires qui usent de cette patiente bête pour porter leurs produits à Dieppe. J'ai vu là un coin délicieux de la Normandie : les habitations sont toutes disséminées et perdues dans les arbres qui bordent les chemins et les champs, et sont fort beaux. Le soleil se jouait dans le feuillage et je m'attardais et me perdais dans tous les sentiers qui se coupent et se croisent en tous sens, pour avoir le plaisir d'adresser la parole aux bonnes gens de ce pays et d'entendre leur conversation. Une chose m'a attristé c'est de voir dans certains carrefours de nombreuses affiches d'huissiers et de notaires annonçant des ventes de récoltes sur pied, à la requête de... etc., des ventes de bon blé et de très belle avoine à la requête de... etc. Est-ce une suite de l'invasion, car ce pays a été envahi très longtemps et les Prussiens s'y trouvaient très grassement, ou est-ce un effet de l'humeur chicaneuse des Normands ? D'après ce que j'ai pu apprendre, je crois qu'il y a de l'un et de l'autre. Le soir au Casino, il y avait grand bal en habit de ville ; les 7 ou 8 lieues que j'avais dans les jambes ne m'ont pas permis d'y prendre une part active. J'ai été m'asseoir à côté de Mme Briey qui m'a fort obligeamment mis au courant des habitudes et des personnes.

Le Casino de Dieppe n'est pas à la hauteur de ceux de Trouville et de Deauville qui ont l'honneur d'accaparer la très haute société. Pourtant depuis quelques années il s'était mis sur un très grand pied qui rappelait le bon temps où la duchesse de Berry

donnait à Dieppe le ton à toute la société parisienne. Le mélange du monde et du demi-monde y est beaucoup moins sensible qu'à Trouville ; mais j'en suis à me demander comment la société souffre ce mélange. Les jeunes beaux de Dieppe ne sont que de seconde catégorie : point d'équipage, c'est tout dire. Ils viennent là pour n'être pas écrasés ailleurs par leurs rivaux. Mais il est très mauvais genre d'être encore là en septembre. C'est montrer aux gens qu'on n'a point de chasses, point de châteaux : aussi beaucoup s'éclipsent qui au surplus ne vont pas dans leurs châteaux, et pour cause. La vanité dans ce pays est poussée au superlatif et placée Dieu seul sait comme. Il n'y a que la fortune qui classe les hommes et les femmes ; je ne parle pas des titres parce qu'il n'y en a guère à Dieppe. Pourtant ils y seraient appréciés, puisque les rubans de toutes couleurs sont fort bien reçus. Il y a beaucoup d'étrangers, mais relativement peu d'Anglais ; il y en a cependant. Nous avons tout près de nous trois jeunes filles anglaises qui parlaient un affreux charabia sous prétexte de français. J'aurais bien volontiers dansé avec elles pour parler un peu de cette Albion que je m'en vais voir, et tout mauvais danseur que je suis j'aurais peut-être été agréé faute d'autres, car il y a beaucoup plus de danseuses que de danseurs. Quant aux Françaises, il faut croire que beaucoup dansent par raison de santé : figure de papier mâché, poitrines étriquées, costumes d'un goût douteux pour rehausser le tout. Point de taille ( en hauteur ), peu de grâce, du genre sans expression, et souvent l'air bête d'une personne qui ne pense à rien du tout. Pourtant quelques-unes ont de l'enjouement et la beauté du Diable, mais voilà tout. Notre race s'en va, si nous n'y prenons garde ; quelle différence avec ces beaux visages romains que j'admirais au capitole, dans les séances de concert, et que nous sommes loin surtout du type de la Vénus de Milo !

Dimanche, après une promenade sur la plage, je suis venu avec beaucoup d'autres assister à la rentrée des bâtiments pêcheurs. C'est un spectacle enchanteur pour celui qui n'a aucun intérêt et jouit de la vue, comme à l'Opéra, des décors. D'ailleurs les peintres de marine nous ont préparés à sentir ces tableaux, comme les poètes à aimer la nature ou les pensées éloquentes.

De l'entrée du port, on a une vue attrayante non seulement sur l'entrée et sur la plage et sur la mer, mais aussi sur le joli petit village du Puits qui est sur la côte orientale avec ses bains, lui aussi, et même son Casino. Dans les falaises crayeuses, les pêcheurs ont pratiqué des grottes gigantesques où ils mettent leurs planches à l'abri et où même quelques-uns vont loger l'hiver, sans doute pour avoir moins froid.

Je me suis mis à examiner l'avant-port et les bassins. Dieppe a une importance commerciale que je ne lui soupçonnais pas. Beaucoup de navires, mais presque tous Anglais. J'ai regardé attentivement les matelots anglais. Ils ont un type qui les distingue nettement de nos marins. Ils ont généralement une grande taille, le visage allongé, la barbe au menton seulement. Ils sont graves et parlent peu entre eux. Les douaniers me disaient que tout le commerce du port est entre leurs mains.

Je n'ai pas voulu quitter Dieppe sans aller rendre visite au champ de bataille où Henri IV mit fin ou à peu près à la plus grande guerre civile qui ait jamais désolé la France, si nous exceptons toutefois l'an de grâce où nous vivons. Ce n'étaient pas les passions sociales qui agitaient alors la France, mais le fanatisme religieux mêlé aux intérêts politiques. Tout le long du chemin jusqu'à Arques, je pensais au 16ème siècle, et je le faisais revivre dans mon souvenir. Il ne faut pas encourager les romans politiques, mais

quand parfois ils sont bien faits, quel charme ils donnent à l'histoire ! M. Vitet, dans les Scènes de la Ligue, a donné la vie à cette époque. Enfin, pendez-vous tous : j'ai vu Arques et vous n'y étiez pas ! L'église est un amalgame de tous les genres, assez délabrée, j'y ai trouvé une foule recueillie, et j'ai pensé que mon offrande refusée à Notre-Dame du Bon Secours trouverait bien sa place en cet endroit, puis j'ai grimpé au Château. Devant la poterne, quelle n'est pas ma surprise ! je trouve un vieux manoir qui remonte au temps des Normands pour le moins, perché sur une cime, avec un énorme donjon entouré de grosses tours ayant presque autant de largeur que de hauteur. J'étais ravi, mais je n'étais plus du tout au 16ème siècle. Je fais le tour par le chemin couvert de cette masse gigantesque qui n'est autre qu'une accumulation de gros cailloux qui se trouvent en si grand nombre dans les formations crayeuses. Et qui, lorsqu'ils ont été bien roulés, forment ces gros galets au bord de la mer avec lesquels les pêcheurs construisent leurs maisons ; mais la forme ronde n'est nullement avantageuse. Les Normands les ont choisis tout bicornus et les ont fortement cimentés. Car en voilà pour des siècles. C'est le plus vaste et le mieux conservé de tous les châteaux féodaux que j'aie encore visités. Quand je dis conservé, il est bien clair que je ne parle que des murailles, et même quelques-unes sont écroulées. En un mot c'est une ruine, mais tout à fait majestueuse. Je me suis élevé sur les hauteurs voisines et de là je contemplais cette masse imposante, et tout autour la forêt d'Arques, et par derrière le château de Dieppe et la tour Saint-Jacques, puis la mer, puis le ciel. Je me suis bien rendu compte du dessein des Normands en choisissant cette position. Trois vallées aboutissent là qui viennent former celle de la Dieppette. Il fallait la commander et tenir ouverte la grande porte d'entrée et de sortie, c'est-à-dire la mer. Combien de fois les Normands n'avaient-ils pas été jetés à la mer ; et toujours ils revenaient, mais quelques-uns avaient bu un bon coup, qui ne revenaient pas. A Caen, même disposition ; à Eu, sur la vallée de la Bresle, même chose encore. Et en Angleterre ils ont suivi le même système. Toujours tenir la mer ouverte pour n'y être pas jeté brutalement et ménager une porte de sortie au cas de retraite nécessaire. Ce qui fait notre faiblesse vis-à-vis de la Prusse aujourd'hui, c'est que, grâce aux positions qu'elle tient chez nous, en avant du Rhin, nous ne pouvons plus acculer au fleuve une armée d'invasion, comme l'ont fait tant de fois les généraux de Louis XIV et de la Révolution Française ; et en revanche l'armée d'invasion peut pénétrer jusqu'au cœur du pays. Ceci devrait être une vérité banale dont chacun en France tirerait profit : hé bien non ! et quand M. Thiers rend Belfort à la France avec son rayon, voilà une Chambre française qui baille aux corneilles, qui ne comprend pas, qui se laisse dire et qui applaudit cette phrase, que M. de Bismark bien certainement a du jouer M. Thiers, et qui s'est exposé devant l'histoire à se faire faire une verte leçon qui ne profitera pas à ses successeurs, je le crains bien, puisqu'en France il est de mode de ne profiter d'aucun des enseignements de l'histoire. Ce qui est certain, c'est que les Normands entendaient fort bien l'art de la guerre et particulièrement la guerre d'invasion, celle qui a fondé la grandeur des Romains et fondera celle de la race allemande sur toute l'Europe, si notre France ne secoue pas une bonne fois cette torpeur d'esprit et de corps qui est le signe du déclin d'un peuple et ne reprend pas vigoureusement avec les saines traditions une direction politique qui convient si bien à tant d'égards et à son caractère et à sa prospérité comme à la prospérité des autres peuples de l'Europe. Quel mal l'empire nous a fait ! Ah ! j'aime mieux penser à Henri IV qu'à Napoléon III, et quel malheur d'avoir vécu 20 ans sous un régime politique aussi corrompu, aussi peu soucieux de la dignité des hommes que des intérêts du pays ! Partout, sur mon chemin, je trouve des traces de cette corruption qui nous envahissait. Il



faudra longtemps pour nous guérir. Il n'y a plus de fierté dans ce pays ; bassesse ou arrogance, voilà ce qu'on rencontre dans presque tous les rangs de la hiérarchie sociale. Je me souviens de l'Allemagne. Le sentiment de la famille y est lié à celui de la Patrie. Chez nous, on sourit de pitié et l'on vous traite de chauvin, si l'on dit ou si l'on montre qu'on aime son pays. Bientôt, il sera ridicule d'aimer les siens et d'avoir des sentiments de famille. On trouvera un mot pour peindre l'homme qui tombe dans ce ridicule. Quelle voie nous suivons ! et que va devenir le plus aimable peuple de la terre ! Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de réagir chacun de son côté et de prêcher d'exemple. Henri IV, pour y revenir, a vigoureusement réagi à Arques contre les ligueurs. Il était acculé à la mer, et Mézeray a bien peint cette situation dans un discours qu'il prête à Byron.

J'ai vu le champ de bataille : c'est une belle plaine à la rencontre de trois petites vallées. Quels rudes coups ont donnés et ont reçus là les chevaliers français ! Le roi chargea lui-même, comme Napoléon à Arcoles et François 1er à Pavie. Aussi, c'est sans basse flatterie qu'au-dessus de la porte du vieux donjon, qui a vu cette bataille, on a placé un grand bas-relief représentant le roi fondant à cheval sur les ligueurs. Il devait au besoin agir ainsi et se faire tuer plutôt que se rendre, celui qui écrivait le soir de la bataille le billet à Crillon.

Briey est venu à la voiture au Tréport pour me faire ses adieux c'était fort aimable à lui, mais il avait compté sans son hôte, et j'étais en avant de la voiture, sur les hauteurs, pour contempler une dernière fois la plage de Dieppe. C'est le conducteur qui m'a apporté ses regrets auxquels je joins les miens sans réticence, car sa compagnie m'a été très douce et agréable.

La route jusqu'au Tréport est assommante ; pas une seule fois vue sur la mer ; une grande plaine dénudée, sans maisons, sans bétail, sans arbres. Je ne passerai plus jamais par là. Mais le Tréport est un coin délicieux ; les falaises y affectent les formes de châteaux féodaux démesurés, comme les rochers dans les gorges de Gondo, à la descente du Simplon en Italie.

A peine arrivé, je me suis jeté à la mer et ai fait une grande tournée tout autour du Tréport ; rien que des petits bateaux de pêcheurs, port insignifiant, mais plage beaucoup plus agréable que celle de Dieppe, beaucoup plus douce aux pieds et qui pourrait bien lui faire une très sérieuse concurrence.

J'ai vu là mon confrère Lelasseu, l'un de mes prédécesseurs chez M. Leboucq, et avec lequel, pour ce motif surtout, je suis dans les meilleurs termes. J'ai aperçu aussi Barbier, le vaudevilliste librettiste qui a hérité de Scribe, beau-frère de l'infortuné Gustave Chaudry, sa femme et sa fille, cette dernière avec qui j'ai plusieurs fois dansé chez Mme Paul. Ils fuyaient le public, je les comprends et j'ai respecté leur deuil.

J'ai passé ma soirée au petit casino de la plage où j'ai trouvé tous les journaux qui m'ont vivement intéressé. M. Gallicher a fait un grand sacrifice à ses petites rancunes contre Paris : en appuyant nettement la politique de M. Dufaure. On a pu voir que le Cabinet n'est pas trop solide : il est manifestement gauche ; mais si la droite le renverse, quel homme plus éclairé, plus éloquent, plus honnête, opposera-t-elle à M. Dufaure ?

Il y a un bal d'enfants : d'abord de 7 A 10 ans, puis, à partir de 10 heures, de jeunes gens de 15, 16, 17 et de jeunes filles de cet âge ou moins encore. Tout cela se passe modestement et presque en famille. Quelle distance entre Dieppe et Le Tréport sous le rapport de la vie et des habitudes ! Mais je sens que Dieppe donnera le ton ; je songeais à nos soirées dansantes de Laplanche et de Lissay et je jouissais presque en papa des bons éclats de rire de toutes ces petites têtes blondes et brunes. Cela m'a fait faire comme de juste cette réflexion que je n'avais plus 17 ans.

Ce matin, visite de rigueur à l'église du Tréport. Elle ne vaut pas grand-chose. Mais visite délicieuse à la ville d'Eu. Vraie cathédrale de toute beauté, Romano-Gothique ; mais surtout le château et le parc d'Eu, résidence non pas princière, mais royale. Je te garde cela pour une autre fois.

Je suis encore retourné une fois à la Poste à Dieppe, mais rien. Tu m'as tenu rigueur. Je n'aurai de nouvelles de toi que demain à Boulogne. Je suis dans un très beau pays et de là je t'envoie, pour toi et pour ceux qui t'entourent, les meilleures amitiés.

Ton fils cadet,

Abel.

Boulogne-sur-Mer, le mardi 12 sept. 1871

Ma bonne mère,

Je suis arrivé ici par un temps superbe, un ciel du midi, pas de nuages ; j'ai été ravi en mettant pied à terre de voir ce beau port si bien éclairé et toutes ces maisons qui s'étagent.

J'ai imprudemment livré mon bagage à la Cie du Nord et j'ai bien vite couru à la poste où j'ai eu enfin de tes nouvelles : deux lettres comme à Rouen. Je ne sais pourquoi à Dieppe tu m'as réduit à la portion congrue, de telle façon que depuis longtemps je n'entendais plus parler de toi, car quand je te lis, il me semble que c'est quelqu'un qui me rapporte tes paroles. Je ne puis pousser l'illusion jusqu'à croire que tu es avec moi. Tu sais d'ailleurs qu'au fond je ne le désire pas. Je te tournerais le sang, avec mes accidents de voyage sur lesquels je passe l'éponge bien lestement, pourvu qu'ils n'entament pas ma bourse, laquelle jusqu'ici fait bonne contenance et résiste énergiquement aux saignées ; mais je ne suis qu'en France et que sera-ce quand je serai livré à la perfide Albion. J'y suis déjà pour ainsi dire, car ici il n'y a que des Anglais, et je viens de dîner pas gaiement du tout dans leur société. J'avais pourtant évité les noms anglais ou américains d'hôtels : mais rien n'y fait ; ils sont partout.

Je vais reprendre d'un peu plus haut, voulant t'associer à mon existence : tu n'y comprendrais plus rien avec les lacunes.

La route du Tréport à St-Valéry-sur-Somme est pour le moins aussi ennuyeuse que celle de Dieppe au Tréport, et toutes les deux sont fort longues. C'est comme du Havre à Etretat, point de vue du tout. J'avais eu beau me mettre sur l'impériale et même à côté du cocher, il a fallu me rabattre sur sa conversation et sur le récit assez navrant de l'occupation du pays de Caux par les Prussiens.

On rêve en entendant dire de pareilles choses des Allemands à Dieppe, au Tréport ! C'est le sort des Gaulois qui nous est réservé si nous n'y mettons ordre. De tout temps notre pays a excité les convoitises des peuples voisins beaucoup moins bien partagés que nous sous le rapport du sol et du climat.

J'ai été dédommagé de cette route peu attrayante par la connaissance de la délicieuse petite vallée de la Bresle qui sépare la Picardie et la Normandie. Le Tréport est tout à fait coquet : c'est un séjour d'agrément. La ville d'Eu est fort insignifiante, mais son château et son église valent la visite du touriste le plus éloigné. Figure-toi une résidence seigneuriale avec un parc, des parterres, des pelouses, des arbres de toute beauté. Ce n'est pas magnifique comme Compiègne ou Fontainebleau, mais c'est moins écrasant, et en parcourant ces salons ou ces allées, il semble qu'on soit chez soi. C'est Henri de Guise, le Balafre, qui est l'auteur du château ; mais c'est Mademoiselle, la Grande Mademoiselle, l'amie de Mme de Sévigné, qui lui a donné le cachet que Louis-Philippe dans sa restauration a bien eu le soin de lui conserver. C'est un style Louis XIII et Louis XIV mélangé ; de grands combles comme à Nevers au château, des croisées, mais de la brique, et tous les accessoires qu'entraîne cette espèce de matériaux. La façade sur la cour est tout à fait séduisante : cinq grands corps de bâtiment tout à fait pittoresques et pourtant très symétriques ; dans le bas les grands appartements et les salles des gardes ; au premier, d'un côté les petits appartements, et de l'autre les appartements particuliers

du Roi et de la Reine ; au second, les enfants, au comble, les Gens de maison. Le tout est en train de se détériorer, mais les peintures sous la Restauration avaient été refaites avec un soin si particulier qu'elles résistent encore. Ce sont des sujets mythologiques ou des emprunts faits à Pompéi. Je ne crois pas avoir vu en dehors des châteaux du Domaine une habitation aussi somptueuse ; d'ailleurs, depuis la confiscation, Eu est château domanial ; mais la confiscation subsistera-t-elle ? On pense que non ; comment la question ne s'est-elle pas encore présentée à la Chambre ? Je n'y conçois rien.

Avant de quitter Eu, j'ai été aux tombeaux du Balafré et de sa femme, une duchesse de Clèves, qui sont renfermés dans une charmante église dépendant de l'ancien collège des Jésuites. Ces tombeaux en marbre blanc font honneur à la sculpture de la fin du 16ème siècle. Le Louvre est un peu déshérité à cet égard, et il serait bien à désirer qu'il eût au moins de bons moulages.

St-Valéry est un petit port très animé sur l'immense embouchure de la Somme où l'on voit en plein le phénomène de la marée. En arrivant, je parlais d'aller me baigner ; on se mit à rire ; il n'y avait que des sables, comme à Decize, mais bien plus étendus. Ce matin au contraire, les eaux couvraient tout l'espace entre St-Valéry et Noyelles. J'ai pris un bon bain sur une plage très douce, mais un peu vaseuse, et après avoir fait le tour du port, des digues, de la ville, je suis venu à Abbeville au Panthéon où j'ai passé 3 heures qui m'ont suffi pour me rendre compte exactement de cette petite place qui joue un assez grand rôle dans nos guerres du moyen-âge et des temps modernes. C'est tout près de là que nous avons été si bien battus à Crécy par les Anglais ou plutôt par les Normands qui trois siècles auparavant étaient partis de St-Valéry-sur-Somme pour aller faire à Hastings, juste en face, la conquête du Pays des Angles et des Saxons. En lisant la plaque commémorative de l'expédition de Guillaume le Conquérant, sur la plage de St-Valéry, je me suis dit qu'à mon tour j'allais à la conquête de l'Angleterre à ma façon ; car connaître un pays c'est presque le conquérir, dans tous les sens du mot. Les Prussiens nous l'ont bien fait voir.

D'Abbeville à Boulogne, la route est attrayante ; j'ai vu pour la première fois ces fameuses dunes dont j'avais tant entendu parler. Celles de Hollande ne sont rien en comparaison, et je ne connaissais encore que celles-là.

Je m'en vais relire tes deux lettres et faire un tour à la mer avant de me coucher. Mes amitiés pour tous ; je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils cadet,

Abel.

Calais, vendredi 15 sept. 1871

11 h du matin

Ma bonne mère,

Je suis ici depuis hier, et dans quelques heures je m'embarquerai pour l'Angleterre. J'ai été voir la mer ce matin ; le temps est superbe, mais elle, elle est fort agitée. Gare au maudit mal, je n'y échapperai pas.

Avant de partir de Boulogne jeudi matin j'ai été une dernière fois à la poste, mais je n'ai trouvé que le gracieux sourire du Receveur qui n'avait rien naturellement, et d'après mes indications tu ne pouvais pas m'écrire à une époque aussi tardive : aussi n'ai-je aucun reproche à te faire. Je n'aurai plus de nouvelles de toi qu'à Londres, ce qui va me déterminer à y aller sans tarder ; il faut que je reprenne la mer vers l'embouchure de la Tamise pour arriver au Pont de Londres. C'est là que mes nombreux conseils m'ont indiqué qu'il fallait débarquer. C'est comme l'entrée à Rome par la porte del Popolo. Nous l'avons manquée avec Georges Nicolet pour 8 ou 10 frs qu'un veturino voulait extorquer à Viterbe. C'est comme l'entrée à Paris par le rond-point de Courbevoie, l'avenue de Neuilly et les Champs-Élysées. Quelle idée peut-on concevoir de la Grande Ville si, en entrant, on passe par la rue Lacépède. C'est pourtant ce qui m'est arrivé ! Mais j'anticipe sur l'avenir et il faut que je te raconte mon séjour à Boulogne qui a été favorisé par un beau soleil.

Mardi soir, après un coucher raté et un bain manqué, je me suis élancé par une nuit étoilée dans la direction du phare du Cap Gris-Nez. La mer était furieuse comme elle l'est presque toujours à Boulogne et à Calais. Tu comprends que dans cette étroite encolure elle est fort mal à l'aise ; joins-y quelque bon vent d'ouest et tu vois d'ici le soulèvement des flots. J'ai pensé à toi, à ce que tu m'avais écrit, aux nôtres, et je me suis dit que ton influence ne pouvait qu'être bonne à tous, que tu devais la ménager, la conserver, comme un instrument du bonheur de chacun, qu'il y avait plus de clairvoyance dans ton petit doigt que chez nous autres hommes qui ne voyons rien, n'entendons rien, ne savons rien prévenir, et accusons toujours les circonstances. Puis, comme j'allais me chagriner sur ce sujet, j'ai pensé à Napoléon, à son camp de Boulogne, au malheur qu'il avait eu d'être seul dans sa famille ou de n'y avoir que des intrigants et des chevaliers d'industrie. Louis-Philippe a été, il faut bien le reconnaître, beaucoup plus heureux dans la sienne ; mais c'est qu'il en a pris souci, et rien ne vient sans peine. C'est un exemple pour nos familles. Nous sommes ce que nos parents nous font, et sans la direction, donnée avec mesure, mais avec fermeté, il est impossible qu'un homme se fasse. La vie vous instruit, mais en vous blessant : que de choses que je vois maintenant qui me choquent, qui me blessent, mais qui ne m'atteignent pas parce que je suis en garde. On ne saurait trop apprécier le bienfait d'une éducation solide, où les choses sont pesées à leur juste valeur, où l'on apprend qu'il y a un bon goût et un goût faux, des idées justes et des idées saugrenues ; que l'engouement d'une foule ne doit point vous entraîner, qu'il faut se servir de son esprit et de son cœur pour juger si cela est vrai ou bon. Dans tous les casinos que je parcours, je vois que ce sont des journaux de bas étage qui sont le plus lus, que les conversations y sont sottes, que les hommes qui fréquentent ces sortes d'établissements n'ont point l'ombre d'une idée, et pourtant ils ont de la fortune, mais ils ont reçu une éducation vicieuse. Ils ne songent pas qu'en mettant toute leur vanité, tout leur amour-propre dans leur toilette ou dans un rire stéréotypé accompagné de quelques mots cassants, ils se ravalent. Ils sont tous faits sur le même modèle. Point d'originalité, point d'abandon, point d'esprit. Est-ce que la démocratie est le niveau brutal de la bêtise humaine ? Je ne puis le croire. Mais toute notre démocratie est à éduquer.

A Boulogne, il y a plus d'Anglais que de Français. La plage est magnifique, mais comme elle est très plate, il faut à marée basse qu'on aille chercher la mer au loin. Aussi les cabines des bains sont de petites maisons roulantes que les chevaux mènent à la ligne des eaux ; quelquefois, dans l'espace du bain, les eaux se sont retirées ou ont avancé.

Le casino est une grosse construction très prétentieuse et très laide, mais confortable. J'y ai trouvé tous les journaux, ce qui n'a pas été une médiocre satisfaction. Dans la journée j'ai entendu un concert fort mauvais. Ce n'est pourtant pas l'argent qui manque : c'est le goût. L'art musical, le dernier des arts subsistants dans notre siècle, car tous les autres s'en vont en décadence, ne pourra se soutenir que si l'on fait des efforts pour encourager les compositeurs et les musiciens.

Le soir nous avons eu un grand bal d'enfants. Tu sais si je suis partisan de la danse. Mais en voyant toutes ces petites créatures attifées comme des singes à Franconi, j'ai eu le cœur serré. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire danser la jeunesse et je gage bien qu'il ne sortira rien de bon de toute cette petite génération dansante que j'ai eu sous les yeux.

Boulogne est une grande et belle ville ou plutôt une agglomération de cités. Le port a une grande importance. La vieille ville, la ville haute, encore entourée de ses remparts d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur la campagne et sur la mer, renferme tous les édifices, l'administration, la justice, etc. La nouvelle église, placée au point culminant, a la prétention de reproduire St-Pierre de Rome, mais cela fait pitié. C'est un pastiche sans goût qui offusquerait le dernier des élèves de Michel-Ange. Il y a deux grands centres industriels de chaque côté de la rivière, puis la ville des pêcheurs qui est perchée sur la falaise orientale, et enfin le port où a lieu tout le mouvement et la plage qui se touchent et qui est à la fois le quartier des commerçants et des étrangers. J'ai visité toutes les églises de Boulogne qui sont modernes et montrent combien, avec beaucoup d'argent, on peut mal faire, et même en dépit du bon sens. J'ai été plus content du Museum. Je n'ai fait que passer dans la galerie d'histoire naturelle qui m'a paru belle ; je ne dis rien des tableaux qui sont affligeants et ne formeront pas un peintre, je le jure. Mais le musée ethnographique est fort curieux surtout en ce qui touche les îles de l'Océanie et aussi la Norvège et l'Égypte. Je suis monté à la Bibliothèque où j'avais quelques recherches à faire notamment sur la vie et les travaux de M. A. de Broglie, dans le cas où je me trouverais en tête à tête avec lui.

Mon meilleur souvenir de Boulogne sera ma course sur la falaise pour aller voir la Colonne de la Grande Armée : de là, vue admirable sur la mer, sur la ville, et, le croirais-tu, sur l'Angleterre. Le temps était si clair qu'on voyait devant soi la côte anglaise sur une étendue énorme et on mesurait de l'œil la largeur du Pas-de-Calais. Je suis resté là bien longtemps en contemplation. Je n'ai pas eu le même plaisir ici : la côte est trop plate, l'air est moins pur, et je n'ai pu distinguer Douvres.

Hier au soir, ne sachant que faire j'ai été au théâtre, quel théâtre ! une pièce de Sardou écorchée ! Ce matin j'ai visité St-Pierre-lès-Calais, qui est la ville industrielle, et les vieux souvenirs anglais ou français de l'ancienne cité.

Je te dis adieu pour faire mes malles. Mille tendresses pour toi et autour de toi.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils cadet,

Abel.

J'espère bien que cette lettre te parviendra à Laplanche avant ton départ. D'Angleterre, je t'écrirai à Couëron.

Samedi 16 septembre 1871  
8 h du soir

Ma bonne mère,

Je suis en Angleterre depuis hier, et comme un loup pris, réduit à parler par signes ; car les quelques mots que je pensais savoir ne me servent de rien et personne ne les entend, à ce point que pour aller de Douvres à Cantorbéry et de Cantorbéry ici, il m'a fallu tirer mon guide et montrer le mot au bureau du chemin de fer. D'ailleurs je rends cette justice aux Anglais qu'ils sont d'une obligeance rare et n'aggravent pas ma pénible situation. J'ai toutes les peines à cacher ma honte ; hé bien ! c'est en pure perte, car personne ne songe à se moquer, et à mes gestes ils répondent par d'autres avec le plus grand sérieux. On voit que ces gens-là sont habitués à traiter avec les sauvages, qui ne connaissent pas d'autres langages. Tout ce que j'ai vu de l'Angleterre jusqu'à présent c'est par les yeux et point par les oreilles. Mais mes yeux sont fort étonnés et ne s'étaient nullement représenté les choses comme elles sont ; ce qui prouve que les meilleures descriptions des poètes ou des écrivains ne valent rien, et ne sont bonnes que pour ceux qui ont déjà vu, auquel cas c'est un vif plaisir que de se reconnaître en suppléant fortement avec l'imagination.

De Calais à Douvres, nous avons eu hier un soleil magnifique. Mais une mer fort dure : pendant les 2 heures, les 2 mortelles heures que la traversée a duré, j'ai été horriblement malade, mais sans aller pourtant jusqu'aux dernières extrémités comme mes voisines qui toutes sans exception ont été malades. Quelques vieillards, quelques enfants ont été pris comme les dames ; mais les jeunes gens résistaient et j'avais devant moi deux Anglais, retour de Suisse, qui marchaient crânement sur le pont et regardaient les autres d'un œil de pitié. Je puis dire que c'est par la force de la volonté que j'ai pu tenir bon et en me disant que je ne serais qu'une femmelette si je me laissais aller. Mais mon courage n'a pas été jusqu'à m'exhiber sur le pont et je me tenais immobile les yeux sur la mer. Quand enfin j'ai aperçu les falaises blanches du Kent que déjà j'avais vues et bien vues de Boulogne, j'ai respiré à demi.

A Douvres, nous arrivions par marée basse, et le paquebot s'est arrêté devant une jetée colossale qui semble venir vous chercher jusqu'au milieu de la mer. Cette masse énorme en pierres gigantesques fait un bien autre effet que les misérables escales en bois de Calais. On sent après une minute de réflexion que ce grand peuple maritime a voulu s'affirmer. Ce môle, c'est son arc de triomphe, c'est sa grande porte sur le continent. Il y avait foule par-dessus, et j'étais ahuri de me trouver dans une telle bagarre, non que je ne

sois habitué à la foule ; mais qu'allais-je devenir, n'ayant plus le secours de la parole. Le chemin de fer s'en vient avec le môle jusqu'au milieu de la mer. Les employés tenaient absolument à me charger moi et mes colis. Mais je résistais comme un bon diable, ne voulant pas faire cette incivilité à Douvres, et à toute l'Angleterre, de passer là sans jeter un coup d'œil. J'apercevais un port plein de navires, une ville pittoresque, des forts de tous les côtés, et par-dessus, le vieux château, qui remonte aux Romains, aux Saxons, aux Normands. Enfin à tout prix je voulais m'arrêter, et voir. Je me saisis de tout mon bagage, que grâce à toi je peux transporter, non sans être assez chargé, mais enfin je n'ai pas besoin de le mettre sur mon dos... et me voilà arpentant ce môle. Au bout s'élève une construction non moins colossale que lui, c'est un hôtel que le Chemin de fer a fait placer là pour les besoins de ceux qu'il transporte.

A peine on y parle français, mais on comprend ce que je désire et je suis conduit à travers un labyrinthe de salons, de salles, de couloirs, de portiques, de ponts suspendus, jusqu'au numéro 105, d'où j'ai cru ne jamais retrouver la porte de sortie. Oh ! je me souviendrai du Lord Wardin 12 schillings et une fraction pour une nuit et un souper avec de la bière, c'est-à-dire près de 16 francs, que le Diable les emporte les Anglais et leur confort ; on peut les étriller en France, en Suisse, en Italie, si c'est sur ce pied là qu'ils vivent habituellement. Je fis réflexion que tout était colossal chez eux, mais surtout les prix. Sur la plage de Douvres, c'était l'heure de la promenade ; j'en étais très heureux, mais je ne pouvais tenir mon sérieux en voyant cet accoutrement bizarre des hommes et surtout des femmes. Les brouillards leur ont enlevé tout sentiment des couleurs et des nuances, ou plutôt pour lutter contre la brume c'est aux couleurs les plus éclatantes, les plus criardes qu'ils ont recours, enfin nègres et anglais ont le même goût et comme ils ne vivent pas précisément sous le même climat, j'en conclus qu'ils en manquent totalement les uns et les autres, sans que j'en sache la raison. J'ai pu grimper jusque sur les falaises où le château de Douvres est assis et de là j'ai cherché à voir les côtes de France, mais je n'ai pu y réussir.

En revanche, j'ai vu et à Douvres et à Cantorbéry beaucoup de soldats s'exerçant, tirant à la cible, et d'après quelques lignes du Times que je suis parvenu à déchiffrer, je vois qu'il y a de ce côté une grande préoccupation de l'opinion publique en Angleterre. Tout marchands qu'ils sont, ils veulent vaincre au besoin et surtout sauvegarder, quoiqu'il arrive, les intérêts qui leur sont chers.

C'est avec un grand recueillement que j'ai visité la belle cathédrale de Cantorbéry. Me voilà dès maintenant en connaissance avec le gothique anglais ; j'en ai vu là un des plus beaux spécimens, d'après la renommée. Il est clair qu'il est fait pour ce pays brumeux, et qu'avec du soleil il semblerait tout à la fois et trop recherché et trop nu. Les lignes antiques sont nues, mais ce sont des lignes, et dans le gothique il n'y en a pas ; il n'y a que des masses, plus ou moins harmonieuses. Le vaisseau de Cantorbéry est d'une extrême étendue ; par une bizarrerie, fort rare je crois, il a double transept, c'est-à-dire que non seulement le chœur et la nef sont séparés par un transept, mais dans le chœur à la hauteur de l'autel, il en a un second ; c'est peut-être pour figurer la croix archiépiscopale. Mais ce ne serait pas à imiter et m'a paru défectueux. La nef, le Chœur, les bas-côtés et la grande église souterraine sont remplis de tombeaux. Ceux qui m'ont le plus frappé sont de Thomas Becquet et du Prince noir, quoique ce ne soient pas les plus magnifiques.

Il y avait prêche quand je suis entré, et chose qui m'a frappé, prêche intermittent, avec les orgues dans l'intervalle. Mais le culte anglican, paraît-il, n'a aucun rapport avec les autres cultes protestants. Ce qui ajoute à la beauté de la cathédrale extérieurement



c'est son entourage de beaux arbres séculaires et de ruines de l'abbaye, dont il reste des merveilles, comme le cloître, qui est un bijou ogival.

Je suis enchanté de ma station à Cantorbéry. Peut-être Westminster lui-même ne me fera pas plus d'effet, et puis c'est la vieille ville de l'Angleterre, l'ancienne capitale des Saxons, pleine de souvenirs ; je ne comprends guère qu'on aille à Londres, sans s'y arrêter.

Je suis maintenant dans un beau port et dans une ville de bains de mer. Quelle différence avec nos villes analogues en France ! Demain, je compte aller à Margate, et de là, me rembarquer pour le Pont de Londres, où j'arriverai lundi dans l'après-midi.

Je t'envoie cette lettre à Couëron ; fais-y mes amitiés, et crois à la tendresse de ton fils cadet qui t'embrasse de tout son cœur,

Abel.

Londres, lundi 18 septembre 1871

Ma bonne mère,

Margate est une bien jolie ville, mais pas hospitalière du tout ; il y avait des régates, dont je ne me doutais pas, indiquées pour mardi. Dès dimanche la ville était pleine et il m'a été impossible de trouver un lit. Je me suis, par force, contenté d'admirer la plage couverte d'Anglais et d'Anglaises en grandes toilettes ; tenue impeccable, toujours des gants ; mais je ne puis m'accoutumer à ce vert d'eau, à ce bleu de ciel, avec du rouge écarlate et du blanc et du jaune. Toutes les couleurs du prisme dans toute leur pureté s'épandaient avec un amour, avec une complaisance, qui me montrent pourquoi les Anglais n'ont pas de peintres. Ils n'ont point idée de ce que peut être l'harmonie des couleurs. Les hommes sont affreux sans exception, depuis le bébé grognon jusqu'aux vieillards bouffis ou osseux ; pourtant parmi ces derniers il y a de beaux types quand la figure maigre n'est pas trop irrégulière. Quant aux femmes, à partir de 30 ans, ce sont des horreurs, et avant, si elles ont des figures agréables et même parfois très remarquables, le contraste qu'offrent les mamans ou les sœurs aînées fait un peu trop songer à la fragilité des choses humaines. J'avais pris un dernier bain à Ramsgate, car je n'en tâterai plus, soit tranquille, par cette température sibérienne ; et j'ai quitté Margate sans trop de regret. Mais le bateau ne partant point le dimanche, voilà que mon entrée à Londres aura été manquée, comme celle de Rome, comme jadis celle de Paris. J'ai pris tout platement le chemin de fer qui m'a amené comme la foudre, c'était un express, jusqu'au milieu de Londres. Je suis descendu à la porte de St-Paul, en pleine cité. Ah ! je dois t'avouer que la première impression n'a pas été favorable pour Londres. Douvres, Cantorbéry, Ramsgate, Margate, se donnent pour ce qu'ils sont, et il n'y a point à décompter : la campagne, la campagne surtout est admirablement soignée, et on est émerveillé de ces cultures qui ne laissent pas un pouce de terrain perdu, et qui sont alignées comme des régiments

prussiens. Le pittoresques peut être perdu, mais en présence d'une industrie si savante on se sent plein de respect pour cet art qui en définitive nourrit les hommes. D'ailleurs, le bétail rachète bien ce que la campagne peut avoir d'un peu monotone. Il est dispersé tout à travers, du moins dans cette saison où je me trouve, et rien n'est plus agréable à voir que ces vaches qui paissent ou des moutons qui broutent. Mais Londres, cette ville de près de 4 millions d'habitants, c'est une dérision, ce n'est pas une ville ! Figure-toi Imphy ou même encore le Creuzot, et multiplie par un chiffre très gros, tu auras beaucoup plus de cheminées qui fument, beaucoup plus d'ouvriers ; beaucoup plus de ces petites maisons qui se ressemblent toutes et dans lesquelles on loge une ou plusieurs familles, mais tu n'auras pas ce que nous appelons une ville. En traversant toute la partie de Londres qui est dans Surrey, et il y en a long, je te prie de croire, j'étais indigné parce que je ne m'étais pas attendu à être joué de telle façon. Ils peuvent bien mettre trente-six chemins de fer qui se croisent et s'entrecroisent dans leur cité, ils ne démolissent pas grand-chose, que des baraques en briques, tandis qu'un chemin de fer entre les boulevards et la rue de Rivoli causerait un dégât inexprimable. Mais cette première colère mise à part, je reconnais que comme usine, c'est une gigantesque usine et que les forges de Vulcain n'ont rien été en comparaison. Je me suis souvenu du sentiment de terreur que j'éprouvais autrefois, étant tout petit, quand je me trouvais à Bigny, à Fourchambault, à Forteron : des ouvriers qui courent, qui jettent un cri en passant, un traîneau qui vient droit à vous, un marteau-pilon qui vous agace les oreilles, une grue qui vous menace, des gens, des machines, du vacarme, une sorte de chaos, de tohu-bohu dans l'enfantement, voilà Londres, et pour achever la comparaison une suie qui couvre tout comme dans une usine, les gens, les bêtes, les maisons : j'en étais couvert en arrivant à l'hôtel et la première satisfaction que j'aie éprouvée, a été de me laver des pieds à la tête. Ah ! comme je regrettais la mer en ce moment-là ; puis j'ai dévoré, car je dois te dire que j'ai un appétit glouton depuis quelques jours, à cause du climat sans doute. Le temps était superbe : on voyait les étoiles dans le ciel en regardant bien, mais la brume commençait à s'élever. Grâce à mes connaissances topographiques je me suis résolument hasardé dans les rues à 8 h du soir. Mon hôte a pris soin de me mettre des adresses de l'hôtel dans toutes mes poches. Les Parisiens, eux-mêmes, se perdent dans Londres, et il paraît que les policemen prennent le parti de vous fouiller pour trouver la carte, la conversation étant tout à fait impossible entre Français et Anglais qui ignorent mutuellement la langue de l'autre. Je ne me suis pas perdu, mais j'ai trouvé que mon plan en avait menti pour la longueur. Je suivais le Stand, et impossible de trouver cette place de Trafalgar si tristement célèbre pour nous. J'y arrivai enfin, et reconnu que l'échelle de mon plan était fort petite, car j'avais fait terriblement de chemin. Sur ce pied-là, je désespérai d'aller respirer sous les ombrages frais d'Hyde-Parck. Je m'étais figuré, toujours d'après le plan, que ce parc était à la cité, ce que les Champs-Élysées sont au Palais Royal ; mais que j'étais loin du compte ! et en le plaçant au Bois de Boulogne je crois bien que je le rapproche.

Ces réflexions me conduisirent à borner ma promenade au Palais de Westminster, mais il me fallut arpenter de la belle façon ; il est vrai que je m'égarai un peu et ne pris pas le plus court ; enfin je vis briller le cadran de la grosse horloge, mais je n'y étais pas encore ; je dus passer le long de l'Abbaye de Westminster. Il y avait fort peu de monde dans les rues, c'était dimanche, tous les magasins étaient fermés et je n'étais éclairé que par les étoiles et les becs de gaz des rues qui ne sont pas même aussi nombreux qu'à Paris. J'eus une certaine stupéfaction de voir là, au beau milieu, le long d'une grille, un tombeau, et puis, en examinant plus attentivement, je vis clairement que je marchais sur de grandes dalles très séculaires répandues çà et là. Le cimetière de Westminster est transformé en place publique. Voilà bien les Anglais ! Respect à tout ce qui a existé, mais

à condition que cela ne gêne par le progrès. Que les morts de Westminster dorment en paix, on n'y touchera pas, mais il ne faut pas non plus qu'ils gênent les vivants, et comme ils se trouvent maintenant au beau milieu de la ville, ils souffriront qu'on les éclaire au gaz et qu'on circule par-dessus : voilà le traité fait. Nous autres, nous y trouverions à redire. Mais eux, pas du tout. A Cantorbéry, au beau milieu du cimetière, tout un troupeau de moutons paissait tranquillement.

J'avais bien lu quelques détails sur le positivisme des Anglais ; mais il ne suffit pas de lire, il faut voir pour croire.

Je vis les silhouettes de la vieille Abbaye et du somptueux palais gothique qui renferme les deux Chambres. Je ne mentirai pas en disant qu'aujourd'hui en passant par la Tamise en paquebot je n'ai rien vu davantage. Il y avait une telle brume, que ce n'était encore que des silhouettes.

Ce matin ma première course a été pour toi, c'est-à-dire pour la poste : deux lettres de toi et une de mon frère qui me dit qu'il part te rejoindre. Dis-lui que j'ai été bien content d'avoir directement de ses nouvelles, de celles d'André et de Marie, et que demain je lui écrirai à Couëron. Après vous avoir lus, je suis entré à St-Paul qui est une autre imitation de St-Pierre, mais mieux réussie que le pastiche de Boulogne. St-Paul a de la majesté, mais il lui faudrait moins de suie, et un ciel pour détacher sa coupole. Cette première visite est fort imparfaite ; c'est à peine si j'ai jeté un coup d'œil sur les tombeaux. Je ne t'en parle que pour mémoire, ne pouvant te dire que ce que je vois, comme je continuerai à le faire pour te rendre présente à toutes mes impressions. De ton côté, dis-moi ce que tu fais, ce que tu penses, tu ne peux t'imaginer l'élan que me donne pour toute la journée une lettre de toi, lue le matin. Il me semble presque que nous sommes encore ensemble. Mais il ne faudrait pas que cela durât trop longtemps.

Je me demande si je vais louer pour 15 jours ou pour un mois : 15 jours c'est bien peu ! Mes fonds se tiennent assez. Mais comment trouver une chambre à louer, voilà le hic. Je vais chercher demain.

Je ne t'avais pas dit primitivement de m'écrire à Calais, parce que je doutais au départ si je passerais par Boulogne et Folkestone ou par Calais et Douvres ; mais j'étais bien sûr de passer à Boulogne dans tous les cas, et c'est là que j'ai cherché ta lettre que tu voulais m'écrire à Calais ; mais je n'ai pas été inquiet : j'ai bien compris que mes indications étaient insuffisantes, et en route, bien souvent, je n'ai pas le temps pour t'avertir à temps. Quand je serai logé, tu m'écriras directement à l'adresse que je te donnerai.

Fais bien mes amitiés à tous, et crois à la plus vive tendresse de ton fils cadet qui t'embrasse de tout son cœur,

Abel.

Londres, mercredi 20 septembre 1871

Ma bonne mère,

Je suis ici depuis dimanche, et c'est à peine si je commence à me débrouiller ; il est vrai que c'est une terrible difficulté à vaincre que de vivre avec des gens dont on ne connaît pas la langue, qui ont des habitudes à eux, que je ne soupçonnais pas, au milieu du bruit, de la poussière, et dans un flot humain allant et venant qui étourdit et épouvante. Il y a certains quarts d'heure où j'aurais été capable de lâcher pied, n'était la volonté qui a énergiquement pris le dessus, chassé le spleen, et commandé de se tirer d'affaires. J'ai été bien soutenu, il faut te le dire, par ta correspondance, que j'ai été chercher chaque jour à l'hôtel des postes, à une lieue au moins du strand où j'étais descendu. Lundi j'ai trouvé deux lettres de toi et une de mon frère. Hier, une de toi du 14, en retard, et enfin aujourd'hui celle de Couëron. Ce que tu m'as rapporté de la santé de mon oncle, le chanoine m'a affligé sans me surprendre. Sa santé est profondément altérée depuis quelques années, et c'est de sollicitude et de soins qu'il faut l'entourer ; car quant aux remèdes il n'y faut plus compter. Toutes les dispositions que tu prendras seront bien prises, et elles nous sortiront tous de perpétuelles alarmes. Seulement il faut les faire accepter par mon oncle, et ce n'est pas le plus facile. Il n'a jamais pensé à lui et souffrira d'avoir à s'en occuper.

Tu ne me parles plus de ta santé : je veux croire qu'elle est tout à fait remise, mais j'eusse été content que quelque autre que toi se charge de me le dire. Je compte qu'Albert n'y manquera pas. Tu n'as passé que deux semaines à Laplanche, et c'était bien juste pour reconquérir tes forces épuisées. Maintenant à Couëron ne te fatigueras-tu pas outre mesure ? J'ai confiance que Mme Gustave y veillera. Je pense à vous, à votre réunion, toutes les fois que j'en ai le temps ; c'est surtout quand j'ai le spleen que je pense à toi avec force ; et puis, quand il est parti, je reprends mon rôle d'observateur ; car quant à être acteur en quoi que ce soit, il m'est bien impossible étant muet, à moins que ce soit un rôle de figurant. Mais j'admire combien les yeux sont de bons serviteurs. Seulement les miens se fatiguent vite et il faut que je les ménage ; je crois toujours pouvoir percer la brume avec ma lorgnette, mais je ne perce rien du tout, et dans la plupart des circonstances je ferais bien de la laisser dans ma poche.

J'étais si ahuri lundi dernier par le vacarme et par le charbon qui me prenait à la gorge, que je n'eus pas le courage de me chercher un gîte. Je suis monté au hasard sur l'un des petits bateaux qui suivent la Tamise et m'a mené où il a voulu. Je n'ai point été en admiration sur les bords de la rivière. Ils sont si plats qu'on ne voit que la première ligne des maisons ou des échoppes ; le ciel me tombait sur la tête, et je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil languissant sur l'Abbaye et sur le Palais de Westminster qui auraient dû pourtant me remuer profondément. Mais comment s'enthousiasmer quand on avale de la brume poudreuse à pleins pomons, et qui sent mauvais par-dessus le marché ! Les eaux sont larges, mais fétides ; on passe sous une multitude de ponts qui sont tous plus énormes les uns que les autres. Les locomotives passent et repassent au milieu des voitures et des piétons, parfois sur des ponts presque à jour, et le bateau s'engouffrait là-dessous sans que cela me fit grande impression ; j'avais le cœur serré et je pensais à cette traversée de la Seine, dans Paris, si belle au milieu de tous ces monuments, et à ces coteaux de Meudon si pittoresques. Enfin nous nous sommes arrêtés à Chelse qui est bien le plus vilain endroit de la terre, où je n'ai eu garde de prendre pied, et je suis revenu au pont de

Londres qui est le plus encombré de tous les ponts de l'Univers, et d'où j'ai vu ou du moins essayé de voir le premier port du même Univers ; mais je n'ai pu qu'entrevoir les premiers mâts qui se perdaient dans la brume. De là je suis venu au Monument où un policeman fort obligeant voulait absolument me faire monter ; je suis toujours très tenté quand il s'agit de grimper, mais cette fois j'eus le courage de résister et je réservai l'ascension pour un temps plus favorable. Je me contentai de regarder les bas-reliefs et de lire les inscriptions qui rappellent l'affreux incendie qui a brûlé toute la ville de bois et qu'on a remplacée par une ville de briques. J'assistai là à une violente rixe entre deux gamins qui se mirent la figure en sang ; on les sépara, et le plus estropié, pleurant et trépignant, courut chercher un policeman qui vint écouter avec bonté ses doléances, puis voulut entendre l'autre. Il ne put probablement pas deviner quel était l'agresseur, car après un bon quart d'heure, il leur fit un petit speech auquel je ne compris rien, et les quitta tout simplement en continuant gravement sa promenade. L'attroupement se dispersa en entraînant les deux gamins de deux côtés différents, et voilà. Quand je dis deux gamins, ils avaient bien de 15 à 16 ans et ils cognaient ferme. J'ai été ravi de ce petit tableau et du rôle joué par le public et surtout par le policeman. A Paris c'eût été bien différent : d'abord on n'aurait pas séparé les gamins, et plutôt on les aurait excités. Puis les deux gamins n'auraient jamais eu l'idée d'aller prendre un sergent de ville pour juge de leur différend, dans la crainte fondée qu'on ne les menât tous les deux au poste. A Paris il est défendu de se battre, mais à Londres cela est parfaitement permis, pourvu que cela reste dans les mesures convenables et qu'il n'y ait pas mort d'homme. Le flegme britannique est quelque chose d'extraordinaire. Mais c'est surtout chez les matelots et les soldats que je l'admire. Il y a dans cette tenue irréprochable la marque d'une résolution qui fait frémir : on sent que ces hommes-là sont capables de défier la mort. Mais quelle rigoureuse discipline ! Décidément la discipline est l'âme d'une armée.

Pour ne pas terminer ma première journée dans le noir, j'eus l'idée d'aller faire un tour à Hyde-Parck ; j'y allai par Oxford Street et revins par Piccadilly. Voilà qui est splendide, même avec de la brume ! Les beaux arbres surtout de Kensington m'ont ravi. Ce n'est pas dans le Midi qu'on trouverait de pareils ombrages : ils y seraient cependant bien plus nécessaires.

J'ai pu apercevoir l'immense Rotonde de l'Exposition internationale : mais j'ai remis la première visite à un autre jour.

C'est hier seulement que je me suis mis en quête d'un logement plus convenablement situé que l'hôtel où je suis descendu dans le Strand. Je n'ai pas beaucoup cherché, non par paresse, mais par l'impossibilité de me faire entendre, et j'ai à peu près pris la première chambre qu'on m'a offerte. Elle est fort petite, mais située dans un quartier respectable ; je suis à peu près certain qu'avec un peu d'esprit de recherche on parviendrait à se loger dans le quartier le plus considéré qui est entre Hyde-Parck et Regent Parck. Je me trouve tout près du British Museum, et ce sera pour les jours de pluie une précieuse ressource. Voici ma nouvelle adresse à laquelle il faudra m'écrire à l'avenir :

15, Alfred Place — Bedford Square.

Je suis chez un Italien, logeur de profession. Mais la maison est propre et bien habitée. Les conditions ont été honnêtes, et depuis que je suis en route je n'ai jamais été aussi confortablement. C'est avec amour ce matin que j'ai défait pour la première fois mon

bagage. Sois tranquille, je ne l'ai pas perdu bien longtemps à Boulogne ; mais cela a été cause que le soir, j'ai dû t'écrire avec du papier de l'hôtel et non avec le mien.

Dans quelques jours, quand j'aurai pu reprendre haleine, je porterai mes lettres et j'en attendrai l'effet très philosophiquement. Dans une ville aussi affairée, et d'apparence aussi peu attrayante, un étranger doit être un oiseau rare. Car on ne fait que passer à Londres et peu de personnes y séjournent. Ce peuple n'est pas aimable de son naturel : les relations avec lui peuvent être solides, mais elles n'ont rien d'agréable ; et un étranger recherche plutôt les situations agréables que solides. Enfin je verrai bien. J'ai fait hier un tour dans le quartier de St-James ; le Palais de La Reine est une construction en briques qui n'a rien de beau ni même d'architectural. Aussi elle ne l'habite pas : et c'est au Palais de Buckingham qu'elle réside habituellement quand elle est à Londres. Cette fois, c'est un Palais, mais quelle différence avec nos Tuileries tant critiquées quand elles existaient. Il y avait dans cet amas de constructions une majesté, et même dans le détail une beauté qui ne se trouve point dans la froide régularité du Buckingham-Palace. Catherine de Médicis entendait autrement les choses d'art que la Maison de Hanovre.

Le soir je me suis fourvoyé à un Opéra de 4ème ordre, où je suis entré croyant entrer à Covent-Garden. J'ai eu de la mauvaise musique et un ballet pantomime. La Sylphide, le premier que j'aie vu à Paris, et qui était donné par Emma Livry. Nous étions ensemble avec Albert et il se souviendra bien de cette soirée. Inutile de te dire que le ballet était au niveau de la musique et que j'ai cherché mon spectacle dans la salle, laquelle est en droite ligne le type du théâtre du Châtelet à Paris. Que de choses nous avons empruntées à l'Angleterre dans ce siècle ou bonnes ou mauvaises. Notre prétendue haute société, notre monde de la Finance, imitent à outrance les habitudes anglaises. Ainsi, tout le monde du Jockey-Club est emprunté à l'Angleterre ; mais chez nous cela sent le pastiche, et non pas l'imitation qui dépasse le modèle. Le cheval est ici un animal à part, et si les Anglais n'avaient pas la Bible, ils pourraient l'adorer comme les Egyptiens adoraient le bœuf Apis. Ils ont des races ; une race énorme, des chevaux éléphants, qui ne courent pas, mais qui traînent dans la Cité les plus lourds chariots, et puis cette autre race où le sublime du genre est de faire courir un squelette, mais qui court très fort. En voyant aujourd'hui au musée zoologique un squelette de cheval, j'étais frappé de sa conformité avec le cheval de cab qui m'a amené hier ici. Il n'y a plus de chair dans leurs chevaux ; c'est à la lettre la peau sur les os ; mais on dévore l'espace et les voitures à Londres vont deux fois plus vite qu'à Paris, ce qui est un grand point pour un peuple qui ménage le temps à l'égal de l'argent.

Je vais écrire un mot à Albert et je finis là en t'embrassant bien fort et te chargeant de mes amitiés pour tous ceux qui t'entourent.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, vendredi 22 septembre 1871

10 h du soir

Ma bonne mère,

Je trouve en rentrant une lettre de toi sur laquelle je comptais bien et qui termine à ma satisfaction une belle journée. Ce matin le soleil s'est levé radieux. Je ne l'avais pas encore vu depuis que j'étais à Londres et j'étais si content de le retrouver que je ne tenais pas d'aise et n'ai pas été long à m'habiller. J'avais eu la malheureuse idée d'aller au Musée Britannique, mon voisin par un temps brumeux ; je m'étais crevé les yeux pour ne rien voir. Les marbres du Parthénon étaient tellement noirs que j'étais comme le dindon de la fable, bien disposé à admirer ; mais je n'y voyais goutte. Heureusement pour moi que le Musée Britanniques contient tant de choses et tant de salles que je m'y suis promené, faisant de la topographie pour les jours suivants. C'est notre Bibliothèque Nationale avec tous ses départements, imprimés, manuscrits, estampes, antiques et médailles ; seulement c'est à la lettre ; et toutes les estampes et tous les antiques sont là, tandis que chez nous tu sais quelle lutte s'est engagée entre le Louvre et la Bibliothèque Richelieu qui a privé cette dernière de tous les moyens d'instruction qui touchent au beau.

Ce matin j'ai voulu réparer ma déconvenue de l'autre jour, et ma première visite a été pour Phidias. Même par ce beau soleil, on voit très mal la frise et les métopes dans une salle beaucoup trop encombrée. On complète actuellement la série par le moulage en plâtre de toutes les portions du Parthénon qui sont dispersées dans le monde. C'est ainsi que j'ai vu le petit fragment que nous possédons au Louvre. Quoique la moitié de la galle soit sens dessus dessous, les gardiens m'ont obligeamment permis de passer sous les cordes et d'aller voir à ma guise. Ce sont des ruines tant ces débris sont mutilés. Mais je dirai comme de la fresque de la Sainte Cène de Milan, qu'on peut faire revivre l'œuvre au moyen de quelques parties encore intactes, et de la majestueuse simplicité qui règne dans l'ensemble, parce que rien ne peut l'effacer tant qu'il subsiste un fragment d'une œuvre qui en est empreinte. Il faut aussi que l'imagination remette tout en sa place, qu'on se transporte sous un tout autre ciel que celui de l'Angleterre qu'on restitue le temple d'Ictinus et qu'on place à hauteur ces sculptures qui ne sont que des ébauches, mais quelles ébauches ! Jamais la vie n'a existé à tel point. On sent les chevaux qui frémissent, les cavaliers qui les retiennent. Il y a du mouvement même dans l'immobilité de ces vierges qui vont en longue procession : elles ne remuent pas, mais c'est par respect ; elles se contiennent et tout à l'heure elles se mêleront à la danse ; j'étais dans le ravissement de me trouver si près de la société grecque ; pourquoi des études imparfaites me privent-elles de leur littérature ; c'est ma faute sans doute, mais c'est aussi celles de mes maîtres qui ne pouvaient m'apprendre ce qu'ils ne savaient point eux-mêmes. Si j'avais eu M. Egger pour maître, je l'aurais appris. Il n'est pas plaisant quand il enseigne, il m'aurait fait passer de mauvais quarts d'heure, mais il sait le grec, lui, et même il sent vivement la beauté de cette littérature. Pourquoi faut-il que nous soyons dans une telle décadence, qu'il n'y a guère que deux ou trois hommes en France pour enseigner aux jeunes gens la plus belle des langues. On fait de grands efforts pour la relever en Angleterre, et si nous n'y prenons garde, nous serons encore vaincus de ce côté. Je dois rectifier mes premières impressions sur Londres : le brouillard cachait tout quand je suis entré. Maintenant, j'y vois plus clair. Tout est affreusement noir, mais il n'y a pas que des maisons d'ouvriers, il y a des palais dans la Cité et dans le West End, seulement des palais couverts de suie. Hier je me suis placé au coin de la Banque, dans la Cité, à côté de la Bourse, en face de la

maison du Lord-Maire, appuyé contre une énorme borne en fer, comme il y en a tant à Londres, pour affirmer sans doute que ce peuple est un peuple de fer. Les grilles sont répandues à profusion et les barreaux en sont démesurément gros. Je voyais tout le tumulte qui marque la fin de la journée, et j'étais émerveillé en songeant à ce que peut l'industrie humaine. Nulle terre n'est moins favorisée de la nature que celle-ci ; mais la volonté énergique de ses habitants triomphe de tous les obstacles. Que c'est une belle chose que la volonté humaine ! Bien appliquée elle rompt tous les obstacles, et vient la richesse, et par la richesse la civilisation. Tandis que nous sommes un peuple presque sur le déclin, l'Angleterre semble encore dans l'enfance et elle ne juge rien au-dessus de ses forces. C'est bien la patrie des Smith, des Ricardo, des Malthus. Ils ont dit comment la richesse s'acquiert, et ils ont fait les lois de l'Economie politique en la voyant agir pour ainsi dire. Nul ne peut dire les limites de l'activité humaine bien dirigée. L'Angleterre en est un exemple : sans remonter au déluge, quelle distance entre le temps d'Elisabeth et ceux-ci ! Quelle énorme cité que Londres ! que de richesses accumulées, quelle puissance entre les mains de l'homme ! Je me suis glissé dans la cour criminelle où pendant trois heures j'ai assisté à une audience, ne comprenant pas un seul mot de ce qu'on disait ; et pourtant j'ai suivi, parce que nous avons emprunté à l'Angleterre tout son système criminel. J'ai même pu remarquer les différences entre les deux législations. D'abord j'ai remarqué la disposition de la salle qui est beaucoup mieux entendue que les nôtres. Le public est en amphithéâtre et voit tout sans que rien ne puisse lui échapper. Le Tribunal entouré d'un grand appareil, d'assez mauvais goût d'ailleurs, domine comme la tribune présidentielle dans une chambre politique. Les jurés sont à dos au jour pour mieux voir l'accusé et son défenseur. Quand je suis entré, il n'y avait presque personne dans la salle que le greffier qui écrivait et deux ou trois jeunes avocats qui causaient. Ils ont une robe comme nous, mais plus chargée d'ornements, et au lieu d'une toque, une perruque Louis XV, ce qui leur donne un air à faire mourir de rire ; puis le public est arrivé, le policeman faisant ranger tout le monde avec ordre. Le Greffier a procédé à l'appel des Jurés comme chez nous ; les 12 jurés ne se sont pas présentés, il en a manqué un qu'on a immédiatement remplacé. Puis quand les juges sont entrés, ça a été la croix et la bannière. J'ai failli ne pas garder mon sérieux en voyant leur accoutrement. Le rouge étant la couleur nationale sans doute, soldats, laquais, magistrats en ont tant et plus par tout le corps, ce qui les rend très éclatants. Les perruques des juges sont bien plus volumineuses que celles des avocats. J'ai remarqué avec étonnement que le Président qui doit juger avec les autres est celui qui accuse et dirige tout à la fois l'audience. Nos législateurs ont divisé ces fonctions sans grand avantage au fond. Le juge accusateur avait un bien bon type d'Anglais flegmatique. Il a joué son rôle avec gravité, avec une certaine bienveillance pour les accusés, et sans que sa figure ait trahi un moment de lassitude bien qu'il ait parlé presque tout le temps et avec beaucoup moins de sobriété que les avocats. A l'audition des témoins quelle n'est pas ma surprise en voyant que ce sont les avocats qui les interrogent, puis le magistrat accusateur. Il est clair pour moi que la défense en Angleterre est bien plus libre qu'en France. Car l'incapacité du Président d'Assises n'est que dans la loi cet en fait, il est toujours du côté du Ministère public et est un rouage bien souvent défectueux. En Angleterre tout se passe constamment entre le Magistrat accusateur et l'avocat, c'est toujours l'avocat qui commence et le magistrat qui finit. Quand l'avocat a dit, le juge prend la parole. Puis les jurés, sans se retirer, délibèrent séance tenante et l'un d'eux rend le verdict sur l'interpellation du magistrat. Ce qui est très amusant, c'est l'attitude des deux autres juges jusqu'au moment du débat : la moitié du temps, ils ne sont pas là ; ou bien ils lisent les journaux, qu'on leur apporte. Mais quand le verdict est rendu, coup de théâtre, voilà que l'avocat recommence à plaider et les jurés peuvent dormir, mais il faut qu'ils restent pour entendre le jugement. Les juges, parmi lesquels l'accusateur, écoutent avec la plus grande attention. Il est clair qu'on tâche de les apitoyer pour la



diminution de la peine, car on fait entendre alors une kyrielle de témoins à décharge qui viennent protester sans doute que l'accusé est un bien excellent homme, que cela ne lui était jamais arrivé, etc. Puis le juge accusateur, ce terrible homme, qui est toujours en scène, adresse un grand speech à l'accusé, un vrai sermon, qui tantôt lui arrache des larmes, tantôt le fait sourire, le fait espérer, et puis comme un trait du Parthe, il réserve la condamnation pour le dernier mot. Aux sanglots, aux gémissements qui éclatèrent alors, j'ai bien vu ce qu'il en était ; et j'en avais le cœur serré parce qu'à la tournure des débats j'avais espéré pour cette fois un acquittement. Mais pas du tout : un sermon et pas d'acquittement, je trouve que c'est dur. Chez nous le Président ne se permet le petit sermon d'être bien sage à l'avenir qu'en cas d'un acquittement de faveur. Mais quand il y a condamnation, il la prononce sans commentaires. C'étaient des voleurs que j'avais devant moi : car on représentait les objets volés, des habillements, des chemises, etc. J'ai été frappé de la belle tenue des policemen qui déposaient, du laconisme extrême des avocats et du mélange, chez les juges, de gravité et de bonhomie ; ils font une entrée majestueuse et puis ils sont comme chez eux, causant, lisant, parlant avec des tiers. On voit que le jugement par jurés est bien né en Angleterre et que nous, nous n'avons fait que l'imiter, par l'effet du public et des jurés. Les jurés embrassent la Bible, à chaque affaire, avec une ferveur qui fait plaisir à voir, et puis ils semblent mieux comprendre que chez nous que c'est un droit qu'ils exercent. Je n'ai pas vu ce public crasseux de nos Cours d'Assises ; on ne le souffrirait peut-être pas, pas davantage que dans les parcs.

Quand je suis bien fatigué des rues de Londres, de la poussière, du vacarme, c'est dans les parcs, que je vais chercher un peu de repos. Je n'ai encore pas vu Regent Park, mais j'ai déjà été trois fois me promener dans Hyde Park et dans les jardins de Kensington qui font suite. C'est un effet de l'habitude et parce qu'étant las je puis prendre machinalement l'omnibus tandis que pour faire une course nouvelle, il faut que je me livre à un grand travail préparatoire : songe à mon sort si je me perdais. Le policeman m'emmènerait en fourrière, mais je commence à lâcher quelques mots d'anglais sous la pression de la nécessité, et je saurais bien faire entendre mon adresse. On n'a pas idée de leur prononciation, elle tient évidemment à leur conformation qui est très extraordinaire. Ils ont la tête mal faite, elle est beaucoup trop pointue en général et même si elle est assez bien faite, la mâchoire est toute de travers, déjà chez quelques bébés les deux lèvres n'arrivent point à se rejoindre. Ainsi tu peux juger ce que cela devient quand ils sont grands. De ma vie je n'ai vu tant de dents, et assez mal rangées. Enfin en me détraquant la mâchoire j'arrive à trouver leurs sons rauques. Il est impossible de parler anglais en remuant naturellement les lèvres. Il faut les contracter, avancer la mâchoire inférieure et aller chercher le son dans le fond de la gorge. Aussi ce n'est pas une langue musicale que la leur : quelle harmonie ! J'en ai les oreilles fatiguées de leur baragouin, et il faudra que je l'apprenne pourtant si je reste mon mois. Un mois ce n'est vraiment pas trop pour tout ce que j'ai à voir, et je pense que mes fonds suffiront grâce aux précautions que je prends sans me priver de rien qui soit utile ou confortable. J'ai été hier au théâtre de Covent-Garden qui est l'opéra de Londres ; il y avait concert, mais c'était de la musique à tout casser, comme je n'en avais jamais entendu, à faire danser les chevaux. Juge de leurs idées : il y avait deux orchestres, un militaire et un ordinaire ; ne voila-t-il pas qu'aux grands morceaux, ils nous font partir ensemble les deux musiques ; c'était à fuir, et la salle d'applaudir, oh ! vraiment ils ont beaucoup à faire sous le rapport des Arts. Point de nuances dans les sons, point de nuances dans les couleurs. C'est un peuple énergique que le peuple anglais, et peut-être que son courage le fera triompher de son naturel récalcitrant en diable à la perception du beau. Mais c'est l'avenir qui le dira. Je me suis aperçu que je n'avais plus que 8 jours pour voir la Galerie Nationale, qui ferme en octobre, et 8 jours également pour visiter l'Exposition où j'ai enfin mis les pieds pour la première

fois aujourd'hui. Depuis l'étude approfondie à laquelle je me suis livré en 1867 à Paris, je suis expert en matière d'exposition : aussi ai-je eu vite fait de me débrouiller, bien plus vite que dans Londres, et mon impression est que cette exposition est de toutes la mieux réussie. On a profité de tous les enseignements donnés par les expositions de 1851, 1855, 1862, 1867. On a évité autant que possible le chaos dans lequel les précédentes sont tombées. Mais l'insuffisance évidente des bâtiments a produit un entassement qui nuit beaucoup à l'examen des œuvres d'art. Sans cet entassement, qui n'est d'ailleurs que partiel, l'ensemble de l'exposition serait délicieux. Au lieu de mettre les jardins autour comme à Paris, en 1607, on les a mis dedans, ce qui est beaucoup plus naturel et a permis de tirer un bel effet des bâtiments. Mais je te réserve l'exposition pour une prochaine lettre, quand je l'aurai mieux vue. Il faut que je te conte en terminant qu'étant tombé en marchant trop vite, j'ai fendu mon pantalon, ce qui m'a mis au désespoir et a failli compromettre toute ma journée. Mais je me suis raccroché au plus grand tailleur de Tottenham Court Road, une rue de Richelieu, ou encore une rue Vivienne, et pour un shilling mon trou est bouché et si bien qu'on n'y voit plus rien du tout. Mais on sent la couture en passant la main. Ceci m'a amené à faire une inspection des chaussures et j'ai jugé utile de les porter chez le bottier pour les faire consolider. C'est que je marche terriblement, ne prenant guère les voitures qui m'ennuient et qui d'ailleurs coûtent fort cher à Londres. Je me prémunis pour les temps de pluie qui ne manqueront pas d'arriver. Dans quelques jours je me mettrai en rapport avec les personnes qui m'ont été indiquées et je tâcherai de voir : Lefranc que je te remercie bien de m'avoir signalé. C'est un aimable jeune homme, rieur et causeur que je me représente mal comme secrétaire rapporteur de l'Exposition Universelle, mais avec lequel je suis enchanté de passer quelques moments ; si ses importantes fonctions ne l'absorbent pas outre mesure. Adieu, ma bonne mère, mille remerciements pour ta sollicitude à mon endroit et mes excuses pour ce gribouillage. Je t'écris à la vapeur, en hâte, après la journée bien employée et quand mon lit déjà me tente. Mais je me reprocherai de ne pas t'associer autant que possible à mes impressions et à mes premiers jugements que je me réserve bien entendu de modifier à mon gré avec le temps et l'expérience. J'ai lu avec grand plaisir l'inauguration du Mont-Cenis.

Mille tendresses pour toi et mes amitiés à tous les nôtres.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, lundi 25 septembre 1871  
8 h du matin

Ma bonne mère,

Je n'ai pas eu de nouvelles de toi hier ; mais je ne m'en fais pas de chagrin, parce que je sais que la poste chôme le dimanche et j'en oral aujourd'hui. Malgré tous les avertissements qu'on a charitablement donnés, je me suis laissé prendre hier matin, et j'ai erré une heure durant, cherchant à manger comme un furieux ; enfin j'avise entrouvert un petit établissement de Thé et Café : je me fais servir du café au lait avec pain et beurre ; je redemande du café au lait avec pain et beurre et je termine avec du thé, pain et beurre et force gâteaux ; j'en ai eu pour 9 shillings, 6 deniers, c'est-à-dire plus de 4 fr, et tu juges quel déjeuner j'ai fait. On ne m'y reprendra plus. Quelle singulière manière d'honorer Dieu que de condamner son prochain à mourir de faim ! Car enfin je ne suppose pas que chez nous les Anglicans jeûnent tout le dimanche. Ce qui ajoutait à ma colère ou à ma tristesse, car il y avait des deux, c'est que depuis la veille la pluie tombait et que je commençais à tourner tout à fait au noir. J'étais comme suffoqué en pensant qu'il me faudrait peut-être subir 8 ou 10 jours durant cette affreuse brume qui éteint tout, mais qui mouille tout en revanche. L'eau suinte partout ; les monuments apparaissent par la base, mais impossible d'en voir le faite. Je me suis armé de mon parapluie, et me suis fait rouler dans les omnibus tout mon content. Enfin vers midi la pluie a cessé et le temps a paru s'élever. J'avise un peu de bleu ; et comptant sur ma bonne fortune, je m'élançais dans la direction de Humstead, qui est presque dans Londres et le village le plus élevé de toute la contrée, comme Châtillon à Paris, mais un Châtillon relié par une ligne continue de maisons ; de là j'ai eu une vue admirable quoique un peu brumeuse, d'un côté sur Londres et le Dôme de St-Paul, que l'on n'apercevait à une telle distance et dans le brouillard qu'avec beaucoup de bonne volonté, et de l'autre sur la campagne au nord, qui était radieuse. Comme je savais qu'autour de Londres, il y a des chemins de fer partout, je me suis mis à marcher dans la campagne au hasard, en descendant la côte. On n'a pas idée d'une si belle verdure et d'arbres si hauts, si touffus. Tout était encore humide, mais le soleil survenant, c'est vraiment féérique ; j'ai bien compris le jardin anglais, c'est la campagne même ; chez nous c'est presque un contresens, ou du moins il ne se conçoit qu'en Normandie. J'étais ravi de voir tous ces moutons dans les prés, à côté des bergeries ; je tâche de distinguer les différentes races que signale M. de Lavergne, je reconnais la nature du terrain, et je vois qu'avec de la patience, je vais finir, malgré mes mauvais yeux, à jouir de l'industrie agricole comme des arts. Enfin, j'aperçus un immense bâtiment avec trois transepts et trois dômes aux croisées, le central colossal, les deux autres plus petits et octogonaux. Je pensais bien que je me trouvais près au Palais de L'Exposition de 1862, que je savais avoir été transporté dans cette direction. J'y suis arrivé par mille détours dans la campagne qui est tellement boisée, quoiqu'il n'y ait ni bois ni forêts, mais seulement des arbres isolés et dans les haies, que je perdais de vue mon dôme à tout moment, et alors je m'égarais pour me retrouver dès que j'avais vu ; j'ai marché ainsi tout l'après-midi ; en approchant des jardins qui entourent l'Alexandra Palace, placé sur une haute colline à Murchill-hill, je vis aux débris gisants, aux immenses colonnes perdues dans les broussailles, que si je n'avais pas entendu parler de ce second palais de Crystal, soit par Louis, soit par d'autres, c'est que les affaires y avaient mal tourné. Je flairai une faillite, ou tout au moins une liquidation terriblement embrouillée. Les travaux doivent être suspendus depuis plus d'un an, à l'état des voies ferrées et de tous les matériaux qui sont là, attendant, tels que des grues, des cabestans, des échafaudages et des chaînes. Le Palais intérieurement semble terminé ; c'est en arrivant au port que la Cie de l'Alexandra-Palace a dû échouer. Mais aussi quelle entreprise gigantesque que de transporter, je ne dirai pas

Pierre par pierre, mais bloc par bloc, et Dieu sait quels blocs ( il y a des colonnes en fonte grosses et hautes comme les platanes du Luxembourg ), un immense palais bâti sur le modèle des constructions cyclopéennes. On croit rêver en voyant de pareils efforts, et pourquoi ? je vous le demande, pour une entreprise qui en aucun cas ne peut être profitable. Mais cela est grand et voilà qui suffit aux Anglais, dans certains cas ; car au fond personne n'est ruiné par les mauvaises affaires de la Cie de l'Alexandra Palace, c'est une compagnie limited, cela est inscrit partout, tout autour du parc ; c'est-à-dire que les actionnaires ne sont engagés chacun que pour le capital de leurs actions. Ce sont de ces folies amusantes pour les Anglais comme la construction du navire le Great Eastern, qui ne sert à peu près à rien, tant il est colossal. Aucun port n'a été construit à sa taille que celui de Liverpool. C'est un singulier peuple que celui-ci ; il lui faut de l'extraordinaire, du violent, mais souvent aussi du grand. Croirais-tu que j'ai trouvé en allant avant-hier au soir au Cirque de Regent Street, le vrai spectacle favori des Anglais : ce n'étaient pas des enfants qui battaient des mains, ou même étaient présents, c'étaient les gentlemen, ivres de bonheur en voyant les chevaux franchir les haies. Le fait est que leurs chevaux sont admirables et les hardis écuyers et écuyères les font encore valoir par leur belle prestance en les montant. On conçoit que dans ce pays tout galant homme, c'est-à-dire que tout honnête homme prenne le titre d'Écuyer. C'est une honte que ne pas savoir monter à cheval. Maîtriser un animal si impétueux, mais si intelligent, voilà pour eux le plaisir. D'ailleurs ils excellent dans tous les exercices du corps qui, à dire vrai, ne donnent pas à leur corps la beauté comme chez les Grecs. Mais un homme vigoureux quoique de construction imparfaite au point de vue esthétique est toujours mieux qu'un homme languissant et efféminé. J'ai été enchanté d'un immense carrousel où s'étalait complaisamment l'orgueil anglais. La Reine en grand costume du temps d'Elisabeth apparaît entourée de ses fidèles chevaliers portant les étendards anglais, irlandais, gallois, écossais ; mais hommage est constamment rendu par les autres à l'étendard de l'Angleterre ; puis viennent toutes les nations de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Inde, de l'Océanie qui s'abaissent devant la Reine, et l'on entend le Good Save the Queen et voilà tous mes Anglais qui se lèvent et se découvrent ; c'est comme à Rouen, au son de l'Angélus ; c'est qu'ici la Reine n'est pas seulement la personnification du pouvoir temporel. Elle est le grand pontife et comme les Anglais ont leur rêve de domination universelle, elle représente, elle aussi, comme le Pape, une souveraineté théocratique universelle où la religion est la plus puissante arme du pouvoir. On y est pénétré de cette vérité : quid leges sine moribus ? C'est que les mœurs d'un peuple, ses habitudes, sa manière d'être ; ses opinions sont tout, et que ce n'est pas la législation, mais la religion qui donne à ce peuple tous ces caractères. Au fond la même idée est à Rome. On s'explique la dispute du Saint-Empire et du Saint-Siège, la querelle des Investitures, la lutte de l'Eglise Gallicane contre Rome, mettant le roi à la tête de l'Eglise de France, la querelle des règles. C'est encore la même idée qui a fait que le Tsar s'est institué le Grand Patriarche de l'Eglise orthodoxe, que le Sultan est le successeur des deux pouvoirs de Mahomet et a d'une main l'épée et de l'autre le Coran. Au fond si un état n'a pas la vraie liberté religieuse, constituée comme en Amérique, et qu'il y ait dans la nation une Eglise établie, un culte reconnu, il est prudent, il est même indispensable aux gouvernants d'avoir la main sur la religion, et c'est pourquoi nos historiens auront raison quand ils feront ressortir la prudence, la sagesse extrême de ces rois, de ces ministres français qui ont toujours défendu les libertés de l'Eglise Gallicane, c'est-à-dire sous ce nom de libertés, l'intervention du Gouvernement dans la Religion, à l'exclusion d'un pouvoir étranger. Au surplus à Rome, en Grèce, en Egypte, il en a toujours été ainsi ; et là où il y a deux pouvoirs, le pouvoir civil et le pouvoir religieux, entièrement séparés, il y a immédiatement guerre civile : chez les Anglais l'union est tellement étroite, que je ne sais pas si le pouvoir religieux de la Reine n'est pas encore plus respecté que l'autre. Me voilà dans un grand

embarras : j'ai mis les pieds pour la première fois samedi dernier dans la Galerie Nationale. Elle dépasse tout ce que j'en attendais. J'ai été littéralement ébloui par les chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Là seulement j'ai fait connaissance avec l'Ecole anglaise : elle est intéressante, mais je la mets sans hésiter au dernier rang, surtout quand on a l'imprudence de la placer en regard des plus beaux tableaux des plus grands maîtres des plus célèbres écoles. La France est magnifiquement représentée, l'Italie, sont là comme au Louvre et pour cette dernière peut-être mieux qu'au Louvre. J'ai commencé mon examen par les Flamands et les Hollandais sans aucune intention préméditée, mais parce que je me suis trouvé empoigné par Rembrandt. Figure-toi un salon, pas des plus vastes, où l'on compte les Rembrandt et les Rubens par douzaines ; ce sont les œuvres secondaires de ces grands hommes qu'on perche dans les hauteurs. Les toiles des autres peintres qu'on met en regard sont des merveilles. La vieille école est là comme elle n'est nulle part : 3 Van Eyck, 2 Hemling, 1 Martin Schœen, six toiles à embrasser, et puis de l'autre côté des Van Dyck, un Albert Cuyp, des Ruisdaël, tous tableaux de grandeur considérable pour l'Ecole flamande et de premier mérite. Dans mon guide il y avait 400 toiles. Maintenant il y en a plus de 1000, et on démolit tout autour de la Galerie Nationale pour la doubler et désencombrer les salles. Ce qui caractérise cette galerie c'est l'absence de tout tableau médiocre : il y en a des multitudes au Louvre, que tout le monde s'accorde à reconnaître comme inférieurs ; mais là point. Les Anglais sont venus les derniers et ont eu les morceaux de rol. C'est à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci que Flamands et Italiens dans le débile, bien déçus de leur grandeur passée, ont fait argent de leurs galeries : déjà depuis longues années elles étaient purgées des croûtes ou des tableaux imparfaits. Leurs heureux possesseurs ( pas des croûtes ) qui connaissaient tout le mérite des œuvres qu'ils apprécient chaque jour comme Mazarin ne les ont livrées qu'à la dernière extrémité quand l'or anglais s'est présenté. Puis les galeries des Anglais sont naturellement devenues célèbres, et puis comme les Anglais ont la fibre nationale, voilà qu'en mourant ils lèguent leur galerie à la nation, et c'est ainsi que je me suis promené avec ravissement dans la galerie de sir Robert Peel, dont j'épiais les goûts, dont je comprenais les sentiments secrets, par le choix de ces tableaux, toutes des œuvres capitales. Ajoute à tous ces dons les acquisitions royales faites par le Parlement, et voilà un musée admirablement constitué et dont nul ne peut deviner Les ??? que l'avenir lui ménage. Donc, ma bonne mère, je suis comme à Rouen, comme à Amsterdam, quoiqu'à Londres. Mais voici maintenant le côté triste. La Galerie Nationale ferme le 1er octobre et aussi l'Exposition. Tu conçois mon embarras, je suis presque pris de désespoir ; je vais me partager toute cette semaine entre Trafalgar Square où se trouve la Galerie, et les Jardins de South Kensington où est l'Exposition. Aussi n'attends pas que je parle d'autre chose de longtemps. Mais ce ne sera pas bien agréable pour toi, parce qu'entendre parler de tableaux qu'on n'a pas vus, c'est presque comme de voir jouer un orchestre quand on est sourd. Enfin tu prendras plaisir à mon plaisir : c'est toute la satisfaction que je puis te donner. Pour mes repas, je me suis arrangé à manger à l'anglaise. Le matin, viande, bière et café ; le soir poisson, viande, et... vin ; oui, du vin, il est détestable. Mais j'aurais pensé devenir fou si j'en avais perdu le goût, et pour m'être condamné trois jours durant à ne boire que de la bière, j'en étais presque malade. D'ailleurs mes finances sont dirigées avec un tel souci que l'équilibre de mon budget est à peu près certain, à moins de contre temps impossible à prévoir. Je t'embrasse de tout mon cœur et te charge de mes amitiés autour de toi.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, mardi 26 septembre 1871

Ma bonne mère,

J'ai reçu hier deux lettres de toi ; j'en attendais au moins une, impatientement, que la poste m'a confisquée toute la journée du dimanche. L'autre est arrivée très rapidement parce que tu me l'as adressée directement. On me les remet de suite ; le père Galli est un bon vieux brave homme avec lequel je viens de régler ma première semaine de séjour à des prix fort tolérables. C'est le restaurant qui me ruine, sans me ruiner tout à fait, bien entendu ; j'y mets ordre, sans me faire souffrir, crois le bien ; je mange à l'anglaise poisson et viande, viande et poisson, toujours le même poisson, toujours la même viande. Avec la saison d'octobre, le poisson changera et ce sera cela de gagné ; mais je retrouverai ta table avec délice. Tout est horriblement cher à Londres ; je plains les pauvres diables qui sont obligés d'y soutenir leur existence. Il y a entre les prix français et anglais une différence qui s'étend à tout. Une livre sterling, c'est-à-dire plus de 25 francs, ce n'est rien du tout. Tout coûte une livre sterling au moins ; aussi je n'achèterai rien du tout. Le penny ( deux sous en cuivre ) est comme un liard en France et on en voit très peu. Pour un rien, c'est la pièce de 12 sous en argent, ou le schilling qui vaut 25 sous. Le numéraire est tout à fait déprécié, et je crois très sérieusement que c'est un signe de richesse, car alors le renchérissement s'étend à tout. Je m'explique qu'un avocat à Londres exige des honoraires doubles de ceux de Paris. Il n'en est pas plus riche ; mais il est clair qu'il a un confort qui s'étend à tout, que nous n'avons pas. Le confort est surtout vaniteux dans ce pays ; mais en somme je l'aime encore mieux que l'autre confort qui mène tout droit à la bestialité et à la décadence. C'est celui qui envahissait Paris depuis quelque vingt ans. Ils font des prix extra, partout et à toute occasion, pour écarter le populaire ; et si le populaire arrive, on élève les prix. Le gentleman a horreur de la foule et il faut arriver à l'écarter autour de soi, ce qui n'est pas commode dans Londres. Ainsi dans tous les théâtres, dans tous les établissements publics, jours réservés, places réservées, et paiements en sus. Les hommes poussent la fraîcheur de la toilette au ridicule : si le chapeau, si les gants ne sont pas achetés du matin, il est clair qu'on se néglige. Je ne dis pas qu'il en soit ainsi dans la haute société que je ne puis voir, parce qu'elle est absolument absente de Londres en ce moment. Elle a trop d'esprit, et même trop de goût, depuis qu'elle a appris en voyageant à Paris, à Rome, en Grèce, en Orient pour se mettre comme des mannequins de magasin. Mais dans la moyenne société que je vois, c'est cela absolument, et ils se trouvent fort bien ainsi. Il est peut-être nécessaire qu'il en soit ainsi ; car à Londres tout le monde porte votre costume, un peu défraîchi. Les cochers, les conducteurs d'omnibus, les garçons de restaurant sont habillés comme des gentlemen, et il y en a qui sont si bien détirés qu'on pourrait s'y tromper ; aussi les premiers jours je n'en revenais pas de voir ces beaux messieurs accrochés derrière un omnibus. Il n'y a que les policemen qui aient un costume à eux, celui des Lansquenets du 17ème siècle, seulement en drap au lieu d'être en fer. Ce casque en drap est même assez plaisant à voir les premiers jours. Mais aujourd'hui je n'y fais plus attention. Pour le moment je suis partagé entre la peinture et la céramique, et je ne suis plus à Londres, mais dans de grands musées admirables et qui sont pleins des trésors que l'Angleterre a achetés partout. La Galerie nationale est fort belle ; mais que dire du musée de Kensington : c'est quelque chose de merveilleux. Ce sont nos Arts et Métiers, notre hôtel de Cluny et le Louvre joints ; et le soir, éclairés splendidement, jusqu'à 10 heures, si bien que depuis deux jours j'y passe mes soirées, très confortablement, et avec beaucoup de profit et de plaisir ; même j'y dîne, et volontiers j'irais y coucher, si cette dernière amélioration venait à être introduite. C'est un palais immense, on s'y perd. Je suis entré là, comme dans un moulin, assez

fatigué d'une journée passée à la Galerie Nationale, à voir les toiles de l'Ecole anglaise qui sont plus curieuses que belles et avaient fini par me porter sur les nerfs ; il était déjà tard, et je sentais que l'Exposition serait au-dessus de mes forces. Mais voilà qu'en suivant une immense galerie, dont personne ne m'avait soufflé mot ( tous mes guides sont en retard de 10 ans au moins, peut-être dois-je excepter qui était sur le point de m'en parler quand M. Nicolet est venu me requérir ) je suis tout à coup surpris de me trouver au milieu d'œuvres de premier mérite, et comme les Anglais ont la bonne habitude pour l'éducation populaire de mettre au-dessous de chaque tableau des indications précises et précieuses, je m'approche pour vérifier, et je vois bien que je ne me suis pas trompé ; ce sont les Vénitiens, c'est Rembrandt, c'est Rubens, c'est Murillo. Mais il y en a donc à foison dans ce pays, plus qu'en Italie, plus qu'en Hollande ! La plupart des galeries particulières, si difficiles à voir autrefois, ont été léguées à la nation, et les voilà ! Je reprends courage, et je marche de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre. Je n'ai jamais eu tant de plaisir ; parce qu'à la fin je connais mes auteurs ; et comme on ne me ferait pas prendre du Racine pour du Corneille, ni du Corneille pour du Voltaire, je vois bien de quel style est une peinture et je retrouve mes amis, mes vieilles connaissances du Louvre et de l'Italie, sous une autre face, mais toujours adorables. Je trouve un charme inexprimable à ajouter à mes connaissances des 15ème, 15ème et 17ème siècles tout ce que me disent ces toiles véridiques. Tout le passé se ranime en parcourant ces pages ; on y est transporté ; on vit avec les Anglais, les Italiens, les Français de cette époque. Les peintres sont de vrais historiens, et même à certains égards, ils suppléent avantageusement les descriptions de l'historien, qui a beau faire et beau dire, mais qui ne vous montre rien du tout, quand il veut décrire une réunion, une assemblée, même une bataille. Il faut ajouter de son cru un effort triple ou quadruple pour voir quelque chose. Aussi à moins de peindre l'âme humaine comme Tacite, il faut renoncer aux descriptions quand on écrit l'histoire. Mais le peintre c'est une autre affaire ; je ne vois pas bien clairement avec lui les âmes humaines, si ce n'est pourtant la sienne, celle du peintre lui-même ; mais pour le monde extérieur quelle supériorité ! Comme on les voit bien tous ces chevaliers du 16ème siècle, ces nobles vénitiens, ces marchands d'Amsterdam, et comme leur pays est bien décrit : il n'a pas changé, il est toujours le même. Quel plaisir de le retrouver sur ces toiles. Enfin j'avise de grands cadres placés sous verre ; il commençait à faire très sombre, et je n'y voyais presque plus rien, d'autant plus que les couleurs n'en étaient pas très vives. Mais ce sont des copies de quelques tableaux splendides ; cet apôtre qui étend les bras, cette foule qui écoute ; ces regards, ces gestes, cette femme qui se retourne, hé bon Dieu ! mais c'est Raphaël ! Suis-je donc à Hampton Court ! Sont-ce des copies des fameux cartons. Mais ce ne sont pas des cartons ; ce sont plutôt des fresques. Me voilà comme au Vatican. Impossible de m'éclairer ! A qui m'adresser ; à ce brave policeman qui me regarde d'un œil satisfait parce que j'admire son exhibition anglaise ? à mes voisins ? Mon guide m'affirme ( le livre bien entendu ) que Raphaël est à Hampton Court. Je vais vite sous les cadres pour chercher l'explication ordinaire ; rien, que le verset explicatif, avec le lieu où il se trouve dans la Bible. Enfin, en levant la tête, je lis sur la frise de la Galerie en lettres majestueuses que je suis devant les cartons de Raphaël. Mais il était près de 6 heures et l'on n'y voyait plus goutte. Il fallait remettre la partie au lendemain, et cela me faisait grandement mal au cœur, quand je vols une bande d'enfants qui débouchent brusquement du fond de la Galerie, suivant un petit traîneau allumé, qu'un homme hisse sous les vitres, et voilà la Galerie en un clin d'œil éclairée à giorno. Pour le coup je me suis cru dans un Palais des Mille et une nuits et j'ai sincèrement admiré la grandeur et la splendeur de l'hospitalité anglaise. Voilà qui est vraiment démocratique ! Que nous sommes loin de tels progrès ! J'étais si las que j'ai plus joui du plaisir de la lumière subite que de Raphaël lui-même. Mes yeux ne me servaient plus qu'à demi. Depuis le matin je les avais employés. Mais aujourd'hui, je suis retourné, poussé par une force presque

instinctive. Toute autre visite m'aurait paru injuste. J'ai vu et bien vu cette suite de compositions admirables aussi grandes que celles du Vatican, aussi majestueuses, mieux conservées, si magnifiquement éclairées, quoique en Angleterre ce sont des cartons peints légèrement à la détrempe pour que les tapissiers qui devaient les reproduire et qui les ont en effet reproduits ( je les ai vus à Rome ) puissent être absolument guidés par le peintre. J'al éprouvé autant de satisfaction que dans les Chambres. J'étais assis commodément et pendant des heures j'ai contemplé ces visages du Christ et des Apôtres si calmes, si nobles et si vivants. Quel mouvement dans toutes les attitudes et quelle vérité ! Comme il est éloquent sans être jamais criard. Aucune recherche, rien de forcé, c'est une simplicité majestueuse. Quand il est doux, c'est une douceur angélique ; quand il est irrité, quels regards, quelles attitudes ! Jupiter tonnante n'était pas plus terrible. Quelle belle âme que celle de Raphaël, comme elle se reflète dans ses œuvres. Il est lui-même, toujours vrai, toujours beau. Je ne pouvais m'arracher de cette Galerie ; j'y suis revenu jusqu'à trois fois. Pour la peupler, on y a placé un certain nombre de toiles des plus grands Maîtres et des toiles habilement choisies. Elles se soutiennent en présence des Cartons mais comme les élèves en présence du Maître. J'eus l'idée, pour achever la journée, de passer dans les autres salles, les salles anglaises ? Je fus révolté de tant de platitude et de niaiserie. J'ai été injuste, je le sais bien, j'ai dit mentalement des choses désagréables à tous ces pauvres peintres qui n'en pouvaient, mais qui étaient dans des conditions déplorables sous un climat affreux, dans une société qui ne leur donnait aucun encouragement et qui ne les aurait pas soutenus dans la bonne voie. Ils se sont rejetés sur les mièvreries, les petits traits, les petites idées, les bons mots. Croirais-tu que je me suis fait la réflexion désolante que c'était là l'image de notre Société actuelle. Rien de grand, rien de noble, rien de sérieux n'y peut trouver place. Nous sommes plats ; vides d'idées, grimaçants, d'un esprit aigrelet et frelaté. Que veux-tu qu'une Société devienne quand tous les jours elle lit la prose de Monsiour Turbi et qu'elle cherche son instruction dans le Gaulois, le Figaro, le Petit Journal, la Vie Parisienne et autres drogues où ce qu'il peut y avoir d'esprit gaulois ou français est tellement mêlé de grossièretés, de frivolités et de sottises c'est plutôt une lecture des halles que de salon. Je suis affligé profondément du manque du goût de la Société dans laquelle je vais vivre. Je ne le lui dirai pas, je ne me poserai pas en réformateur parce que j'y serais impuissant. Mais elle ne me tient pas. Je le jure, et avant que je vive dans son courant, il faudra qu'elle m'ait lié bras et jambes. Je me tiendrai sur la réserve, loin du torrent et intérieurement toujours, non pas seulement entre amis, mais devant le grand public ; je me moquerai de ces mœurs nouvelles, des traitants enrichis, des Turcaret sans esprit, sans conscience et sans goût qu'on vient inculquer par force à toute notre génération. Nous avons à faire mieux que nos pères. Jamais en France on ne fit si mal que dans ce siècle. Nous avons les plus redoutables problèmes à résoudre et nous n'avons point d'hommes et tout notre soin doit s'appliquer à en former et pour cela, il ne faut pas s'abandonner au courant, mais bien plutôt le remonter sans quoi nous perdrons l'indépendance et avec elle tous les bienfaits de la Révolution. Notre éducation est à réformer de fond en comble et je tremble que la réforme ne soit pas assez radicale.

Je ne sais où cette lettre va te rencontrer, mais où que tu sois, je t'embrasse bien fort comme André.

Ton fils cadet,

Abel.

Monsieur de Broglie n'est pas à Lodres, mais il y sera bientôt.



Londres, jeudi 28 septembre 1871

Ma bonne mère,

Le temps est affligeant, la pluie tombe, des brouillards tenaces lui succèdent, je suis suffoqué de vivre dans une aussi abominable atmosphère, et si je ne me raisonnais pas, si je ne me disais pas qu'il faut profiter de l'occasion qui m'est offerte, pour voir ce pays tel qu'il est, je prendrais le premier train pour retourner en France. Mon rôle d'observateur me soutient, mais il faut que l'observateur éprouve quelque plaisir, sans quoi il risque de voir tout de travers. Songe que je n'ai guère mes aises, que je suis condamné à un mutisme absolu ; à une triste solitude au milieu d'un grand brouhaha, car c'est la solitude que de ne pouvoir communiquer avec personne, et si je n'ai plus le soleil pour me réjouir le cœur, c'est à donner sa démission. Je marche résolument même au milieu de la boue, tantôt avec mes pensées, tantôt regardant à droite et à gauche, je n'hésite jamais, sachant que je ne trouverais aucun secours ; je monte en omnibus sans dire un mot, je paye je descends avec le plus grand flegme ; au chemin de fer dont j'use souvent, je prononce les quelques mots indispensables que l'homme répète toujours en véritable anglais tant il est surpris du baragouin qu'il n'a entendu apparemment qu'à demi. Mais il paraît que ma figure, ou du moins mon air de contentement à certains moments, inspire confiance, plus de dix fois je me suis vu adresser la parole pour la demande d'un renseignement et mon interlocuteur est ahuri quand il lui répond avec le plus grand calme ma phrase stéréotypée : je ne vous entends pas, je parle français, en appuyant sur ce dernier mot. Comme ce sont presque toujours des gens du peuple ou d'une très médiocre condition, on me répond rarement en ma langue. Devant un tableau, un bon vieillard qu'un signe de ma main avait sans doute intéressé m'a demandé ou fourni une longue explication que j'ai écoutée jusqu'au bout très respectueusement puis est venue ma réponse ordinaire. Il m'a tendu la main, ce qui n'est pas ordinaire à un Anglais qui se tient toujours sur la réserve, et je la lui ai donnée de mon côté de bon cœur, mais je crois avec le même flegme que lui. Cette existence me rendrait fou si elle se prolongeait par trop, mais il faut bien dire aussi qu'elle me laisse la tête libre pour travailler, et je t'assure que je n'ai jamais tant remué d'idées. Hier j'ai passé la journée à l'Exposition. Quelque chose me dit que quoiqu'elle soit moins vaste, c'est la mieux réussie de toutes celles qui ont eu lieu en Angleterre et en France. 20 années d'expérience ont porté leur fruit. Le plus grand reproche qu'on peut adresser aux expositions de Paris, c'était d'avoir produit le chaos avec un ordre profondément médité. En 55, le chaos était inextricable ; quelque soin qu'on prit à deviner la pensée dirigeante de l'organisateur. En 67, on avait eu grand soin de faire connaître longtemps d'avance au public la table et le plan méthodiques. Il y avait un fil conducteur, qu'on ne déroulait que laborieusement, mais dont on pouvait se servir à la rigueur ; au surplus, une fois devant l'exposition même ; c'était un gâchis aux yeux, et quoiqu'en fait on ne se perdit pas, on avait la tête troublée d'un tel désordre apparent. D'après tout ce que j'ai entendu dire, les deux premières expositions de Londres n'ont pas été plus harmonieuses. D'ailleurs les Palais qui leur ont survécu à Sydenham et à Marchal-Hill pourront m'éclairer.

Cette fois le beau a décidément pris le dessus. Le Palais est moins gigantesque ; il se déroule tout autour d'un admirable jardin d'un style mélangé français et anglais, qui est un véritable paradis, surtout lorsqu'il arrive par hasard un rayon de soleil. Je n'ai eu cette bonne fortune qu'une seule fois, il y avait de la musique militaire dans un kiosque et à mesure que le soleil déclinait, je reculais ma chaise pour en jouir, si bien qu'à la fin je n'entendais plus la musique que dans le lointain. Les yeux sont charmés par la verdure et

par les beaux arbres ; les fleurs sont dans les serres ; on les aimerait mieux en pleine terre, mais ce serait trop demander à ce climat. On admire les belles lignes du Palais ; on y entrera tout à l'heure quand on sera reposé et surtout on en sortira dès qu'on le voudra, on n'y sera pas prisonnier et on ne sera pas condamné à suivre d'interminables corridors coûte que coûte. L'entrée principale est par le Péristyle d'une immense rotonde, ou plutôt d'une arène antique recouverte d'un dôme qui défie par ses proportions tous les dômes du Monde. La salle est distribuée en théâtre, le plus grand que j'aie encore vu, et pourtant, j'en ai vu d'immense à Milan, à Naples et à Londres même ; mais il n'y manque que le théâtre, il est remplacé par des orgues qui sont taillées sur le modèle de l'Édifice, et au-dessous de l'orgue un grand espace pour un orchestre ; c'est donc en somme une salle de musique, mais pas de musique dramatique bien entendu. L'acoustique est excellente, j'ai pu en juger par un concert vocal. Tous les jours l'orgue se fait entendre, il est assurément très beau ; mais combien je préférerais un orchestre comme celui du Conservatoire... Si nous avions cette salle à Paris, le goût de la musique pourrait se répandre. On y tient fort à l'aise, je ne sais combien de milliers de personnes qui pourraient écouter Beethoven comme elles vont voir Raphaël au Louvre. Si nous voulons être une nation démocratique dans le bon sens du mot, il faut que les nobles jouissances soient mises, sinon à la portée de tous du moins d'un très grand nombre ; de la galerie supérieure, on entend la musique en se promenant tout autour sur des tapis ; et du côté opposé à la salle, les murs sont couverts de toiles, d'aquarelles, de dessins, qui sont parfaitement éclairés par en haut. Tu vois combien toute cette disposition est agréable, du côté opposé au péristyle les issues donnent sur un grand perron qui donne lui-même sur de magnifiques serres dans lesquelles on se promène avec ravissement au milieu de plantes exotiques, et on entend la musique militaire comme si on était en plein air. Hier la pluie tombait avec fracas, le vent soufflait furieusement et je me trouvais tranquillement assis sous une sorte de palmier, au milieu d'une réunion nombreuse, écoutant le Cheval de bronze d'Aubert. On conçoit que ce pays ait inventé le Palais de cristal. Toutes les maisons anglaises d'ailleurs sont de petits palais de cristal. Les fenêtres sont très vastes, et il y a presque toujours des rotondes qui avancent sur la ligne du bâtiment et qui sont tout en verre ; il faut bien mettre le verre entre soi et l'atmosphère extérieure tant elle est sale et humide, mais d'un autre côté le jour vient à travers et c'est bon d'y voir clair.

Les anciens Grecs et Romains n'auraient jamais inventé les carreaux, pourtant ils ont fait fortune jusqu'en Italie ; mais ce pays-ci est la terre classique des verres de vitre. Ils ont de belles verrières dans presque tous leurs monuments et à l'exposition même cette branche de l'art est très bien représentée. Notre exposition française laisse terriblement à désirer qu'elle ne soit supérieure à aucune autre ; mais de la manière dont l'exposition était entendue, nous devons avoir un succès éclatant. On s'est proposé de mettre en relief l'art partout où il existe ; c'est ainsi qu'une dentelle est à côté d'un papier de tenture ou d'un tapis, ou d'une parure, parce que le dessin, la composition de ces objets sont œuvres d'art. Pendant cinq ans, les Anglais veulent que l'art sous toutes ses formes industrielles soit en permanence dans leur exhibition, et puis les matières se succéderont à tour de rôle : c'est ainsi que la céramique et les laines ont fait leur apparition cette année et les journaux annoncent pour l'an prochain le roi Coton. L'industrie pure est réservée à la Laine et à la terre cuite, mais si l'objet revêt une forme artistique peu importe la matière ; il rentre dans la catégorie Beaux-Arts Industriels. Puis il est défendu de séparer les œuvres d'art pur, c'est-à-dire qu'on meuble les galeries, qu'on en fait une sorte d'atelier de peintre ou bien de salon splendide et qu'il ne saurait y avoir une idée plus heureuse pourvu qu'on n'aille pas jusqu'à l'encombrement, et que les meubles et les vases et les menus objets ne gênent point l'observation des peintures, inconvénient qu'on n'a pas tout à fait évité ; et

quelques-unes des salles ont l'air du magasin or il y a loin d'un magasin à un salon. On fera mieux l'an prochain, il faut l'espérer parce qu'on est tout à fait dans la bonne voie.

J'ai passé des heures très agréables dans toutes ces galeries où même les produits de toutes les nations sont mélangés. C'est comme un musée de Cluny moderne. J'ai été frappé des efforts qui sont faits partout pour relever la céramique ; n'existe-t-il en effet rien de plus charmant et qui joue un plus grand rôle dans notre existence ? Si la situation de fortune permet de sortir des ustensiles les plus simples, ce qu'il ne faut faire qu'avec beaucoup de prudence, n'est-il pas plus délicat, pour un homme surtout d'orner sa table que d'orner ses vêtements. La vue de beaux objets peut avoir sur l'esprit une influence salutaire, c'est une sorte d'éducation par les yeux. Je n'ai plus que deux jours pour voir toutes les richesses de l'exposition, c'est bien peu, mais c'est ma faute. Je viens de passer toute ma journée dans la cité à ??? c'est le mot : je me suis mis au milieu des gamins pour voir passer le Lord Maire dans ses équipages avec sa grande perruque et son chapeau extraordinaire. On le prendrait pour un de ses laquais s'il ne se tenait au fond de sa voiture, et les Aldermen et les Schérifs tous en costume du temps des Stuarts. Ah, je me désolais à Gênes et à Venise de ne plus voir les Doges, mais en voilà bien un. Je ne sais pas précisément quelle est la puissance du Lord Maire de London, mais je crois que c'est affaire de pure vanité et d'apparat. Il manifeste la grandeur commerciale de la cité. La fête avait lieu à Guillohall qui est un grand bâtiment gothique centre de toutes les corporations, espèce d'hôtel de ville, mais d'un genre tout consulaire, il n'y a que les marchands qui soient représentés là, eux seuls comptent pour quelque chose dans la cité. Je me suis amusé à lire sur les portes d'entrée le nom de chacune des corporations. Il y en a quelques-unes que j'ai pu déchiffrer : les apothicaires, les barbiers ; parmi les plus honorables, on le voit par leurs places, sont les drapiers et les orfèvres. Il s'agissait de recevoir le serment des shérifs. Je t'avoue franchement que je ne sais pas quelle est l'autorité des shérifs et je le regrette vivement pour la clarté de mon récit, mais ils venaient prêter serment entre les mains du Lord Maire entouré de tous les Aldermen. Tout cet attirail antique et vénérable n'a de puissance que dans les limites de la cité, et je suis en train de tracer sur le plan de Londres les limites de cette fameuse cité. C'est tout petit par rapport à l'immense ville. La cité de Londres n'est qu'un noyau. La Cité de Westminster a été longtemps sa rivale, c'est elle qui est aujourd'hui la vraie capitale parce qu'elle est la résidence de la Reine et du Parlement. Je ne sais pas dans quelle partie du Middlesex je me trouve ni combien mon bourg a de députés au Parlement, je te dirai cela dans une prochaine lettre si cela peut t'intéresser. Les Anglais trouvent moyen de tout conserver, et pourtant d'empêcher les abus. Le conseil métropolitain du comté de Middlesex qui est assez petit a reçu successivement toutes les attributions administratives pour toute la cité et tous les bourgs du comté, de sorte que je ne sais pas trop ce qui reste au Lord Maire de London. Je crois que le plus net de son bilan c'est la justice rendue entre les marchands ; de sorte que je me figure que le Lord Maire et les Aldermen sont quelque chose comme notre tribunal de Commerce à Paris. Ce sont les anciennes Jurandes. Mais ils sont davantage, et sont notre chambre de Commerce, ils sont aussi comme les Présidents de tous nos syndicats, et ils sont plus encore. Ils ont une part dans la justice criminelle, je l'ai vu sur une porte à Guillohall. Quant au pouvoir de police et au pouvoir administratif, je crois, sans erreur, qu'il est à peu près nul entre leurs mains. Toute la partie de Londres qui est sur la rive droite de la Tamise échappe à la fois et au Lord Maire et au Conseil de Middlesex parce que c'est une portion de Surrey. Enfin Greenwich, qui est l'extrémité orientale de Londres, est une cité du Kent, et pour achever le tableau, il y a des rues de l'Est que je me propose de visiter dans quelques jours, qui vont se continuer jusque dans le Comté d'Essex. Tu vois que Londres n'est pas du tout une ville comme Paris avec une

enceinte et des faubourgs ; c'est une agglomération qui n'est qu'en train de se former et qui peut encore engloutir je ne sais combien de villes, villages et hameaux.

Les beaux habits, les beaux laquais ; tout le tralala a été fort maltraité par la pluie ; et heureusement que le Lord Maire était derrière une grande glace, car il a une voiture deux fois belle, grande et ornée, comme celles de l'Ex-Empereur dans les jours de cérémonies.

J'allai me réfugier dans Guildhall, dans cette salle des festins homériques que chaque année les journaux français nous décrivent et que je me souviens t'avoir entendue lire jadis dans le Constitutionnel, quand mon frère était clerc d'avoué. Je n'ai eu que des impressions pénibles. On peut être fier de ses grands hommes sans en faire tant de tapage, et tout ce tapage semble, malgré qu'on en ait, dirigé contre nous. C'est ainsi que dans Guildhall, qui n'avait que faire de tous ces monuments, de chaque côté de la grande porte, s'élèvent deux amoncellements de marbres, car ce n'est pas autre chose, l'un en l'honneur de Nelson, l'autre en l'honneur de Wellington. Note bien que Wellington est à cheval devant la Bourse, au centre de la cité auquel il a rendu le commerce du continent, et que là il est en sa place mieux qu'à Piccadilly juché sur un arc de triomphe, et mieux que dans Guildhall qu'il encombre assez inutilement. Quant à Nelson, il remplit Trafalgar Square de sa personnalité. La cité n'a pas jugé que ce fut assez. Ces deux monuments, sous lesquels s'étalent pompeusement les noms de Waterloo et Trafalgar, n'ont point d'analogue en France, pour la célébration orgueilleuse d'une victoire si chèrement achetée. Que les Allemands en fassent autant ce sera avec plus de raison, mais sans vouloir ne rien dire d'offensant pour les autres nations, je trouve qu'en France, quand nous célébrons une victoire, c'est avec plus de dignité et de grandeur que nous le faisons, par amour de la gloire et non pas par haine au vaincu. Dans la salle du Conseil du Lord Maire, toujours Nelson, toujours Wellington, avec tous les souverains de l'Angleterre, et puis des tableaux représentant la prise de Gibraltar ; la clef de la Méditerranée et de l'Orient. Il y a de la grandeur à Guildhall, mais c'est une grandeur de boutiquiers : d'ailleurs rien qu'à voir toutes ces faces rubicondes sous leurs grosses perruques, on devine quels hommes ce doivent être.

Je me suis tiré de toutes ces splendeurs pour aller faire dans Surrey et dans les alentours de la Tour ds Londres une promenade pittoresque, mais navrante ; c'était la 1ère fois que j'entrais dans les quartiers ignobles, quelle préface... Comme j'étais sur le port de Surrey, je tirai vivement mon plan de la poche de paletot et fis voler sur la grève tout près du flot dégoûtant de la Tamise, la lettre que j'ai reçue de toi hier, datée de Villars. J'étais au désespoir, un matelot a été me la quérir et je te jure que je lui ai donné un demi-shilling de bien bon cœur.

Comme tu ne me dis pas où je dois t'adresser mes lettres, je continue à les envoyer à Fours.

Le temps est toujours détestable, mais en causant avec toi je n'y pense plus. Je t'embrasse de tout mon cœur et vais me coucher.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, dimanche 1er octobre 1871

Ma bonne mère,

J'ai reçu presque à la fois trois lettres de toi, de Mathilde, et d'Albert avec un mot de Marie. Il me fallait toutes ces bonnes nouvelles pour lutter contre le pitoyable temps de ce pays. Il pleut tous les matins, sans compter les nuits, jusque dans l'après-midi, puis le soleil consent quelquefois à se montrer vers 4 h au milieu de beaucoup de nuages. Enfin, la lune est souvent radieuse, tellement que je profite de sa lumière pour m'aller promener, et qu'il y aura des portions de Londres que je ne connaîtrai que sous ce jour.

Puis vers 10 ou 11 h les nuages reprennent le dessus, et le brouillard, et la pluie ; et toujours et sans fin. Je n'ai pas eu jusqu'ici une seule journée franchement belle heureusement qu'il y a beaucoup de lieux couverts pour se réfugier. J'ai passé cinq ou six jours dans l'Exposition qui a été close hier. Ce que j'y ai vu de plus remarquable, à mon point de vue, c'est la longue kyrielle d'Anglais, d'Anglaises, de jeunes, de vieux, de bébés, de jeunes gens, au défilé desquels j'assistai en me plaçant dans quelque endroit favorable. Il m'a paru qu'il n'y avait que fort peu d'étrangers à Londres ; rarement même dans l'Exposition française, j'ai entendu parler français ; nous voyageons peu par humeur, et cette année nous avons bien des motifs de rester chez nous, le peuple anglais diffère profondément du nôtre. On ne pourrait pas signaler une aussi grande différence entre Français et Italiens. Tout, jusqu'à la démarche, la manière de tenir la tête, le regard, diffère de ce que nous voyons en France. Ils ont une gravité et même une raideur inconcevables, aucun abandon même entre eux ; pas un cri de surprise devant une belle œuvre, ils semblent figés et manquer de sang, et pourtant ils sont très énergiques avec une apparence frêle ou une corpulence malade. Je crois que la taille est plus élevée qu'en France ; pourtant dans le peuple, surtout parmi les femmes, il y a beaucoup de petites tailles. Les êtres humains étaient assurément le produit le plus original et le plus nouveau pour moi, car pour les produits artistiques et industriels, j'en avais déjà eu une forte idée et presque aussi complète en 1867. La peinture est plus amplement représentée qu'à Paris. Je ne dis pas qu'à force de peindre, en forgeant on devient forgeron, ils ne parviennent à créer une nouvelle école de paysages et de sujets de fantaisie. Notre école française actuelle est si pauvre, et elle était d'ailleurs si médiocrement représentée à Londres que le niveau s'établit peu à peu entre les artistes français et anglais ; ce qui est désolant pour nous, et ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il y a plus d'argent en Angleterre qu'en France, que les peintres y sont fortement encouragés par les gens riches dont le goût se forme de plus en plus en Angleterre et qu'ils seront mis peu à peu dans la bonne voie qui peut les conduire au succès. On se préoccupe beaucoup ici du développement artistique de la Nation, et avec de la volonté, tu sais, qu'il n'est pas impossible de suppléer au génie même. Que d'hommes en sont les exemples ! Les nations peuvent faire comme les hommes. J'ai entendu hier pour la première fois une musique convenable au petit théâtre St James ou l'on joue l'opéra national ; il est très encouragé par le noble quartier et les places y sont fort chères ; il commençait hier la saison d'automne. Tu vas t'étonner que je m'attache autant à la musique, surtout ayant été si souvent échaudé ; mais mes oreilles ne me servent à rien et il faut bien que je les emploie pour reposer mes yeux au surplus, hier, j'ai pris une leçon de prononciation anglaise. J'avais le libretto anglais dans les mains. Je le comprenais tant bien que mal, plutôt mal, mais je pouvais saisir nettement la manière de prononcer surtout dans les grands airs, où chaque mot est bien détaché par le chanteur. On jouait le Rol de Castille par Balfe, compositeur anglais. Aujourd'hui ou plutôt

ce soir, j'ai été entendre à la cathédrale catholique de St Georges le Stabat de Rossini, et comme j'avais le latin en main, j'ai fait une autre étude ; j'ai remarqué comment les Anglais prononçaient le Latin. C'est une terrible chose que cette prononciation. Rien n'en peut donner une idée et tous les efforts qu'on fait dans les livres ne servent de rien ; il y a là une affaire de conformation physique, qui donne aux voyelles, aux consonnes, aux syllabes une articulation qui en dénature le son et en fait quelque chose de si aigre et guttural, que pour l'imiter il faut commencer par se décrocher la mâchoire. Leur yes n'est pas autre chose que notre oui, prononcé du creux de la gorge, et si l'on dit yes en remuant les lèvres comme nous le faisons, c'est à ne pas être compris en Angleterre. Il doit être extrêmement difficile de parler purement deux langues qui ont des intonations aussi différentes que le français et l'Anglais, et c'est en comme un tour de force. Aussi la plupart des Anglais baragouinent le français, et je suppose que mes compatriotes les payent de retour dans l'usage de leur langue. Ce que je regrette le plus vivement, c'est de ne pouvoir lire la littérature anglaise ; mais ici surgit une autre difficulté : il y a deux anglais, l'anglais à tournures françaises et banales qu'on lit dans les journaux, et le vrai anglais avec ses règles, ses inversions, son génie enfin, et c'est le diable pour se démêler dans leur poésie ou dans leurs grands morceaux d'éloquence. J'ai suivi ton conseil pour l'Abbaye de Westminster, et j'ai pu pénétrer aujourd'hui dans le beau cloître de gothique anglais si remarquable, et par son architecture émouvante, et par ses souvenirs ; j'ai fait aussi un tour sous les nefs, au milieu des tombeaux des grands hommes, mais j'y retournerai pour voir le tout en détail : je compte les jours qui me restent encore et je suis effrayé quand il me faut ajuster dans un si petit cadre tant de belles choses qui me restent à voir dans Londres et autour de Londres. Je suis obligé de faire le sacrifice d'une foule de petites courses que j'avais soigneusement préparées ; je n'y suffirais pas. En allant trop vite, je me fatiguerais en pure perte.

Je t'envoie cette lettre à Nevers, parce que je ne sais plus où te trouver avec Mathilde ; j'ai les pieds si mouillés, et je suis si las, dans le bon sens du mot d'ailleurs, que je vais te quitter pour me coucher. Albert et Mathilde me disent que ta santé leur a paru bonne ; puisse-t-il en être ainsi ; et que je te retrouve en un autre état que celui où je t'ai laissée ! Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils cadet,

Abel.

J'ai ta seconde lettre de Charolles ; mille remerciements et mille tendresses de ton cadet.

Londres, mardi soir 3 octobre 1871

Ma bonne mère,

Voici deux belles journées de suite, c'est-à-dire, sans pluie, avec un semblant de soleil de midi à 4 h. Ce serait bien moins cher à Paris, mais ici tout le monde s'en régale ; aussi je suis resté dehors pour jouir d'un peu d'air pur et voir les promeneurs : hier, j'ai été rendre visite à mon voisin le parc du Régent que j'avais été obligé de négliger jusqu'ici, tant mes heures ont été remplies.

C'est avec un vrai bonheur que j'ai senti la campagne, mais la vraie campagne si près de moi. Ce qui est bien curieux, c'est que Regent's park et Hyde Park sont deux fermes royales : il y a des barrières élégantes que les promeneurs franchissent comme ils veulent, mais qui servent à parquer les moutons, qui broutent en paix, là, au beau milieu de Londres, mais dans des espaces considérables. Dans ces jardins ou parcs, comme tu voudras, c'est la Nature qui fait tous les frais, de l'herbe à profusion et des arbres majestueux, tantôt disséminés, tantôt rapprochés ; quant aux allées qui tournent et serpentent, c'est vite fait. Notre Bois de Boulogne est décevant, parce qu'on y sent trop la main de l'homme et non pas toujours dirigée par le goût le plus pur, tandis qu'ici c'est la vraie nature dont on jouit. Seulement dans certaines allées rapprochées des maisons on met des fleurs, et alors, chose curieuse, et d'ailleurs très rationnelle, c'est le style Le Nôtre qui domine et c'est avec des parterres et de belles allées droites qu'on parvient aux maisons bâties comme des Monuments, avec force frontons, pilastres, colonnes, renflements, qui ne manquent pas de grandeur. La grande curiosité de Regent's park, c'est le Jardin Zoological, c'est-à-dire notre ménagerie du Jardin des Plantes ; ce serait plutôt le Jardin d'acclimatation puisque c'est une entreprise particulière par association de capitaux ; mais par l'importance de cette collection d'êtres vivants, c'est avec le Muséum d'Histoire Naturelle qu'il faut faire la comparaison. J'ai passé ma journée, comme au temps de la Commune, à regarder les bêtes, ne pouvant vivre avec les hommes, sans pourtant que je sois Misanthrope, et ma figure du moins n'en porte pas la trace, parce que je suis bien décidément partout le bureau de renseignements, auquel chacun vient s'adresser. Cela veut dire qu'à Londres tout le Monde s'y perd, et chacun à l'habitude de demander son chemin, soit au Policeman, quand il est là, soit au passant, et comme je suis à flâner très tranquillement, on se dit : Voilà un gentleman qui est du quartier et qui a l'air de connaître le pays. De fait si je pouvais les entendre, je pourrais les renseigner, et quand par fortune ils savent le français, je leur en donne de quoi les satisfaire.

On m'apporte ta lettre du 2 octobre datée de Charolles, qui arrive à l'instant ( 10 heures du soir ). Tu vois comme la poste est rapide entre la France et Londres. Je vais immédiatement me mettre à la recherche de Georges Devin. Il connaît Londres, et sera mon guide pour tout ce qui me reste à voir. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu aller jusqu'à Sydenham ou Palais de Cristal, encore une entreprise particulière et gigantesque, celle-là dont les Anglais ont raison d'être fiers. C'est la réalisation de ce qu'on a rêvé cent fois, un raccourci du monde entier, depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, depuis les mastodontes jusqu'aux produits de Manchester. C'est l'Art surtout et le Grand Art qui tient la place d'honneur. J'ai vu là réaliser l'idée si vainement préconisée par Mr Vitet d'établir à Paris, ou dans les environs, un Musée de tous les moulages de tous les chefs d'œuvre de la sculpture répandus dans le Monde. Les salles grecques et romaines, toutes plâtrées qu'elles sont, m'ont enthousiasmé. J'ai revu tous les chefs-d'œuvre et du Louvre et de l'Italie, bien groupés, bien classés, avec ceux de Dresde, de Berlin, de l'Espagne et de Londres même. Aussi le Palais de Cristal s'intitule-t-il avec raison Institut pour les Arts, les

lettres et les sciences. L'Architecture colossale de l'Égypte et de l'Orient est parfaitement rendue. De là on passe au Moyen Âge, gothique français, gothique anglais, gothique allemand, puis le Byzantin, j'ai regretté l'absence du Roman, que du moins j'ai vainement cherché. Il paraît qu'on donne de bons concerts, car en revenant ce soir, en 1<sup>ère</sup> classe, j'ai entendu 2 gentlemen dire, parlant évidemment du Palais de Cristal : very good music. Les Anglais sont haletants pour répandre le goût des Arts ; ils sont tellement tenaces, qu'ils finiront par s'y mettre. Déjà, ils attirent à prix d'or tous les artistes distingués, et il paraît que dans la bonne saison la haute société et à sa suite, une portion de la moyenne, jouissait de la meilleure musique qui se donne en Europe. Mais le peuple reste rébarbatif et partout où je vais, c'est à faire dresser les cheveux. Leurs musiques militaires, tu t'en souviens peut-être, n'ont pas osé entrer en lutte en 1867 avec les musiques françaises, allemandes, et généralement européennes. Maintenant, on leur donne des encouragements spéciaux.

Dans un discours bien sensé de Lord Derby, pas le vieux ( il est mort ) de l'ancien Lord Stanlay, son fils, que j'ai vu dans l'Indépendance belge, et prononcé à l'occasion de l'ouverture d'une Ecole des Arts et Métiers, le noble Lord signale à l'attention de ses compatriotes, que l'Angleterre est un pays qui vit artificiellement, c'est-à-dire que son sol ne suffit pas à nourrir ses enfants, et que sans le Commerce et l'Industrie tout croulerait comme cela est arrivé et aux républiques de Venise et de Gênes, et à la Hollande. Mais, ajoute-t-il, l'industrie est inséparable de l'art, qui l'anime, et malheureusement notre rude nature ne se plie pas facilement aux beautés artistiques ; nous savons tous lire et écrire, faisons plus, et qu'aucune industrie étrangère, même pour la beauté, ne puisse lutter avec la nôtre, voilà comment parle un Conservateur anglais, un Tory, un richissime, et l'on s'étonne qu'avec une pareille hauteur de vues chez ceux qui le dirigent, le pays d'Angleterre soit à l'abri des révolutions.

Je te quitte pour écrire à mon frère et à Mathilde, et après avoir causé tout à l'aise avec toi, je ne continuerai pas et parlerai avec prudence, quand mes paroles peuvent donner lieu à de fausses interprétations, faire du chagrin, ou simplement étonner ; je tâcherai de ne pas être moins affectueux, tout gêné que je serai ; après tout je ne suis pas gêné pour être en toilette, seulement je suis en toilette. Mille tendresses, ma bonne mère, pour toi seulement, et un bon souvenir de ma part à ceux qui t'entoureront quand tu recevras cette lettre.

Ton fils cadet,

Abel.



Londres, jeudi 5 octobre 1871

Ma bonne mère,

Je reçois ta lettre d'hier datée de Couëron. Sois tranquille, grâce à toi, me voici enfin dans la jouissance de Georges Devin. Ce matin, comme je m'habillais, il est arrivé tout droit de Cavendish Square, où il habite, après avoir reçu une lettre de son père, lui donnant par Léon mon adresse. Je lui ai reproché quelque peu son ignorance à l'endroit du Bureau restant, qui établit entre touristes un lien si commode, puis nous sommes partis ensemble d'abord à mon restaurant, parce que je n'avais pas déjeuné comme lui, puis à la Tour de Londres, où sa compagnie me préservait de la tristesse qu'inspirent tous les sombres souvenirs accumulés dans ces murailles. Il y a quelque chose de la bête féroce chez l'homme, et quand on pense à toutes les horreurs, dont quelques-unes n'ont pas nui à la grandeur de la nation policée que j'admire aujourd'hui, on est pris un moment de vertige, et on se demande si la raison d'Etat et l'humanité n'entrent pas en conflit quelquefois. Ce qu'il y a de certain, c'est que le cœur et l'intelligence peuvent être séparés chez les particuliers comme chez les rois, et c'est ce qui nous entraîne à tant de faux jugements. Marie Stuart, tendre et poétique n'a jamais rien compris à la politiques, et Elizabeth, une femme terrible, pour ne pas dire davantage, a véritablement contribué de sa personne à fonder cette grandeur dont elle avait l'instinct et le pressentiment plus qu'aucun de ses sujets. Mais l'homme véritablement sage est à la fois bon et éclairé, et la confusion vient de ce que nous décorons du nom de sages, des hommes imparfaits, qui ne le sont point, parce qu'ils pèchent gravement par quelque côté. J'avais la poitrine oppressée en sortant de cette bastille, cent fois plus redoutable que la nôtre, qui ne l'est plus, et que personne n'a songé à démolir, et dont on a fait un Musée des armes et des sombres souvenirs. C'est ici que les enfants d'Edouard ont été étouffés par leur oncle, cet atroce Richard III ; là que Jane Gray a été décapitée ; on vous montre l'endroit, la hache, le billot. C'est sûrement après une visite de ce genre que Paul Delaroche a peint ces 2 toiles vengeresses, que Casimir Delavigne a écrit sa tragédie. Nous avons besoin de prendre l'air après cette lugubre visite et nous nous sommes transportés par le Metropolitain Railway, car il faut bien que je te donne un peu d'anglais, au beau milieu des grands Parcs de l'Ouest où nous avons un peu de soleil, avec de la brume à souhait. Georges ne connaissait pas les Galeries de Kensington qui étaient fermées lors de son premier voyage. Nous les avons visitées, moi pour la quatrième fois, avec délice. Demain il passe sa journée à la Bibliothèque Britannique, où il vient faire des recherches sur les Titres au Porteur en Angleterre, sujet d'un concours ouvert à l'Ecole, entre Docteurs, sur la législation des effets de Commerce. Je ne jouirai de lui que tous les deux jours puisque l'autre sera consacré au travail. Je vais me mettre en rapport avec l'ami d'Heilbronner. Il pourra être utile à Georges, et je vais moi-même demander une carte d'admission. Je trouverai bien quelques bouquins français ou latins qui me distrairont les jours de pluie interminables. Quelle douleur de ne pas savoir l'anglais ! Décidément notre instruction universitaire est tout à fait défectueuse, et j'applaudis des deux mains à l'Introduction de la Grammaire comparée qui donnera la clef de toutes les langues et permettra plus tard de construire plus particulièrement sur celles qu'on voudra approfondir ; mais pour cela ; il ne faut pas que les Etudes se terminent à 16 ans ; c'est de 16 à 25 qu'on peut s'instruire ; jusque là c'est un petit arbre frêle qu'on dirige, et le système d'éducation, qui la clôt à 16 ans, est tout simplement absurde.

On ne donnera jamais une éducation libérale en s'y prenant de telle sorte ? Je n'irai pas le proclamer à travers les rues, mais je te le dis à toi, je sais que mon instruction est à reprendre en sous-œuvre, et tout en travaillant déjà avec profit dans ma carrière,

sans en dire mot, je vais me construire petit à petit, mais j'ai pour changer, la disposition primitive, et défectueuse elle est, et défectueuse elle restera, il ne s'agit pas d'être savant, mais de comprendre seulement ceux qui savent, et jamais je n'ai mieux compris la table de Cassandra, ou St Jean prêchant dans le désert. Les couches de l'ignorance sont tellement épaisses qu'à peine nous arrivons à distinguer les quelques points lumineux que dégagent les hommes de savoir, et nous retombons dans l'ornière où nos pères se traînaient. On parle d'instruire le peuple ; il s'agit bien du peuple : c'est nous qu'il faut instruire, nous, classes moyennes, qui déjà ne connaissons plus les pressants besoins de la faim, et avons le devoir d'occuper nos loisirs. Instruisez donc les pauvres diables que je vois courbés sous la misère dans certains quartiers de Londres ; c'est bien d'instruction qu'il s'agit pour eux ; mais il faut se creuser la tête pour trouver un peu de pain bien amer à leur donner. Oh ! comme je comprends Malthus maintenant et que son champ d'observation était commode : voici l'ordre établi ; 20 millions d'êtres vivent dans l'aisance. Bon ! voilà la pomme de terre qui survient, donne un certain temps un aliment commode et jusqu'à la maladie dudit tubercule, la population croît, croît tellement que voici maintenant 30 millions d'êtres à nourrir ; il y a toujours le même espace de terre, il n'y a pas à dire, les flots de la mer le limitent. Comment faire ! On comble le déficit par des tours de force ; le commerce et l'industrie s'ingénient à créer des aliments jusqu'alors les navires vont chercher d'autres ressources, mais c'est à grands frais. Bon ! voilà la population qui croît encore. Mais la crise est fatale ! Vous avez la guerre civile, la peste, la mort par quelque voie que ce soit, et alors Malthus s'écrie : Pères dénaturés, que n'avez-vous assuré le sort de vos enfants ! ce cri part du cœur ; tout le monde l'a compris ainsi en Angleterre ; et on y honore fort ce savant homme, le meilleur des hommes du monde, père de 18 enfants, qu'il a tous élevés et dont il a assuré l'existence, sans les laisser dans l'opulence. Hé bien notre ignorance de tous ces problèmes est telle en France qu'à une certaine époque personne ne comprenait rien aux idées de Malthus. On n'y voyait qu'un texte à chicaner l'Écriture qui dit : croissez et multipliez, chicane qui n'a pas de sens commun, puisque l'Écriture ne dit nulle part que le père ne doit pas avoir souci du sort de ses enfants, et qu'au contraire elle lui fait une obligation stricte de les nourrir. Le problème de la misère est tout entier dans la raison de l'homme, qui ne doit point se ravalier à être une bête, et il est bien clair que s'il se multiplie comme les harengs ou les sauterelles, avec la prévision du hanneton ou de la cigale, il y aura des boucheries d'hommes, par un moyen ou par un autre, comme il y a des hécatombes de ces animaux. Il n'y a pas à accuser ni Dieu, ni la Nature, mais l'homme lui-même. Quand le Times dit : il y a une bien grande supériorité des Anglais sur les Irlandais, les Anglais ont conscience des devoirs que leur impose la famille et les Irlandais vivent comme des brutes, le Times dit quelque chose qui d'une manière générale est tout à fait vrai et ne soulève point de réprobation. Seulement la loi ne gêne-t-elle pas les Irlandais dans leur développement matériel et intellectuel ? Sur ce point les Anglais ont été pris de scrupules que les Irlandais n'ont pas calmés comme de juste, et ça a été l'origine des Grandes Réformes dirigées par Gladstone. Mais les réformes légales ne sont rien, si les citoyens ne s'en montrent pas dignes, et avec le sens pratique qui caractérise les Anglais, Mr Gladstone n'a pas craint dans un discours tout récent prononcé en Ecosse, à Aberdeen, de compromettre la grande popularité qu'il s'était acquise en Irlande, en disant nettement et sèchement même, que le gouvernement ne tiendrait aucun compte des nouvelles réclamations de L'Irlande, tant que celle-ci n'aurait pas donné quelque preuve de son bon vouloir et de ses propres efforts pour se relever. Donnez en effet les lois les plus libérales à un peuple dégradé, il ne s'en servira pas, et sa liberté, ce sera la persistance dans l'abjection et la dégradation. Il y a là peut-être un cercle vicieux, mais ce qui est certain, c'est qu'un peuple comme un homme doit être fier et ne jamais se laisser corrompre : pour cela à aucun prix il ne doit perdre son indépendance. Car c'est le

gouvernail qui est perdu, et l'on vogue au hasard ou plutôt on va où le courant vous mène, et il vous mène en général à l'abîme.

Si l'Irlande ne se relève pas moralement, elle sera toujours esclave malgré le bon vouloir du Parlement. Je te parle de l'Irlande parce que ce sont les Irlandais qui fournissent les quartiers les plus misérables de Londres. Je vais me mettre à les étudier ; ce ne sera pas toujours agréable ; mais il faut absolument que je sonde cette plaie qui est la cause de toutes nos fièvres, de toutes nos secousses politiques. Que les lois injustes créent ou favorisent la misère bien souvent, c'est indéniable ; mais avec les meilleures lois, la meilleure constitution civile, on aura la misère si les hommes ne veulent pas lutter contre elle. C'est ce que, à Paris, sous la Commune, les Journaux que je lisais n'avaient pas même l'air de soupçonner. Ils promettaient le bonheur pour tous, étant données de bonnes lois ; je suppose qu'ils étaient sincères, et je suppose que les lois civiles et politiques qu'ils proposaient étaient les plus justes : hé bien ! c'est une erreur évidente que de dire que dans ces conditions le bonheur est assuré pour tous. Le bonheur ne le sera pour tous, que si tous sont moraux, sans compter encore les catastrophes physiques inévitables. En un mot les mœurs sont tout, et les lois presque rien. Donnez-moi un peuple dont les mœurs sont bien développées, c'est-à-dire laborieux, patient, digne, fier, prêt à combattre si on le blesse, je dis que, presque sans loi, ou du moins avec des lois très imparfaites, ce peuple ne connaîtra pas la misère. Mais donnez les lois les plus parfaites à un peuple de lazzaronés, et vous aurez des esclaves, toujours des esclaves. Ainsi tout ce qui peut développer les mœurs c'est-à-dire les idées religieuses ou les sentiments d'honneur, de famille, de patrie, sont-ils les vrais instruments de gouvernement. Je le sens vivement en Angleterre, où les lois sont bien peu de choses, où les mœurs nationales sont tout.

Hier, j'étais aux courses de Sthatham dans le canton de Surrey, tout près du Palais de Cristal, dont je voyais du turf, le dôme en verre et les hautes tours ; il y a loin de ces courses campagnardes à nos réunions des environs de Paris. Hommes et chevaux, tout était du Pays, c'était une véritable fête, comme un apport chez nous. Je t'envoie mille et mille tendresses en t'embrassant de tout mon cœur.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, samedi 7 octobre 1871

10 h du soir

Ma bonne mère,

Je reçois à l'instant ta lettre écrite hier à Nevers. Tu vois que la Manche ne fait pas grand obstacle aux communications entre la France et l'Angleterre et que si je le voulais, je serais bien rapidement auprès de toi. Pourtant il y a un abîme entre la civilisation anglaise et la nôtre en beaucoup de points, dont il était impossible que je puisse me rendre compte avant d'être venu ici ; je crois que bien souvent l'influence a été salutaire pour nous, et qu'en définitive le voisinage d'un grand peuple est une source d'émulation, à la condition qu'on ne soit pas le subordonné de ce grand peuple. J'avais été si content de ma promenade aux courses de Sthatham dans Surrey que je suis retourné le surlendemain à celles de Hampton Court, qui est en amont de Londres sur la Tamise, belle rivière coulant dans de vertes prairies. Les courses avaient lieu le long de la rivière, dans une campagne admirable ; je suis rentré à Hampton Court en prenant une barque qui m'a amené jusqu'au Château pour un coucher de soleil ravissant ; ce ne sont plus ces affreux brouillards de Londres, pleins de suie, mais de beaux nuages bien purs à travers lesquels la lumière se joue. J'étais enthousiasme du paysage que j'avais sous les yeux ; jamais je n'avais vu une nature si luxuriante, des prés si verts, des arbres si hauts, si majestueux. Dans la belle saison, quand le soleil se montre un peu, la campagne de Londres doit être quelque chose d'admirable. C'est un jardin, un parc, ce n'est pas la campagne un peu nue que nous voyons autour de Paris et dans le centre de la France ; l'herbe pousse partout et quand même, et les quelques arbres qui sont dans les haies suffisent à la remplir, à la meubler tant ils sont développés en hauteur et largeur ; ajoute à cela de l'eau partout, et tu peux juger si le tableau est charmant quand le soleil veut bien s'y montrer. Il est vrai que c'est parce qu'il ne se montre que très rarement que la verdure et le feuillage abondent à ce point. En Italie, sauf en Lombardie, il n'y a ni herbes, ni arbres, mais des cultures et des arbrisseaux. Seulement les cultures sont plus riches et les fruits mûrissent, tandis qu'ici les fruits sont verts et le froment très rare. Ce sont les racines qui sauvent l'agriculture ; comme elles prennent leur nourriture autre part que dans l'atmosphère échauffée des rayons du soleil, c'est-à-dire, qu'elles se contentent du suc de la terre, elles peuvent prospérer ; aussi dans les marchés on ne voit que pommes de terre, bettes, carottes, navets, raves, puis des salades de tout genre et sur la table, même répétition ; avec leurs herbes, ils s'appliquent à élever du bétail et la viande vient remplacer les céréales qui manquent. La pêche du poisson de mer, grâce aux chemins de fer, a pu prendre des développements fantastiques : les Anglais pêchent dans toutes les mers. Et toutes les villes d'Angleterre, même celles placées au milieu des terres mangent du poisson. Le poisson et la pomme de terre avec de la graisse, du suif, du lard, voilà le fond de l'alimentation du peuple. Je le vois acheter les poissons de toute sorte, presque toujours salés comme nos harengs. J'ai fait tous ces jours-ci de tristes réflexions en suivant les marchés. Toutes ces pauvres femmes sont là, tâtant, hésitant, se demandant si leur bourse leur permet cet achat ; car tous les prix sont fixes et rien n'est plus singulier pour un français que de voir vendre du poisson sans se débattre. Le marchand ou la marchande ne disent mot, ou jettent un cri qui appelle les chalands ; puis ceux-ci choisissent le morceau, c'est toute la faculté qu'ils ont, car quant à la réduction de prix : je vois bien qu'elle n'est pas même demandée, tant on est sûr qu'elle ne serait pas accordée. Ce soir j'ai passé une bonne heure devant une boutique horrible où l'on vend des graisses, du lard, tout ce qui peut rendre une soupe aux herbes supportable. J'ai fini par avoir le cœur serré en voyant ces hommes aux yeux creux, ces femmes chétives, couvertes de haillons, achetés au Temple, quelquefois un pauvre petit être sur le bras,

hésitant, regardant, quelques-unes finissant par indiquer en jetant un dernier regard d'angoisse ; car demain tout sera fermé ; et je sais ce que c'est que de n'avoir pas le garde-manger garni d'avance dans ce terrible jour du dimanche. Toute cette misère m'a fait pitié ; et note bien qu'il n'y a pas de puissance au monde pour la secourir. La reine d'Angleterre si riche qu'elle soit serait impuissante à faire bombance à tous ses sujets. Ah c'est vraiment insulter à la misère que de faire des excès de table. Encore quelques tournées de ce genre, et je romps avec Brillat Savarin, et me réduis à ne jamais manger que me suffisance, en aliments aussi simples et aussi peu coûteux que possible. Si on se représentait bien, que plus de la moitié des êtres humains sont en quête de leur nourriture, et que dans les pays civilisés cette quête devient de plus en plus difficile, à mesure qu'on descend dans les couches de la société, on bénirait le ciel, et on ne proférerait jamais une plainte, quand on a le vivre assuré. Toute cette population est assez fière et digne ; on ne voit pas qu'elle s'en prenne à autrui de son mal. J'ai voulu goûter de ces affreuses drogues qu'on vend dans les publics houses. C'est notre marchand de vin à Paris. Seulement la boutique est plus propre, plus éclairée, et les portes sont soigneusement fermées, parce que la moitié de la clientèle est là derrière, ivre ; ou près de l'être. J'étais très préoccupé de savoir ce qu'on boit là ; ce n'est pas du vin, tu peux bien le penser, ni même de la bière, ce sont des spirits. Aujourd'hui, avec Georges Devin, au Palais de Cristal, dans un restaurant tout a fait respectable ( il faut prononcer le mot à l'anglaise pour comprendre tout ce qu'il y a de dédaigneux dans ce mot pour ce qui n'est pas respectable.) nous avons ébahi le garçon en lui demandant au beau milieu du déjeuner du gin, du brandy, du whisky. Il a demandé en anglais à Georges si le Gentleman voulait un mélange de ces trois liqueurs et nous avons eu toutes les peines du monde à l'empêcher de nous faire cette mixture qui allait tout à fait compromettre notre expérience. Tu sais si j'aime les liqueurs, mais nos liqueurs sont exquisées à côté de ces médicaments. J'ai trempé mes lèvres dans les trois verres, et ai senti ma gorge tout en feu ; avec quoi tout cela est-il fabriqué ; ce sont des ferments énergiques, tirés de je ne sais où, et qui deviennent la consolation de ce pauvre peuple. Qu'il y a loin de là au petit verre de Bourgogne ou de Bordeaux, et qu'il faut que l'homme soit malheureux pour chercher dans l'abrutissement le soulagement de sa misère. Les Anglais trouvent cela tout naturel, paraît-il ! C'est probablement par respect pour la liberté : en France, nous avons des idées tout à fait autres sur la liberté humaine, et l'Assemblée prépare un projet de loi qui ne sera pas du goût des ivrognes. D'ailleurs on ne voit pas trop d'ivrognes dans les rues à Londres ; ils tombent sous les tables des débits où ils entrent, et ils restent là jusqu'à ce que la raison leur soit rendue. Me voici dans un courant d'observations qui ne sont point folâtres, et qui me font faire des réflexions à verte de vues. Je me repose de ce travail plus fatigant que je ne le supposais, parce qu'il est rebutant, en causant avec Georges Devin de l'objet spécial de ses études à Londres. Ce matin je me suis rendu au British Museum avec lui et j'ai fait passer le mot d'Helbronner à son ami, Monsieur Granville, qui est bibliothécaire en chef de la grande salle ronde et nous a fait le plus gracieux accueil. Georges avait vaincu toutes les difficultés accumulées pour ne laisser pénétrer dans le Museum que les travailleurs sérieux. Il faut être recommandé par-ci, par-là. On n'en finit pas. Mais une fois dedans, la réception est princière en ce gens que tout est mis à votre disposition. Monsieur Granville m'a fait passer en cinq minutes par-dessus toutes les barrières, m'a recommandé lui-même, m'a fait faire une belle épître pour le Grand Maître, et me voilà couché sur le Livre tout au long, non sans avoir appris que Tommy est un diminutif de Thomas un peu ridicule ; à un domestique on dit Tom ; à un enfant on dit Tommy comme on dirait Toto, Baboche, etc., mais à une personne respectable on ne s'avancerait pas de dire soit l'un soit l'autre. Mais je suis bien tranquille, et en France personne ne s'avisera de trouver mon nom ridicule. Ce qui m'a confirmé dans les explications de ce brave bibliothécaire, c'est qu'à une devanture de magasin j'ai vu le petit

Tommy qui criait très fort et comme l'âne auprès du ruisseau, ne voulait absolument pas, avec plus d'entêtement peut-être. Au sujet d'Etudes, j'ai carrément pris Etudes de la législation anglaise. Je n'ai pas menti, car je n'en sais pas un traître mot, et j'aurais grand désir de faire connaissance avec elle ; mais le moyen, en sachant peu l'anglais... Mon ami Monsieur Granville a remué tous les catalogues, consulté trois ou quatre de ses subordonnés, auxquels il m'a présenté, pour trouver des ouvrages en français ou en latin traitant de la Constitution anglaise. Il faut croire que les Français n'ont pas encore éprouvé le besoin d'étudier le droit anglais, car les livres français sur ce sujet sont rarissimes ; et est un point que je me propose de signaler fortement à notre société de législatives comparées. Il faudrait au moins avoir les éléments de la comparaison. Enfin, on a fini par me trouver mon affaire, et tous les matins brumeux, pluvieux, quand je n'irai pas au marché, j'irai à la bibliothèque. Monsieur Granville a pour Heilbronner beaucoup d'affection. Il s'intéresse vivement à lui et m'a demandé avec le plus grand empressement de ses nouvelles. Je lui ai parlé comme d'un de mes anciens condisciples et meilleurs confrères, et ce point commun a mis entre nous la plus grande cordialité.

Il m'a fait visiter toute sa bibliothèque des caves au comble ; j'y ai pris comme de juste un intérêt tout naturel, et me suis trouvé avoir les honneurs de la conduite jusqu'au seuil de la Colonnade. Certes me voilà bien introduit dans le Temple de la Science anglaise, mais ce n'est pas moi qui pénétrerai les mystères du lieu ; Georges en serait bien capable, et c'est pour lui que je cultiverai Monsieur Granville, philologue aimable, comme tous les philologues d'ailleurs, ancien médecin, étudiant dans ses loisirs le chinois, le slave, etc., un répertoire, un puits de science, et avec cela un vrai Anglais, ayant toute la rondeur et l'amabilité d'un homme à qui on a été présenté, et qui veut être agréable à la personne qui vous a recommandé et à vous-même. Bref, j'ai passé une matinée très agréable et à laquelle je ne m'attendais guère.

Hier, j'avais rendu visite à notre Ambassadeur. Comme il est toujours absent, je lui ai laissé la lettre si aimable de Monsieur Gallicher et ma carte. Aujourd'hui je reçois un grand papier où le chargé d'affaires de France, qui ne me dit pas son nom, me présente ses compliments en l'absence de Monsieur de Broglie, et me dit qu'il se fera un plaisir de me recevoir un de ces matins. Moi aussi je me ferai un plaisir de l'aller voir ce Monsieur que je ne connais pas, mais qui représente par intérim mon pays, et je vais le mettre à l'épreuve ce diplomate, en jouant mon jeu serré avec lui, sans en avoir trop l'air et en lui demandant de me fournir les moyens de voir les établissements militaires des Anglais, principalement ceux de Walovick ( ? ) qui sont fermés au public et qui renferment toute la puissance matérielle, maritime, pyrotechnique, etc., etc., de l'Angleterre. Je vais bien voir si à Londres, mieux qu'à Berlin, on se rend compte de la puissance de la Nation. Mais j'anticipe sur l'avenir et cet avenir m'épouvante. Je voudrais partir d'ici le 17, mais comment me tirer d'affaire jusque là ? Il faut que j'aille à Oxford voir les collègues, puis à Windsor. Monsieur Vinet me mangerait, au retour, si je n'avais pas vu ce château avec son beau parc. Il prétend que cela vaut mieux que tout Londres. A Hampton Court, je n'ai pu visiter bien la Galerie et il faut que j'y retourne. A Dubwich autre Galerie admirable que je ne peux pas aller voir. Quand irai-je à Greenwich et à Wolwich ; et le Tunnel auquel je n'ai pas encore rendu visite. Tu vois que c'est à en perdre la tête. C'est tout un monde que Londres et les journées sont si courtes, et les lieux si éloignés les uns des autres, que je rentre à la nuit n'ayant jamais rempli mon programme, parce que je le surcharge, dans le projet, mais j'ai du moins la sagesse de le décharger dans l'exécution. Autrement, je perdrais mon temps. Ayant l'esprit toujours sur le qui-vive et le corps passablement harassé, si je ne prenais mon temps une fois devant l'objet que je veux contempler, je ne verrais rien du tout.

Hier, à Hampton Court, j'ai si bien pris mon temps à regarder les beaux arbres et les cerfs sous la feuillée, que la nuit m'a surpris et mon plan ne m'a plus servi de rien et me voilà perdu ! Je baragouinai de l'anglais que personne n'entend ; enfin, je suis tombé sur un Chemin de fer, je monte, je descends, je remonte encore avec l'aide d'un voisin obligeant qui n'a compris qu'une seule chose, c'est que le Gentleman voudrait bien être à Londres et m'y voilà, mais dans quel quartier ? Enfin, je me retrouve. Tu comprends si je dors à poings fermés après de si violentes émotions. Je ne te dis pas la moitié des choses que je vois ou que je fais ; il faudrait t'écrire des volumes ; j'ai vu des régates au Pont de Londres dont je ne t'ai rien dit. J'ai pris trois chemins de fer et autant de voitures pour aller voir une fête dans les jardins de Gremonne. Tout le monde m'avait dit : « Allez à Gremonne », je suis revenu furieux et il m'arrive souvent d'être joué de cette manière. En revanche, j'ai entendu aujourd'hui avec Georges, un excellent concert au Palais de Cristal. Mais il faut vraiment que je me couche et je t'embrasse auparavant de tout mon cœur.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, lundi 9 octobre 1871

J'écrirai à mon oncle Gallicher  
un de ces jours, je le lui ai promis.  
Dis-moi si les Prussiens sont encore  
autour de Paris pour que je règle mon  
itinéraire de retour en conséquence.

Ma bonne mère,

Le soleil s'est levé aujourd'hui sans qu'un seul nuage obscurcisse la vue ; il avait déjà fait apparition hier, mais le temps était loin d'être aussi pur. J'avais donné rendez-vous à Georges au Museum et je m'y suis rendu de bonne heure bien décidé à n'y pas rester. Monsieur Granville a fort approuvé ma résolution d'aller à Windsor, et avec obligeance et un empressement qui m'ont beaucoup touché m'a fait un plan de promenade à travers la forêt qu'il m'était facile d'exécuter tout seul puisque Georges, dont les jours sont comptés ici, était retenu à la Bibliothèque. Cet aimable compagnon, plus encore que le soleil, m'a mis en belle humeur et fait voir l'existence sous son jour le plus agréable. Il me témoigne une confiance affectueuse, que je lui rends, en lui parlant sans détour, et sans crainte d'exprimer des idées qu'il n'a point eues encore ou qu'il repousse. En dehors des relations du Monde et de la Diplomatie, c'est la seule manière d'exprimer à quelqu'un, qu'on est digne qu'on l'aime et qu'on l'estime.

Le choc des idées est tempéré par une certaine effusion ; quand on cesse d'exprimer sa pensée, on se guinde plus ou moins ou bien on domine la situation, ce qui n'est bon qu'à un certain âge et dans tous les cas, le naturel disparaît et le cœur se cache.

Je n'aime guère à me livrer, et je vis au milieu des gens, en Angleterre, qui ne se livrent jamais. Mais je sens que le meilleur de moi-même sera perdu, quand je ferai du qui-vive une loi stricte. En se faisant une loi de ne jamais blesser personne, on s'expose à devenir indifférent à ne plus pouvoir réchauffer les cœurs, ce qui n'empêche pas que la prudence ne soit la mère de la sûreté et qu'en toutes circonstances elle est de mise et lorsque je m'apercevrai qu'il y a trop d'inconvénients à me livrer, je cesserai ; mais je ne vois pas ce qu'y gagneront ceux auxquels je cesserai de me livrer. Vois-tu, par exemple ; si je t'écrivais une lettre bien respectueuse, bien convenable, bien dans le ton, bien irréprochable, et ne te laissant même pas soupçonner les idées qui me préoccupent incessamment, quelle singulière manière ce serait de t'honorer, et comme tu aurais lieu d'être flattée de recevoir l'expression de sentiments qu'on n'a pas besoin d'éprouver. Cela me rappelle l'étude et les lettres qu'à l'école de Monsieur Leboucq j'ai appris à composer. Elles ne sentent point l'agent d'affaires, je te le jure, mais elles sont d'un homme d'affaires.

J'aurai deux sortes de papier sur mon bureau pour ne pas me tromper sur la nature de ma correspondance et puisse ne venir jamais le jour où je n'en aurai plus que d'une espèce, l'espèce la plus nécessaire, j'en conviens, celle des hommes entre eux, mais non pas des amis. Il n'est pas si difficile que tu le penses de cacher son sentiment, de faire des compliments ou des politesses banales, mais je ne sais pourquoi, j'ai bien mauvaise opinion de ceux qui jouent ce jeu-là avec moi, et, comme je ne tiens pas à me rapprocher d'eux, je les paye souvent de la même monnaie.

Je sens, ma bonne mère, une dernière lutte en moi, entre l'homme et le jeune homme et peut-être l'homme n'apparaîtra-t-il que trop tôt. Je reconnais que je n'ai subi aucune des angoisses de la vie, grâce à toi, mais cela n'est pas rigoureusement



nécessaire pour former un homme. Je t'assure que je n'ai pas l'esprit dans les nuages et que si j'admire de tout mon cœur, ici et ailleurs, je saurai bien aussi et à temps, avoir l'esprit pratique, qui assure l'équilibre du budget domestique et le bonheur de la famille. Si je fais une folie en ne m'occupant pas de tes affaires et en chargeant lourdement ton budget, ça aura été une folie voulue, qui cessera lorsque je le voudrai.

Tes affaires auraient été pour moi une source de chagrins, dans laquelle je n'aurais eu que de l'ennui sans profit pour personne et si je n'avais pas donné un emploi au temps que je me trouvais avoir de trop, je l'aurais perdu à mon grand détriment. Cela ne prouve ni que j'ai horreur des affaires, ni que j'ai une soif insatiable de la dissipation. Si quelques-uns le pensent, ils se trompent lourdement et leur jugement est sans valeur ; que Dieu me prête vie et la force nécessaire, et je leur montrerai par l'effet que dans mon plan de conduite la famille et les affaires ont tenu toute la place, comme dans mon existence elles sont appelées à la faire. Je ne me prétends pas à l'abri de toutes critiques, mais il faut savoir soi-même juger ses censeurs et distinguer les judicieux des peu clairvoyants. Je ne sais trop pourquoi je te dis toutes ces choses, mais peut-être reçois-tu toi-même, à cause de moi, des reproches directs ou indirects. La gêne que tu peux en éprouver me cause parfois quelque souci, mais ça n'a pas été aujourd'hui, pour sûr, car j'étais tout à la joie et au contentement. En parcourant Windsor, j'étais heureux comme un enfant. Grâce aux indications précieuses de Monsieur Granville à midi j'entrais en forêt, sans plan, au risque de m'y perdre ; mais on ne se perd pas quand on a le soleil pour guide. Je savais que le château était au nord et j'avais six heures devant moi. J'ai été mis sur la voie au début par un vieux monsieur qui parlait trop purement le français pour être un Anglais. C'était un Espagnol réfugié depuis trente ans, ex-serviteur de Don Carlos. Il venait de voir un de ses amis le Duc de la Morella qui possède le long de la forêt un immense parc avec un beau château. Cette résidence est le centre de l'émigration espagnole. Le roi Amédée s'efforce de la faire cesser, mais il n'y a pas encore réussi. Le serment est une grosse affaire pour les Castillans, ce n'est pas ainsi dans tous les pays. J'ai suivi d'abord une belle allée droite en plein soleil et suis parvenu vers les étangs qui sont au cœur du Great Park. Les arbres y sont presque plusieurs fois séculaires et ce qui est très amusant ils ont sur de grandes plaques leur acte de naissance qui n'est pas pour un arbre seulement, mais pour un canton. C'est ici que je suis tombé d'abord sur les chênes plantés sous le Roi George Ier en 1718. Ils forment la plus majestueuse futaie que j'aie vue de ma vie. Il n'y avait pas une âme autour de moi, que le soleil ; j'étais comme dans un temple de la Nature, puis je suis arrivé sur des pelouses où les chênes sont isolés ; ils sont moins élevés, mais plus gros et sont ronds comme une boule énorme. Il semble que la main de l'homme ait taillé les branches et le feuillage en forme de sphères ; çà et là se trouvent les villas qui sont toutes royales ; ce sont des haltes de chasses. J'ai vu sur des grands poteaux les tableaux représentant les plus célèbres chasses à courre ; le chevreuil, le cerf, le renard est là forcé, les chiens l'entourent, les cavaliers arrivent puis c'est la curée qui doit entretenir la rage des chiens. Mais on ne doit plus chasser dans Windsor ou ce doit être une boucherie, car on se promène au milieu des cerfs, des biches et les levreaux vous passent entre les jambes. Sur un plateau j'ai vu des arbres dont je n'ai pas reconnu l'espèce plantée en 1693. Il y en a quelques-uns qui persistent. Tout à côté sont des jeunets de 1820. Ils sont bien loin d'avoir encore tout leur développement. J'ai fini par me perdre et sans un gentleman obligeant et surtout la statue du Roi Guillaume III qui, derrière les arbres, sur une colline élevée et un piédestal formé de rochers entassés, je ne sais quel parti j'aurais pris. De la statue on a une vue admirable sur le Château de Windsor qui se présente à l'extrémité d'une allée longue, large et haute à plaisir avec son fouillis de tours rondes, carrées, crénelées qui font un tout majestueux, mais bizarre pour la résidence favorite de la Reine d'Angleterre. C'est un énorme château

féodal à peine transformé, un château d'Arques restauré et quatre ou cinq fois grossi. L'allée forme la plus admirable promenade qu'on puisse goûter. Derrière les trois ou quatre rangées d'arbres énormes qui forment l'Avenue sont les pelouses limitées par des massifs ; le gibier court sur ce turf d'une nouvelle espèce et les yeux de tous les côtés sont ravis de ce qu'ils voient. La terrasse du château sur la Tamise a une vue admirable. C'était au coucher du soleil, rien ne peut donner l'idée en France de la splendeur de la campagne anglaise illuminée par un rayon de soleil si ce n'est peut-être la Normandie. Car pour le Midi c'est le ciel qui est beau, mais non le sol presque toujours nu et râpé. Les beaux végétaux, les grands arbres ne viennent en définitive qu'avec l'humidité.

Je n'ai pu visiter l'intérieur de cette résidence royale ; il était trop tard, mais je ne l'ai pas trop regretté parce que ma journée avait été bien employée.

Hier j'étais à Greenwich, au commencement du Port de Londres. C'est une autre forêt. Les mats sont innombrables surtout à l'Orient, du côté des Docks des Indes orientales et occidentales. J'irai voir demain le chargé d'affaires de France et aussi le jeune homme de Monsieur Gallicher qui pourra me fournir d'utiles indications sur la vie de nos compatriotes à Londres. Je suis bien content d'avoir de tes nouvelles, mais cette migraine me taquine. Tu n'as eu aucun repos depuis que tu as quitté Laplanche. Ménage-toi à Lissay. Nous avons besoin de santé tous les deux pour l'année qui va venir. Sans la santé nous ne viendrions pas à bout. Adieu, mille tendresses pour toi et autour de toi.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, mercredi 11 octobre 1871

Ma bonne mère,

La présence de Georges Devin rend la seconde partie de mon séjour ici infiniment agréable. Il a entrepris de me mettre le génie de la langue anglaise dans la tête et il le fait avec une patience et un désir de m'être agréable qui m'enchantent ; mais je suis rébarbatif. Pourtant avec de la volonté et l'absolue nécessité de me tirer d'affaire j'arriverais peut-être à un résultat, mais fort maigre. J'ai reçu ta lettre qui m'annonce ton départ pour les Essarts ; j'attendrai sans inquiétude que tu sois en Berry pour avoir de tes nouvelles. J'ai fait ma visite à Monsieur Gavard, notre chargé d'affaires à Londres. La lettre de mon oncle à Monsieur de Broglie était si aimable et si pressante que le chargé d'affaires s'est montré empressé et courtois. Nous avons escarmouché autour de Woolwich contre des forces militaires de l'Angleterre. J'ai vu qu'il faisait une retraite honorable. Je n'ai point insisté. Pour les Docks il m'a promis, je verrai ce que valent ses promesses, de m'y faire pénétrer. Quant à la Galerie de la Reine, il a bondi quand je lui ai proposé de m'y conduire et a fini par m'avouer qu'il ne la connaissait pas. Cette fois j'ai insisté, n'était-ce que pour répondre à ses offres si obligeantes et je verrai bien quelle est la puissance de Monsieur Gavard. J'ai mis fin rapidement à l'entrevue, il m'a tendu la main et nous nous sommes séparés avec promesse, lui, de chercher à m'obliger, moi, de ne point abuser de la diplomatie française. En somme Monsieur Gavard est un très galant homme et, en tenant compte de toutes les difficultés, petites autant que grandes, du poste qu'il occupe, je lui sais infiniment de gré de recevoir un jeune homme qui lui tombe du ciel, avec autant d'affabilité. J'écrirai à mon oncle pour le remercier de m'avoir procuré cette observation diplomatique dès que j'aurai pu voir Monsieur Hervier. On rirait si je disais que je n'ai pas une minute à moi. Mais tant pis pour qui rirait ! Quand on met quatre heures bien comptées pour trouver et parcourir le grand marché aux bœufs de Londres que je tenais absolument à comparer à celui de La Villette, il n'y a pas de quoi rire et je vois avec désespoir que le temps fuit et je me mets parfois en colère d'en dépenser autant pour boire, manger, dormir, me laver, me ravauder. Mon corps est un animal qui est très exigeant, c'est pourtant un bon serviteur, mais depuis quelques jours je traîne du pied droit d'une manière inquiétante, j'ai comme une jambe plus courte que l'autre, ce qui m'agace au superlatif et ne m'empêche pas toutefois d'arpenter le terrain ; voici que mes souliers abandonnent complètement la partie. Mais la rue Tottenham Court Road renferme tant de ressources que tout mon équipement y aura passé. Mon estomac est admirable, jamais je n'ai mieux digéré ; il n'est pas comme celui de Georges qui lui joue de mauvais tours ; je viens de lui faire prendre du thé sans sucre et avec force rhum qui lui a fait faire une belle grimace ; mais je me souviens que Louis m'a drogué ainsi en Suisse, et en Angleterre je puis bien faire de la Médecine. Tout est libre en ce pays-ci. J'ai eu l'idée d'écrire à Monsieur Nicolet. J'ai passé un si bon mois dans sa société affectueuse, instructive, charmante que le temps me durait de lui. Tu n'en seras pas jalouse. Hier, j'ai fait une longue station pour lire la presse française et anglaise. J'ai lu en anglais parce que les journaux anglais ont toujours de l'avance, que Monsieur Lambrecht s'était laissé mourir, lui qui a prononcé cette petite allocution si constitutionnelle : Messieurs, nous nous retirerons dès que vous ne voudrez plus de nous, ce qui était assez fin sous une apparence très modeste. Je n'ai que des renseignements bien imparfaits sur les élections, mais j'ai été fort intrigué en lisant très distinctement que trois députés du Cher, membres de la Droite avaient échoué contre des candidats radicaux.

J'ai fait le tour de la députation du Cher sans pouvoir trouver nettement les trois noms. Éclaire-moi si tu y penses. Georges se moque de moi parce qu'il trouve que je veux mettre mon nez partout. Le fait est que je fouille Londres dans tous les sens et que mon étonnement n'est pas près de finir. L'exposition asiatique de l'Angleterre m'avait beaucoup frappé depuis si longtemps que j'entends parler de l'Inde, de ses richesses, je voulais me former une idée sur la nature de cette richesse. On lit bien dans les livres en quoi elle consiste, mais très imparfaitement. C'est à peine si on commence à savoir composer un livre économique. Ne pouvant voir l'Inde, je voulais du moins voir ses produits de mes propres yeux. N'ayant pu encore que rôder autour des Docks, je me suis attaché aux expositions. Il y avait celle de l'Exposition universelle ; j'ai fini, après bien des recherches par mettre la main sur le Musée indien qui est dans les combles du ministère de l'Intérieur, il a complété mon instruction. Au Palais de Kensington, il n'y avait pour l'Inde comme pour les autres pays que les lainages et la céramique. Il est clair que sous ces deux rapports l'Inde est d'une richesse inouïe ; j'ai fait une étude de châles qui m'a confondu. Quelle patience ! bon Dieu ! et quel résultat ! Tout ce que nous faisons sent un peu la contrefaçon. De là, je suis passé aux tapis, j'ai été ébloui. Ils ont tous les lainages grossiers comme nous les avons et il est clair que les chèvres et les moutons de ce pays l'emportent sur les nôtres en tous points. La céramique est d'un goût très extraordinaire ; maintes pièces sont de grandes dimensions, d'un coloris admirable comme tous leurs lainages et elle se plie aux usages domestiques comme aux exigences du luxe le plus raffiné. Je me suis dit que j'avais peut-être vu l'Inde sous un jour trop favorable. Mais au Musée mon admiration n'a plus eu de limites : les soieries et les dentelles y sont comme dans leur terre natale. On sent que ces peuples ont l'instinct des riches vêtements comme les Anglais ont l'instinct des chemins de fer.

Ce n'est pas tout. Le coton est là comme la laine et la soie et j'ai vu les Indiennes comme celles dont parle le Bourgeois Gentilhomme et les impressions sur calicots sont d'atroces pastiches. Nous faisons en quantité. Mais dans ce pays-là on aime mieux ne pas se vêtir du tout que de ne pas porter des étoffes curieusement travaillées. Il m'apparaît maintenant jusqu'à l'évidence que pour ce qui touche le vêtement l'Inde est un pays de cocagne. Mais sur les vêtements exposés au musée, j'ai vu en quantité les métaux précieux, les pierres, les perles et je me suis mis à calculer la richesse de l'Orient sous ce rapport. C'est à n'y pas croire. Notre terre d'Europe est déshéritée en comparaison de l'Asie ; c'est le génie de notre race luttant contre les difficultés qui fait notre grandeur. Mais pour la richesse naturelle, ce n'est pas en Europe qu'elle se trouve. Pour les vivres, tout ce qui est exquis vient de là : thé, café, chocolat, etc., et puis toutes les épices, toutes les couleurs. Si brusquement nous venions à être séparés des régions équinoxiales comme notre alimentation changerait ! Nous en serions réduits à vivre comme la population anglaise que j'observe scrupuleusement. De la bière noire, blanche, jaune, mais toujours détestable, voilà le fond de leur nourriture, puis des liqueurs comme celles dont je t'ai parlé, à faire revivre les morts, des pommes de terre et des racines de toutes sortes depuis le navet jusqu'à la betterave, des noix en quantité, des noisettes, ce sont leurs marrons grillés, des pommes pas mûres et qu'ils croquent comme si c'était délicieux, du lard, du suif, du gras de bœuf, des poissons hideux à voir, des moules, des crabes, des coquillages de toute sorte, voilà le menu de la population avec quelques herbes que l'on mange cuites ou à la croque au sel. Qu'il y a loin de toutes ces drogues à ces boissons exquis de l'Orient que les classes moyennes prennent aujourd'hui communément. Oh ! je m'explique bien que la puissance de l'Angleterre soit tout entière dans les Indes ; sans doute la concurrence vient de tous côtés, mais c'est encore là qu'est le centre le plus intense de production et ce qui nourrit l'Angleterre et avec elle une moitié de l'Europe. Tout le Portugal et l'Espagne sont livrés au marché anglais. L'Allemagne elle-même est

soutenue par le commerce anglais. Le Port de Londres a plus de marchandises pour l'Allemagne que Lübeck, Hambourg et tous les ports du Nord réunis. L'Angleterre trafique avec le monde entier et c'est ce qui explique cette exubérance de richesses. Jamais, non jamais il y a eu au monde une pareille accumulation de capitaux. Je n'avais rien compris aux chèques et aux warrants avant que de venir ici. Chez nous c'est une imitation qui prend à peine, mais ici, c'est tout naturel. La fortune immobilière de l'Angleterre n'est rien du tout à côté de sa fortune mobilière. Un chèque c'est un bon sur son banquier. Tout Anglais a un banquier et il s'y fait un roulement de fonds dont nous n'avons pas idée en France. Un warrant c'est un bon sur marchandises : où sont-elles ? Là, tout près, dans ces immenses docks depuis les caves jusqu'au comble élevé à la hauteur des tours de nos monuments. Chacun a son bilan bien facilement, mais quelles fluctuations ! d'un jour à l'autre le niveau de la fortune publique peut s'élever ou s'abaisser dans des proportions effrayantes. Je m'explique maintenant tout ce que j'ai lu ou entendu dire de contradictoire sur l'Angleterre. Le moindre revers perdrait le pays. Il faut qu'il triomphe toujours et à tout prix. C'est ce qui explique sa grande réserve dans la politique extérieure que nous comprenons parfois très mal en France. L'Angleterre ne pourrait pas courir impunément des aventures comme celle du Mexique ou celle de Sedan. Elle resterait anéantie sur le coup. Mais quand une fois elle a déclaré la Guerre, le sang de ses enfants et l'or couleront à flots plutôt que l'Angleterre s'avoue vaincue. Je m'explique la politique de Pitt. Non, ce n'était pas celle d'un insensé, c'était celle d'un homme d'État qui de sang-froid comprenait tout le péril que courait sa patrie et l'Angleterre le sentait avec lui ; et les 20 milliards n'ont point été jetés dans un gouffre, c'était la vie ou la mort. Il n'en saurait être de même ni pour la France ni pour l'Allemagne. L'Angleterre avec son étroit territoire a une puissance toute artificielle comme celle de Venise autrefois. Une guerre malheureuse briserait peut-être à jamais sa grandeur. C'est une merveille que cette grandeur, parce qu'elle est toute entière dans le génie de l'homme. Ce qui me retient et me captive surtout à Londres, c'est de voir partout les signes de cette grandeur. Les chemins de fer sont inextricables. On n'a pas suivi, comme chez nous, un plan méthodique. Non, et presque toutes les villes ont un chemin de fer quand ce n'est pas trois qui se font concurrence. À certains endroits où il faut nécessairement que tous passent, l'un est en terre, l'autre sur terre et le troisième dans le ciel par-dessus les maisons, ou bien les trois ou quatre voies doubles sont parallèles. C'est un labyrinthe que le réseau londonien ; je m'y perds sans aucun but, allant, venant, passant par-dessus, passant par-dessous, c'est un vacarme infernal ; après avoir tant de fois franchi la Tamise, j'ai voulu passer par dessous. Le tunnel était si désagréable à franchir qu'il n'était que de peu d'usage. Voilà qu'un chemin de fer y passe, en moins d'une minute et pour 2 ou 4 sous vous êtes d'une rive à l'autre de la Tamise. Ce n'est pas seulement les chemins de fer qui desservent Londres, mais les bateaux et les voitures de toutes sortes. C'est une circulation effrayante. La locomotion est dans le goût, dans les mœurs de ces gens-là ; ils ne peuvent tenir en place. Il y a foule partout. Le Palais de Cristal qui aurait dix fois fait faillite chez nous est toujours plein de monde ; il y a du monde partout, les gens ne crient pas, mais on se coudoie ferme sans rien dire ; je fais comme les autres. J'aurai perdu beaucoup du temps à une locomotion au fond assez inutile. Mais j'ai pris les habitudes de ce pays et je ne peux tenir en place, le but de mon déplacement est quelquefois un simple prétexte, pour ne pas m'avouer à moi-même ou avouer aux autres que je vais pour aller. Mais bien souvent je fais des découvertes fort intéressantes. Ainsi est-il possible de passer deux heures plus agréables que je ne l'ai fait hier à l'École des Mines de Londres où se trouve le plus délicieux Musée de Géologie. Tous les métaux, toutes les roches, toutes les pierres sont là. Je sais maintenant comment l'Angleterre est construite. Le soir éclairage à giorno comme à Kensington. Voilà des aristocrates comme je voudrais que nous eussions des démocrates en France. Quelle attention pour le public ! quel souci de son éducation ! on n'a pas à lutter pour s'instruire ;

on vous y convie. En France on ne publie rien, on n'affiche rien, on ne fait rien savoir. Ce que j'ai dépensé de temps, de mouvement, d'efforts pour apprendre à connaître les ressources scientifiques de Paris ; je le sais ; mais tout est caché, rien n'est publié. Le ministère de l'Instruction publique se garderait bien de faire paraître une petite brochure coûtant un prix modique et renseignant le public très exactement sur les jours, les heures, les lieux où les collections sont ouvertes, où les cours sont faits, avec un plan des établissements et les moyens de locomotion pour s'y rendre. C'est ce qui se fait ici et c'est merveilleux de voir quel souci l'on a d'aller au public et de l'attirer dans les centres d'études. Il m'a fallu bien du temps pour savoir qu'un homme très distingué faisait à Paris un cours d'archéologie du Moyen Âge, où il dit simplement l'histoire de nos Cathédrales, comment le style roman s'est peu à peu transformé en style gothique, etc. Que de gens seraient ravis d'aller l'entendre. Mais, chut ! : Gardez-vous d'ébruiter pareille nouvelle. Quand je suis entré dans l'étroit sanctuaire qu'une décision ministérielle inconnue a rendu public, quatre ou cinq personnes qui étaient là, accroupies, prenant des notes, m'ont regardé de travers. On achète de mauvais bouquins comme les livres de Monsieur Figuier qui sont à peine brossés, en style de peinture et on ignore complètement qu'à l'École des Mines, la Paléontologie est enseignée d'une manière ravissante. Enfin la lumière sous le boisseau, voilà ce qui est pratiqué en grand à Paris et quand, par hasard, on y a des loisirs on se dit : que vais-je faire ? Et la jeunesse qui est de la race des moutons qu'il vous serait si facile de pousser dans tous les lieux où son goût, son cœur, son esprit peuvent se former, vous la laissez, vous l'abandonnez, vous la livrez aux charlatans politiques, scientifiques, médicaux ou autres. Rien, absolument rien n'a été fait pour la tirer du désœuvrement quand on en avait tous les moyens. Un budget énorme et rien pour le public ; c'est vraiment attristant. Ici, ce n'est pas l'État qui supporte les plus grosses charges, ce sont les associations des particuliers qui, par dévouement, par conviction, par libéralité, créent de véritables institutions et alors quel soin jaloux d'attirer le public, de lui montrer le chemin, de le séduire dans le bon sens du mot. Quel confortable on lui prépare : partout des prospectus délivrés contenant le détail et l'explication, toujours un plan, toujours la route à suivre pour venir et s'en retourner. Si vous êtes dans une galerie de peinture, soyez tranquille, tout ce qui peut vous préoccuper devant cette toile et vous faire regretter l'absence de vos livres, on vous le fournira sobrement sur une plaque, au bas du tableau, que vous lirez si vous voulez et que vous laisserez de côté très facilement si vous êtes un savant, car elle ne tire pas trop l'œil ; elle est en or comme le cadre lui-même, vous trouvez le nom et prénom du peintre, son pays, son école, la date de sa naissance, celle de sa mort, le sujet suivant les formules du catalogue habituellement employées et les contestations sur le sujet s'il y en a. Quelle instruction, je ne dis pas pour le peuple, mais pour la classe moyenne, pour moi tout le premier.

Partout des tourniquets pour faire la statistique des personnes qui entrent, presque partout un jour payant pour que l'observateur attentif puisse éviter la foule. Il y a chez les Anglais un esprit pratique qui m'enchanté. En France nous sommes des théoriciens souvent absurdes. La gratuité du Louvre est admirable sur le papier, mais comme les choses sont arrangées l'observateur, le véritable travailleur est horriblement gêné. Les cinq jours de la semaine, de pauvres diables que je n'ose décorer du nom d'artistes, viennent encombrer le musée. Heureusement que le goût de leurs clients ne se portant pas toujours sur les chefs-d'œuvre, ceux-ci sont quelquefois libres ; mais enfin il y a si peu de sécurité au milieu de tous ces chevalets, et l'on est si irrité de voir les bonnes places presque toujours prises, que l'on sort furieux jurant bien qu'on n'y entrera plus que le jour où les chevalets sont supprimés ; mais, voilà, ces jours-là sont les dimanches et si par malheur on essaye de regarder un tableau au milieu du vacarme et de la foule qui vous coudoie on est bientôt étouffé. Ne cherchez pas un siège pour vous asseoir ; allons,

démancez-vous le col, éreintez-vous, donnez-vous une bonne migraine et alors vous n'y reviendrez plus, n'est-ce pas ? C'est à ce point que je n'ai trouvé qu'un jour et qu'une heure pour admirer le Louvre c'est quand il ouvrait à 9 heures le dimanche matin au mois de juin ou de juillet, par un soleil éclatant, jusqu'à 10 ou 11 heures on peut être assuré d'être assez tranquille et l'on peut admirer. Mais au diable si l'on peut s'asseoir pour contempler un moment une belle œuvre. C'est se moquer que de dire que dans de pareilles conditions on est libéral ; ne voyez-vous pas que vous chassez le vrai public et qu'il ne reste plus que les rapins industriels, les soldats et les bonnes d'enfants. Voilà pour le Louvre. Mais il vaudrait mieux cent fois qu'un jour de la semaine on payât une faible redevance qui n'aurait d'autre but que d'écarter les flâneurs pour un moment et que ce jour-là les chevalets fussent remplacés par quelques chaises. C'est ainsi qu'on l'entend partout, excepté en France. Mais en France on se moque bien du public, de belles phrases et de beaux rapports, voilà tout.

Je faisais ces tristes réflexions pour ma patrie en visitant aujourd'hui la petite galerie de Dalwich ; il y a 4 jours libres et 2 jours payants, des sièges partout, des indications partout, on sort content, instruit et on a envie de revenir. Cette galerie est fort belle. Tous les Flamands et les Hollandais y sont pour ainsi dire et quelques-uns magnifiquement représentés. Rubens, Van Dyck surtout, notre Poussin a 6 toiles de toute beauté ; Claude 2 admirables. Quelques Italiens, surtout de l'École Bolonaise, les meilleurs de cette école secondaire. Jamais je n'avais vu tant de Murillo, des Vierges admirables et des petits mendiants, très nombreux comme celui que nous avons au Louvre. Quant aux petits Hollandais, c'est un rendez-vous pour eux, et je n'en finissais point de causer avec Holbein, Karl du Jardin, Ruisdaël, Teniers, Gerard Dow. Il paraît que la Galerie d'Hampton-Court me promet pour le moins autant de plaisir, c'est du moins l'avis de Georges. En flânant sur les nouveaux quais de Londres, construits dans la Tamise, depuis le pont de Black-Friars, jusqu'à celui de Westminster, parallèlement, mais suivant une courbe au Strand, à Charing-Cross et à Whitehall un peu avant de prendre le train de Dalwich, je suis tombé sur les bâtiments et les jardins du Temple qui est transformé en un vaste établissement d'Instruction publique. Je suis entré dans une belle bibliothèque gothique et j'ai pu voir une jeunesse studieuse au milieu de laquelle je me suis bravement assis quelques minutes. Mais je te demande pardon de m'oublier à ce point avec toi. Il est vraiment très tard et il faut que je conserve beaucoup de choses pour te les raconter. Fais bien mes amitiés autour de toi. Ce que tu m'as dit de la santé de Marie me tourmente.

Mille tendresses de ton fils cadet,

Abel.

Je ne te parle pas de ta migraine puisque tu m'affirmes qu'elle est passée, mais je t'en supplie ne la fais pas revenir.

Londres, vendredi 13 octobre 1871

Ma bonne mère,

La lettre de Caroline et les quelques lignes que tu m'as tracées à la fin me troublent quelque peu et sans vouloir en aucune façon t'inquiéter de mes inquiétudes, je suis en droit de te demander la plus grande vigilance sur ton état, et un bulletin exact et journalier d'après lequel je pourrai me conduire. Je me rends bien compte que des déplacements aussi fréquents, une agitation presque continue de corps et d'esprit ont pu ébranler ta santé à peine remise d'un si rude choc qu'elle a éprouvé ; je te demande en grâce de conserver pour toi la présence d'esprit que tu as si bien pour les autres, de ne faire aucune imprudence, de reconnaître l'impuissance où tu es d'agir, et de te confier aux soins affectueux de tes nièces et petites nièces. Albert m'écrit qu'André s'est rétabli avec la promptitude qui est propre à son âge, qu'il est gai, causant, remuant, insouciant qu'il veut jouer, qu'il veut dire, qu'il veut aller, que la santé de Marie n'est pas trop éprouvée par une laborieuse grossesse qui la comble de joie et il m'ajoute que, quant à lui, il se sent vigoureux et prêt à endurer toutes les fatigues de l'année judiciaire. Je lui ai répondu tout de suite et lui ai dit combien j'étais heureux d'avoir de bonnes nouvelles de lui et des siens, que quant à moi, mon excursion en Angleterre avait réussi au-delà de mes souhaits, que j'avais à peu près vu tout ce que je voulais voir et que dans cette observation rapide j'avais trouvé beaucoup de plaisir et peut-être quelque profit. Toutes les opinions que je m'étais formées de l'Angleterre, d'après les livres, étaient incomplètes et presque fausses ; je devinais plus que je ne distinguais. Je n'ai vu à peine que la surface et encore pas tout entière. Mais j'ai apporté, je crois, toute la bonne foi dans mon observation, que du moins je ne me serai pas trompé moi-même, le voulant. Hier, j'étais à Hampton-Court l'esprit bien tranquille, c'est un petit Versailles. Dans cette comparaison tout est à l'avantage de Versailles si ce n'est pourtant la végétation qui est plus belle à Hampton-Court, les arbres sont magnifiques. La galerie de tableaux m'a vivement intéressé : je n'avais jamais autant de Bassan, l'ami de Véronèse ; toutes ses toiles, je crois, se sont donné rendez-vous là. Mais c'est Holbein surtout qui règne en maître. 10 ou 12 toiles de ce peintre profond, tu juges s'il y a de quoi se régaler et pour comble, des toiles historiques, les portraits d'Henri VIII, un bien vilain homme et de sa famille, son entrevue avec François 1er, etc. Je m'aperçois que je dis toiles, mais c'est voir qu'il faut dire. Ce matin le brouillard était si profond que toutes les boutiques étaient éclairées ; le soleil apparaissait comme une petite lanterne vénitienne rouge accrochée au plafond. Georges s'est moqué de moi quand je lui ai dit que je partais pour Windsor et l'abandonnais à ses vieux bouquins ; mais j'ai observé que vers deux heures, surtout en fuyant la mer, toute cette brume finit par tomber. Cela n'a pas manqué et j'ai pu visiter les appartements royaux par un temps très convenable. C'est un gros St Germain que Windsor, mais beaucoup plus sérieux ; les fossés ne sont pas pour rire ; il y a des créneaux, des mâchicoulis, des tours, deux enceintes, un donjon, enfin c'est un vrai château-fort, aussi vieux que l'histoire d'Angleterre. Georges III s'ennuyant à Hampton-Court a pris fantaisie de venir là près d'une admirable, peut-être la plus admirable de toutes les forêts. La Reine Victoria, sa petite fille, a le même enthousiasme pour cette résidence qui a d'ailleurs été rendue fort agréable. C'est toujours l'apparence d'une citadelle, mais d'une aimable citadelle. Jamais Windsor n'a eu tant de splendeur qu'aujourd'hui et dans ces vieux murs gothiques on peut dire que la grandeur actuelle de l'Angleterre vient s'épanouir. J'ai vu les salons, les portraits avec le plus vif intérêt, tellement que je suis resté le double des autres visiteurs, en refaisant la tournée une seconde fois. Il y a un salon de Van Dyck où je suis



resté jusqu'à la nuit. Henriette de France, Henriette d'Angleterre sont peintes au naturel, telles que Bossuet nous les montre, si l'on veut bien faire abstraction du ton de la chaire et surtout de l'oraison funèbre. Leurs marmots sont à croquer, on les voit comme ils étaient. Charles Ier au milieu de toute sa famille semble un bon papa, et on ne peut s'empêcher de penser que Cromwel avait le cœur dur pour avoir fait mettre à mort un si bon père de famille, Charles Ier aimait bien à faire faire son portrait par Van Dyck, on en compte à la douzaine. Quoique celui du Louvre soit bien beau, il est enfoncé par un autre plus grand où Charles est à cheval de face. Le cheval, l'homme, les arbres, tout est admirable et on reste confondu de tant de majesté dans un sujet aussi simple. Tous les souverains ou capitaines représentés à cheval n'ont pas la même chance que Charles Ier et sans aller bien loin ce Wellington est cruellement traité au bout de Piccadilly sur son arc de triomphe. C'est le châtiment de Waterloo qui n'a point su inspirer un artiste. En sortant du Palais, je me suis enfoncé dans la forêt ; il faisait un soleil couchant resplendissant ; j'ai tant fait que je me suis complètement perdu et j'ai pris le parti de traverser la forêt pour me retrouver. Je me désolais parce que Georges m'attendait chez moi ; au premier chemin de fer que j'ai rencontré, je lui ai envoyé une dépêche qu'il a reçue en effet et tout est arrangé. Je rentrais bien content quand je reçois cette maudite nouvelle de ton indisposition. Je vais écrire un mot à Caroline ; je t'embrasse bien fort sur tes deux pauvres joues creuses et j'attends de tes nouvelles avec impatience.

Ton fils cadet,

Abel.

Londres, samedi 14 octobre 1871

Ma bonne mère,

Je trouve en rentrant un mot de toi qui me rend un peu de tranquillité. Sois vigilante pour ta santé et consens à ne pas entreprendre au-dessus de tes forces. Les crises que tu as éprouvées ont dû te fatiguer au point de te faire perdre une grande partie des forces acquises pendant ton séjour en province. Ménage-toi puisqu'il le faut, c'est bien ennuyeux, mais il faut obéir à la nécessité. Notre corps est exigeant et dès qu'il souffre tout notre être en est atteint. Je suis bien content que tu ne m'aies pas caché ton état de malaise, parce que cela me donne confiance dans les renseignements que tu me fournis, et je suis contrarié de t'avoir manifesté de l'inquiétude. Mais quand on est si loin les uns des autres, on se fait des monstres des moindres choses. Le temps s'est mis au beau, nous avons le soleil pendant 4 à 5 heures dans la journée, mais de la brume tant qu'on veut matin et soir. Il paraît pourtant que ce temps est exceptionnellement beau pour la saison. Pourtant il commence à faire très froid et les jours où Georges vient travailler dans ma chambre, tâchant de m'inculquer quelques notions de la langue et de la prononciation anglaises, je fais faire un grand feu de charbon de terre qui, avec nos deux bougies, nous réjouit l'âme. Pendant que je me perdais dans la forêt de Windsor, Georges apportait son gros dictionnaire anglais et demain soir dimanche nous le feuilleterons et l'étudierons à loisir. Ce matin j'ai passé ma matinée au Musée britannique avec Georges et Monsieur Granville. Comme Monsieur Granville ne retournait pas ce soir à sa demeure qui est bien dans Londres, mais presque hors de la ville, j'ai abandonné mon restaurant pour ce soir et

ai été dîner avec lui dans une petite taverne, centre d'hommes de lettres, d'artistes, de politiques du monde entier ; on a causé pendant le dîner de la Chine, de l'Amérique, de Rome, de la Hongrie ; il faut être dans ce pays pour trouver un semblable cosmopolitisme. Si le temps est beau, nous irons nous promener demain à Kent et à Richmond que je n'ai pas encore visités. Ma journée a été très remplie par une visite détaillée faite au Palais du Parlement où j'ai vu la place d'où partent ces grands discours qui font tant impression dans le Monde entier. C'est un immense palais gothique que le Parlement anglais. Il vient à peine d'être achevé. De là, pour la 1ère fois, j'ai revu l'intérieur de l'Abbaye de Westminster puis je me suis embarqué sur la Tamise pour aller aux Docks des Indes orientales où j'ai vu le plus immense port qui existe peut-être et tout autour un quartier ouvrier assez triste et misérable. J'ai encore tant de choses à faire et à voir que je ne partirai probablement que le 20 courant. Mais je te dirai mon projet arrêté à la prochaine lettre parce qu'il aura plus de chances d'être exact. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et te charge de mes compliments autour de toi. Aie bien soin de ta santé.

Ton fils cadet,

Abel.

J'ai reçu une affectueuse lettre de Louis en réponse à la mienne. Monsieur Bouff est absent et je ne pourrai le voir. Je crois que je partirai jeudi matin pour Oxford et reviendrai de là à Southampton, puis à Brighton et à Douvres d'où je filerai directement sur Lille. À cause du dimanche tu ne recevras cette lettre que mardi. Tu peux me répondre immédiatement et j'aurai ta lettre mercredi soir à Londres à moins d'une très mauvaise chance. Mais je donnerai mon adresse ici soit pour Lille soit pour Paris. Je serai 4 ou 5 jours sans avoir de tes nouvelles parce que je ne ferai que passer pratiquement dans toutes les villes que je t'indique et n'aurai pas le temps de m'enquérir de la Poste. Tu peux m'écrire plusieurs fois à Lille et j'irai tout droit à la poste en arrivant. Suivant les circonstances je reviendrai à Paris plus ou moins rapidement. Pourtant je serais bien content de pouvoir comparer les centres industriels français avec les centres industriels anglais, les cathédrales gothiques d'Amiens et de Beauvais avec celles de Westminster et de Canterbury. Mais tout dépendra du temps, des circonstances, de l'état de ma bourse, de tes dispositions.

Mille et mille tendresses de ton fils.

Londres, lundi 16 octobre 1871

Madame Tommy

Ma bonne mère,

Les nouvelles que j'ai de toi et qui sont de samedi me rendent la tranquillité d'esprit que je conserverai bien mieux à l'avenir si je puis supposer que tu veilles à ta santé comme à quelque chose de très précieux et dont le prix est pour les autres encore plus que pour toi. L'assurance que tu me donnes, le bon état de mes finances, bon état relatif, car j'ai dépensé horriblement malgré ce que j'aie pu faire, et en dernier lieu l'obligeance de Monsieur Granville qui me fait des plans de campagne d'une rigoureuse exactitude et au moyen desquels je ne puis me tromper en ce qui touche les moyens de communication, m'ont décidé à faire une expédition complète à l'île de Wight, laquelle n'est encore qu'un projet à exécuter ces jours-ci. Monsieur Granville m'ayant démontré que j'avais tout profit en temps et en argent à revenir par Londres, tu pourras m'écrire plus longtemps ici, puisque j'y repasserai pour aller comme une flèche à Calais. Dimanche, à Londres, j'ai une journée très remplie. Galeries particulières, ateliers de construction des navires de guerre, etc. Je ne sais si je pourrai tout voir bien à l'aise ; après demain mercredi excursion à Oxford. Je suis piloté de la belle manière par un ministre protestant élevé à Oxford, Chapelain de l'Hôpital des Enfants trouvés de Londres et grand ami de Monsieur Granville. Je suis muni de plans et de cartes qui m'adressent aux différentes personnes qui peuvent m'être utiles. Ce brave ministre a poussé l'obligeance jusqu'à feuilleter avec moi au Muséum un curieux volume d'estampes de tous les monuments d'Oxford. Sachant que je désirais vivement voir les établissements militaires des Anglais, il a fait une demande au ministère de la Guerre ; nous avons été gracieusement déçus et gracieusement évincés. Tout est sous clef en Angleterre en ce qui touche l'armement et les efforts incroyables que j'ai faits pour pénétrer ce mystère, me démontrent que les Anglais qui sont des gens pratiques ne sont point flattés que les étrangers connaissent tous leurs moyens de défense. Mais la précaution est peut-être inutile. Monsieur Bismark criait assez haut qu'il armait et personne en France ne paraissait le soupçonner. Jeudi matin, si le temps n'est pas détestable, je fais une expédition de quatre à cinq jours pour visiter Portsmouth, port de guerre, où je m'attends bien que tout sera clos hermétiquement, l'île de Wight et retour par Brighton à Londres, et mardi soir ou mercredi soir je serai à Calais et jeudi 26 courant à Lille. Les brouillards peuvent modifier ce plan et me faire rentrer en France beaucoup plus tôt, mais je te le livre à l'état de plan pour que tu saches où diriger ta correspondance Londres et Lille. Ma présence à Paris n'étant nullement nécessaire en octobre j'ai une grande marge dont j'userai ou je n'userai point suivant les circonstances. Je vais mettre cette lettre avec une pour mon oncle Gallicher afin de le remercier de m'avoir adressé à l'Ambassade de France. J'ai passé hier une journée fort agréable en compagnie de Monsieur Granville dans le parc de Richmond et les jardins de Kew. J'avais été le prendre chez lui où il m'a reçu avec la plus grande cordialité. Le soir, Georges était dans ma chambre ; il vint se reposer de ses longs et difficiles travaux en causant avec moi, le soir, et tâchant de m'apprendre la prononciation anglaise.

Il est guéri ; pour moi ne t'inquiète pas, je traîne beaucoup moins la jambe droite, c'est un muscle mécontent qui me joue le mauvais tour de me rendre à certains moments comme si j'étais bancal ; j'ai passé ma journée au Museum ; le temps n'est pas aimable, tous mes projets tiennent à un fil. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils cadet, Abel.

Londres, mercredi 18 octobre 1871

Ma bonne mère,

Je vois bien par ta dernière lettre que tu n'es pas tout à fait rétablie et que ta santé si cruellement ébranlée au mois d'août reviendra tout à fait qu'après beaucoup de soins et de ménagements. Tu ne me dis pas tes projets et si je n'ai pas une lettre demain matin avant l'heure de mon départ pour Porstmouth, je ne saurai trop où t'écrire pendant les quelques jours d'excursion dans l'île de Wight ; mais je n'en aurai d'ailleurs guère le temps et ne t'inquiète pas si tu es quelques jours sans nouvelles. Ce sera la première chose que je ferai à mon retour à Londres sur le 24 ou le 25 que de t'en donner.

Je puis être à Paris dès le 26 suivant ton désir. Mais si j'ai encore la force de voir et la liberté entière d'esprit, je resterai quelques jours dans le nord de la France pour y faire une comparaison immédiate, en bien des points, avec l'Angleterre.

Je ne sais plus comment te tenir au courant de ce que je vais penser et faire tant je suis emporté dans un tourbillon d'observations les journées si remplies, les affectueuses visites de Georges, l'obligeance écossaise et comme dirait un de ses amis, toute paternelle de Monsieur Granville me font moins sentir qu'il y a quelque temps la longue séparation d'avec toi. Georges est bien rétabli et travaille avec fruit ; il l'emportera à coup sûr sur ses concurrents. Monsieur Granville est un Anglais de la vieille race qui a pris si à cœur de me montrer son pays que je rapporterai en France notes sur notes qu'il rédige pour que je puisse partout me tirer d'affaire sans embarras. Il ne se doute pas, ce bon et digne philologue que la plus intéressante de toutes mes observations est celle que je fais avec lui.

On n'a pas idée en France de la puissance que peut donner le caractère anglais. Il est à l'heure dite, il tient toutes ses promesses et, tâchant de l'imiter, Georges me dit qu'indirectement Monsieur Granville me tyrannise ; c'est une malice de sa part. C'est grâce à lui que j'ai eu la clef pour ouvrir les galeries particulières. Je n'en ai vu qu'une, mais je m'en contente pour le présent. Monsieur Thomas Baring est un banquier rival de Rothschild. Il aime les arts, paraît-il, tout financier qu'il est et si je n'ai jamais dit du mal des financiers je me rétracte humblement, car il est impossible de faire un plus bel usage que lui de son immense fortune. Quand je suis arrivé à Grosvenor-Street, j'ai pensé que l'adresse était fautive ; je me trouvais devant une maison assez étroite, en briques fort sales, sans l'ombre d'un ornement. Ma demeure à Alfred Place est sûrement d'aussi belle apparence. Mais à peine étais-je dedans que j'ai compris le luxe anglais : un bel escalier m'a conduit dans un salon, puis dans un autre, puis dans un boudoir, coin de feu, bibliothèque. Je ne trouve pas de mot en français pour nommer cette salle, enfin dans la Galerie. Tout autour de ces quatre pièces les tableaux les plus ravissants, de toutes les écoles, et au milieu du mobilier de grand goût, des vases, des sculptures, des coffrets, partout dans les soubassements de petites bibliothèques. Quand je me suis assis un moment sur l'un des canapés en face d'un portrait en pied d'un noble castillan par Murillo, j'ai éprouvé je ne sais quelle satisfaction intérieure de me sentir dans un appartement si bien ordonné : le grand feu de charbon de terre n'était pas trop désagréable à voir.

Il était midi ; le jour habilement ménagé arrivait à toutes les œuvres d'art ; je ne crois pas qu'à aucune époque dans l'Antiquité ou au Moyen Age, Cicéron dans sa villa de Pompéi ou quelque noble vénitien dans son palais sur le Grand Canal, aient été entourés

d'un luxe de meilleur goût et d'un plus parfait confort et note bien qu'à Pompéi je n'ai vu que des ruines et que l'imagination doit faire beaucoup de frais, qu'à Venise, à Gênes ou à Rome, les palais sentent la débîne de leurs maîtres. Mais ici c'est la pleine prospérité ; ce soir une réunion nombreuse, espérons aussi choisie que le lieu lui-même, remplira ces salons ; dans la salle à manger, la réalité était encore plus proche. Un certain désordre de plats et de serviettes indiquait clairement qu'on y mange et comprends-tu le plaisir de manger devant un beau portrait de Rembrandt accompagné de beaucoup d'autres et tous choisis avec un soin et une intuition qui frappent le moins clairvoyant. Je suis sorti de là confondu de la fortune qu'accumulent les Anglais qui font le commerce, car ce n'est pas le cas de dire incubiliu, vilis possessio ; ce mobilier est cher et il est sans doute le plus beau qu'on puisse imaginer. Il faut se donner un luxe semblable ou analogue ou bien avoir le bon goût de penser qu'avec des colifichets on n'est que la caricature des puissants de la terre et se tenir le plus près possible de la rigoureuse simplicité.

Je me suis donné un petit regain de peinture et de sculptures pour terminer mon séjour à Londres. Monsieur Baring m'avait remis dans le courant. Je me suis rendu au Collège de l'Université tout près de ma demeure pour visiter les plâtres de Flaxan, c'est le Phidias de l'Angleterre. Je n'ai pas autant admiré que j'aurais dû, peut-être parce que je venais de revoir les marbres du Museum. Monsieur Flaxman m'a paru un Grec ennuyeux. Toutes ses têtes sont grecques, c'est évident, et pourtant ce n'est pas cela. Il m'a bien plus rappelé encore Canova et David que les Grecs. J'ai vu de belles sculptures au petit musée Sloane où je suis entré par hasard ne pensant pas qu'on m'admettrait ayant entendu dire qu'il fallait la croix et la bannière pour pénétrer. Mais ce ne sont pas les sculptures qui seront le plus précieux souvenir de cette visite. Te souviens-tu que le Magasin pittoresque a donné il y a quelques années des gravures et des tableaux d'Hogarth ; je me suis trouvé en présence des tableaux eux-mêmes. J'en avais déjà vu quelques-uns à la Galerie Nationale ; mais ceux-ci m'ont fait plus de plaisir encore parce que c'étaient d'anciennes connaissances : le coloris n'est pas brillant, mais il y a tant d'humour, de malice et c'est si bien le type des Anglais de ce temps, lequel n'a guère changé, et c'est ce qui me fait porter ce jugement qu'on est comme devant une toile historique. Ce gros lord-maire, c'est celui que j'ai vu. Ces femmes ; ces buveurs de bière, ce sont les Anglais que je vois dans les rues de l'Est et dans les tavernes. Voilà bien du plaisir, vraiment, et que j'ai goûté tout à l'aise : pour complaire à Monsieur Granville et aussi à l'instruction de Louis, j'ai été mettre mon nom au Musée Clinique, chirurgical, anatomique. C'est la condition pour entrer comme autrefois au Musée de Cluny ; hé bien ! il s'est trouvé que je me suis vivement intéressé à cette collection de squelettes humains et d'êtres antédiluviens. Les espèces se sont rabougries ; j'ai vu surtout des ours, des cerfs et des autruches qui dépassent en hauteur l'imagination. Je passais commodément sous la tête du cerf : tu vois jusqu'où s'élèvent les cornes. Je me suis renseigné sur l'état de l'instruction supérieure à Londres. Cela m'était facile avec M. Granville et ses amis auxquels il m'a présenté dans le petit restaurant où j'ai été dîner bien volontiers 2 ou 3 fois pour me trouver dans un cercle d'hommes aimables et instruits. Londres est aujourd'hui le siège d'une université comme Oxford et Cambridge ; mais il est de très mauvais ton de se faire éduquer là. Le Collège du Roi et le Collège de l'Université sont les deux principaux établissements qui alimentent l'université. Le 1er est le Palais de Somerset sur les bords de la Tamise ; j'ai visité près de là une des plus vieilles églises de Londres, bâtie par les Templiers ; sous la Rotonde de style roman normand, il y a huit tombes de chevaliers, tous embrassant le croix de leur épée. Nulle part, peut-être on ne retrouverait un pareil souvenir de cet ordre puissant qui fit trembler les rois. Mais vois-tu, ma bonne mère, je n'en finirais pas de te raconter tout au long à quoi se passent mes journées ce qui fait que

je suis resté si longtemps c'est que je ne suis jamais pressé, voulant voir autant que possible à tête reposée.

Ce matin, par un brouillard épais, je me suis mis en route pour Oxford. Georges est venu me conduire jusque près de la gare, mais son travail le retient toujours et il n'a pu m'accompagner. J'avais si peu de temps, devant revenir ce soir, que je n'ai pas fait usage, et ce volontairement, des cartes de recommandation qui m'avaient été fournies.

J'aurais pu voir en détail l'un des 20 ou 30 collèges qui sont à Oxford groupés autour de l'Université, mais je n'aurais vu ni les parcs, ni les musées, ni la physionomie de cette ville la plus curieuse peut-être qui soit au monde. Elle est telle que le Moyen Âge et la Renaissance l'ont faite et ses monuments, chose rare, ont conservé leur primitive destination. D'abord j'ai été ébahi de voir les étudiants et les maîtres se promener en robes dans les rues. La ville leur appartient et personne n'a l'air de s'en étonner. Tous les collèges sont tout grands ouverts, de sorte que j'ai circulé à l'aise, voyant tout, intérieur et extérieur. Quand parfois la porte intérieure était fermée, quelques pences avaient bien vite fait de l'ouvrir. C'est ainsi que je suis entré au Collège de Christchurch jusque dans le grand réfectoire, quelques instants avant le repas des étudiants. Ce que j'ai bien vu dans tous ces collèges c'est qu'on y mange et qu'on y joue. Mais quant à y trouver des salles de travail, je n'ai pas eu la chance de tomber dessus. Il n'y a pas de dortoir. Tous les étudiants sont dans les chambres ou même dans des appartements autour du Grand Cloître ? Je les voyais aux fenêtres fumant et causant entre eux d'une fenêtre à l'autre ou même du dedans au dehors : partout un remu-ménage de plateaux avec thé, café au lait, portés par les domestiques. Ce sont de grandes auberges que ces collèges. La pièce principale, celle qui au dehors élève ses combles par-dessus toutes les autres, c'est la salle à manger.

La chapelle est parfois plus petite. Mais je reconnais de visu qu'elle est d'usage comme la salle à manger, car depuis 4 h ½ jusqu'à 6 h, j'ai assisté à un service en musique au Collège de la Magdalena et Monsieur Mercier, le Chapelain dont je t'ai parlé, m'a dit que le service avait lieu tous les jours. Les étudiants étaient là comme nous serions au cours. Voilà qui va bien, on mange et on prie à Oxford. On y travaille aussi du corps et de l'esprit. La Tamise était couverte de petites embarcations, de pirogues, de périssaires, montées par les étudiants, ramant, luttant, s'excitant les uns les autres ; c'était charmant à voir. Le fleuve coule tout autour de belles prairies transformées en parc et de belles allées ont été tracées. Les arbres sont beaux comme partout en Angleterre. Je dois dire que dans les 2 bibliothèques très curieuses où j'ai pénétré j'ai trouvé également des étudiants qui lisaient et étudiaient en un mot. Mais je ne sais pas où les cours se font ; c'est probablement dans un bâtiment de l'université, car, dans les collèges je n'ai pas vu apparence d'amphithéâtre. Il doit y en avoir pourtant, mais ils m'ont entièrement échappé. Peut-être ai-je été trop distrait par la contemplation de tous ces cloîtres pittoresques, pas un seul qui se ressemble ; ici du gothique, là du bysantin, par là du mauresque, puis le style renaissance et les bâtiments ont une construction si variée, si entortillée, qu'on en perd la tête. La grande rue d'Oxford ne saurait être comparée qu'au grand Canal de Venise. C'est une féerie que tous ces bâtiments. On voit bien que ce ne sont pas des couvents, quoiqu'il y ait quelque analogie ; ce ne sont pas non plus des casernes, ce sont vraiment d'immenses palais en quelque sorte des caravansérails comme ces hôtels de Londres. C'est la vie en commun et pourtant séparée en ce qui touche le lit, pour les étudiants, que rapprochent certains liens de pays et d'étude. Tout le cœur de la ville est à la lettre rempli de collèges dans lesquels on va, vient, sort, comme si on était chez soi.

Dans les bibliothèques et dans les réfectoires, j'ai vu les longues suites des portraits des protecteurs, les rois et les grands, des maîtres et des élèves qui sont devenus illustres, Canning était élève au Christ-Church College.

C'est toujours un grand personnage qui est le Chancelier de l'Université.

En 1852, c'était Wellington que je ne me serais pas attendu à trouver là. Mais il faut que je le trouve partout.

Adieu, ma bonne mère, mille tendresses ; je pars demain pour Portsmouth.

Ton fils cadet qui t'embrasse de tout son cœur,

Abel.

De l'hôtel de Needles à la pointe  
occidentale de l'île de Wight.  
Jeudi soir 20 octobre 1871

Ma bonne mère,

J'ai quitté Londres hier matin quelques instants avant l'arrivée du facteur qui m'apportait sans doute de tes nouvelles dont je vais être privé pendant plusieurs jours, ce qui me prive beaucoup ; te sachant toute mal en train. Je continue à t'écrire à Lissay parce que je pense que Caroline t'aura persuadé de rester le plus longtemps possible en bon air, en douce et affectueuse société. Si le temps ne devient pas horrible, si les Anglais consentent à se modérer un peu dans le traitement à vif qu'ils infligent à ma bourse, si tu n'y vois pas d'inconvénients et surtout si tu n'es pas malade ; je te laisserai rentrer à Paris avant moi et je poursuivrai mon plan de campagne avec une ténacité qui me tiendra lieu de tout ce qui me manque pour voyager fructueusement en Angleterre. J'ai trouvé dans Monsieur Granville un vrai Anglais, instruit, lettré, touriste dans toutes les parties de l'Europe ayant tous les traits de l'originalité de caractère qui distingue ses compatriotes de tous les autres hommes. Mon audace de vouloir connaître l'Angleterre ne sachant point me faire entendre, ma curiosité, qui s'attachant à tout, me disperse peut-être l'esprit et ne me laisse rien approfondir, ce qui n'est peut-être pas trop bien, lui causent une certaine surprise et l'étonnent vivement, tellement qu'il se mettrait en quatre pour me donner les moyens de voir. Il m'a tracé tout un plan de campagne dans cette agréable excursion de l'île de Wight que j'aurais été incapable de visiter utilement sans ses instructions. Tu n'imaginerai pas la précision qu'il a mise dans ces notes que j'apporterai comme un monument de l'esprit pratique des Anglais qui s'attachant à tout prévoir, sont bien moins souvent que les autres hommes, victimes du sort. D'abord il m'a fait éviter soigneusement les grands hôtels pour ménager ma bourse et m'a adressé, lui-même, par lettres dont j'use ou n'use point à mon gré, dans ceux de second ordre où descendent les touristes amateurs, artistes, etc. Il y fixe qu'on me donnera le thé avec viande froide et autres accessoires quand je manifesterai le désir de manger le soir ; le matin des œufs à la

coque, une côtelette avec bière ou quelque chose d'analogue et je suis traité au prix anglais qui est moins dur que le prix des étrangers. Il n' imagine pas qu'on fasse un pas sans avoir sur soi son plan exact des lieux qu'on parcourt. C'est une coutume dont il n'avait pas besoin de me persuader davantage et on ne saurait croire combien elle est instructive. Les Anglais ont des connaissances géographiques dont nous ne doutons pas. Les Allemands les ont imités et il est arrivé qu'ils connaissent mieux notre pays que nous-mêmes. Partout où M. Granville a voyagé : en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, il a pour ainsi dire levé le plan du pays ; et l'a mis dans sa tête, puis il y place tout avec une aisance qui étonnerait ceux qui n'ont point idée de cette méthode de classification ? Je viens de la suivre pour l'île de Wight et je ne crois pas qu'elle me sorte jamais de la tête. J'ai quitté Londres par un temps couvert qui ne présageait rien de bon, quand les brouillards envahissent l'atmosphère le matin on peut espérer du moins que l'après-midi les dissipera et qu'on aura quelque répit avant le coucher du soleil, mais lorsqu'ils se forment tout de suite en calotte de plomb gare à la petite pluie fine et je te jure que l'écheveau est long à filer. Je me souviens que tout un dimanche où j'ai cru perdre l'esprit, celui où je me suis réfugié dans la cathédrale catholique de Saint-Georges qui est un assez piètre monument situé sur la rive droite de la Tamise, elle est tombée 24 heures sans désemparer. Je n'étais pas encore à Winchester que la même cérémonie a recommencé. J'étais tout seul dans mon compartiment de seconde me remuant comme une bête féroce dans sa cage. Impossible de voir la campagne anglaise autrement que pré par pré, champ par champ, le petit bout que je croyais admirablement bien tenu et cultivé me faisait enrager de ne pas voir l'ensemble. Il paraît que la cathédrale de Winchester est fort belle et qu'on la voit fort bien à la gare, mais ce sera pour une autre fois. J'ai laissé de côté Southampton que j'aurais pourtant bien désiré visiter comme le point de départ des plus grandes lignes de paquebots qui circulent dans le monde et font pour ainsi dire le tour de la terre, pour aller droit à la mer en un point tout rapproché de l'île de Wight. Je suis arrivé à Ryde, grande ville de plaisance et de bains de mer, tout près d'Osborne, résidence favorite de la Reine, sentant déjà que j'avais le cœur embrouillé, quoique la traversée ait été fort rapide et qu'elle soit, en effet, très courte. Mais la pleine mer devait être si vilaine que le bras entre la côte et l'île de Wight qui forme la grande rade de Portsmouth s'en ressentait quelque peu et je voyais les gros navires et même les vaisseaux à deux et trois ponts danser sur leurs ancres. Tu juges si nous sautions dans notre petit steamer. Aussi en mettant pied à terre je me suis senti la fringale et j'ai déjeuné très confortablement regardant la rade et ayant en face de moi Portsmouth qui a fini par se montrer à travers les nuages. Je n'ai pas vu Brest, mais je puis comparer la rade de Toulon avec celle de Portsmouth, les deux sont admirables : cette dernière est peut-être plus majestueuse parce qu'en définitive c'est un immense chenal qui se déroule devant vous et qu'on y peut placer des escadres à la queue leu leu indéfiniment. Malgré la boue j'ai couru dans Ryde et autour de Ryde, m'embourbant, le nez en l'air pour regarder toutes les élégantes villas, si luxueuses à l'intérieur, si confortables.

En rentrant, je me faisais pitié ; j'étais crotté jusqu'à l'échine et ce qui me peinait c'est que j'étais dans l'impossibilité de me changer n'ayant avec moi que ton petit sac pour être plus allégé et ayant laissé ma malle à Londres. En arrivant à Ventuor par le chemin de fer juste à l'opposé de Ryde, j'ai pris mon parti en brave et ne pouvant pas me crotter davantage, je me suis mis à parcourir le pays avant que la nuit ne vînt. La pluie avait cessé et le soleil se coucha très convenablement. Je cherchais à voir la France, mais elle est trop loin, j'étais à peu près en face de Cherbourg ; je sentis tout autour de moi un air embaumé et je reconnus bien que Ventuor est le San Remo de l'Angleterre. Il n'y pousse pas de palmiers en forêt comme dans cette heureuse rivale de Nice, mais la végétation y est sensiblement plus méridionale qu'à quelques lieues au-dessus. Tous les vents du Nord



sont arrêtés par de grosses masses crayeuses qui forment des chaînons assez élevés. L'océan était encore un peu agité, mais je l'ai vu aussi calme que la Méditerranée dans ses bons moments ; je me suis lancé le long de la côte pour atteindre la crevasse la plus rapprochée ; mais je n'y suis arrivé qu'à la nuit et sans mon plan je me serais bien perdu dans un dédale de chemins. Après des peines infinies parce que sans clous aux souliers je glissais sur l'argile délayée, j'ai pu atteindre à la nuit la grande route qui m'a ramené à Ventuor.

J'ai trouvé à l'hôtel un grand feu de charbon de terre qui m'a paru aussi agréable que le dîner. J'ai manifesté par signe que je voudrais bien que tout mon attirail put se sécher là, et montant dans ma chambre pour me coucher j'ai expédié dans la salle à manger mon pantalon et mes souliers qui m'ont été rendus ce matin en très bon état. Avant de quitter Ventuor j'ai voulu escalader la grosse montagne qui domine la ville comme le Faron à Toulon, pour contempler de là la vaste étendue des eaux, mais je me suis attardé et à ma descente du chemin de fer, on me fait entendre que la voiture pour Freshwater, qui est à 8 lieues à l'ouest, et tout près de Needles où je suis actuellement vient de partir. Je suis pris de désespoir, je saisis tout mon bagage et je manifeste l'envie de courir après. Un petit employé comprend ma peine et voilà que nous nous livrons à un steeple chase où j'ai bientôt le dessus ; lui baragouinant des explications que je n'entendais point, moi tirant mon sac, mon parapluie, mon châte, sans compter mon petit sac pour mes cartes et guides. Voilà qu'en allant trop vite je manque la piste, lui de crier, moi de me retourner et de revenir sur mes pas en maugréant. Je dégringole je ne sais pas combien d'escaliers et de pentes et je comprends que mon petit employé me fait couper au plus court pour tâcher de rattraper cette maudite voiture que je ne vois ni n'entends. Enfin je l'aperçois, je me mets à crier à tue-tête et à faire chorus avec lui ; je lui donne tous les sous qui sont dans mon gousset et j'arrive haletant auprès d'une de ces grandes voitures de course comme nous en voyons quelquefois au Bois de Boulogne, attelée de quatre chevaux blancs magnifiques et parfaitement harnachés. Enfin je me trouvais bien plutôt dans l'équipage de Monsieur d'Ormond ou autre dans une diligence. Je trouve moyen de me placer à côté du cocher et nous voilà montants, descendant, la mer d'un côté, d'immenses plaines de l'autre, mais assez d'espace entre pour une végétation luxuriante. J'ai fait le plus charmant voyage qui se puisse imaginer ; la voiture étant peu chargée allait d'un train d'enfer ; un grand diable de domestique en livrée placé à l'arrière n'avait pas de temps à perdre à faire une gymnastique enragée pour mettre et ôter le sabot. Trois fois nous avons changé de chevaux et toujours des chevaux élégants et non pas des rosses comme nous en avons en France à nos voitures publiques ; je sentis bien que j'étais dans un coin de terre aristocratique et j'en eus le frisson pour ma bourse ; je consultai les renseignements de Monsieur Granville et je vis que dans l'île il ne fallait pas manquer de donner un schilling ( 25 sous ) au conducteur des grands équipages, si j'en usais parce que c'était l'habitude ; je trouvais l'habitude assez déplaisante, mais aussi mon conducteur était un beau gentleman, une fleur à la boutonnière, saluant inmanquablement toutes les personnes respectables que nous rencontrions sur la route et saluant, comme j'ai vu faire à Paris par nos jeunes gens du Jockey Club, avec le fouet mis à la hauteur du menton ; volontiers il en aurait donné aux pauvres piétons que nous rencontrions, mais il n'a pas été jusque là.

À un relais, je vis sur une grande affiche qu'en prenant un return-ticket il y avait une grande diminution de prix ; comme la route était fort belle, je me résolus à revenir par le même chemin et c'est ce que je ferai demain. La voiture s'arrêta au pied du promontoire et j'ai poursuivi à pied jusqu'ici sur le conseil de M. Granville. Les Needles sont trois ou quatre énormes blocs de craie tout déchiquetés que la mer furieuse n'a pu encore emporter et qui sont précisément à l'extrémité du promontoire occidental de l'île de Wight.

Je ne crois pas que nulle part ailleurs pas même à Etretat on puisse si bien voir le travail des eaux contre le continent. Il y a dû avoir une horrible crise quand la mer est venue se jeter sur les terres, les déchiquetant, quand elle ne les engloutissait pas. Ce sont comme des membres déchirés qui attestent que l'opération a été horrible ; cette pauvre île de Wight est comme une motte de terre que les eaux ont respectée, je ne sais pourquoi. Un effort de plus et c'en était fait de tout ce pittoresque ; il allait se fondre au sein de la mer. Je me suis embarqué pour voir de près toutes ces horreurs, car ce sont vraiment des horreurs ; on a le frisson en pensant au cataclysme qui a produit ces grandes parois verticales, et la mer qui vient lécher tout gentiment les bords inférieurs m'a fait l'effet d'une traîtresse qui cachait son jeu et qui d'un moment à l'autre pouvait recommencer le grand engloutissement.

Si l'on cherche comment le monde peut prendre fin, voilà un moyen fort simple que le tout puissant a à sa disposition ; il est vrai qu'alors l'hypothèse radiieuse de M. Sainte Claire Deville sur les deux enveloppes terrestres, l'une atmosphérique, l'autre liquide, mais incomplète, se trouvera parfaitement et complètement motivée. Mais où sera l'observateur ? Quand je me suis vu sur le dos du promontoire, l'herbe finissant partout à la mer, j'ai frémi en pensant que tout autour c'étaient des précipices qui m'étaient si bien cachés du point où je me trouvais. J'ai vu de là, coucher le soleil et la nuit envelopper peu à peu toute la côte anglaise ; un gros navire venant de la pleine mer, tournant les Needles, et gagnant Southampton m'a vivement intéressé pendant plus d'une demi-heure que j'ai pu voir sa manœuvre. Mais en voilà assez, n'est-ce pas, sinon trop et je vais me coucher après t'avoir embrassée.

Ton fils cadet,

Abel.

De Ventnor, à la pointe sud-est  
de l'île de Wight.  
Dimanche 22 octobre 1871

Ma bonne mère,

Je termine aujourd'hui très agréablement, par un soleil resplendissant, et une lune presque pleine, mon excursion dans l'île de Wight. Je reviendrai rapidement à Londres en jetant un coup d'œil sur Portsmouth, l'un des principaux ports de guerre de l'Angleterre, et sur Brighton, la ville des bains de mer et du plaisir. Je suis très impatient d'avoir de tes nouvelles, me trouvant dans une très pénible incertitude sur l'état de ta santé. Je serai obligé de rester encore un jour ou deux à Londres ; il faut que je porte ma carte à l'ambassade, que je fasse viser mon passeport au consulat et ces deux endroits ne se touchent pas précisément, puis j'ai à voir Georges pour rapporter de ses nouvelles à son frère et à sa famille ; je dois faire mes adieux à M. Granville qui s'est montré si obligeant ; enfin il faut bien que je jette un dernier regard sur cette immense cité, comme si je ne devais plus la revoir, et pour m'en bien graver le souvenir dans la tête. Je serai probablement à Lille le jeudi 26 octobre, ou le vendredi 27, et certainement à Paris avant la fin du mois. Puissais-je trouver tous les miens bien portants, mon pays un peu calmé, le Palais remis en état, et que Dieu me prête force et prudence pour conquérir lentement, mais sûrement la position sociale indépendante et honorable que j'ambitionne.

Alors il me semble que je reviendrai bien sociable et indulgent pour les autres. Étant maître de mon sort, et craignant moins d'être entraîné de droite ou de gauche, dans des courants d'idées ou d'habitudes, qui me déplaisent ou me répugnent, je me dépenserai moins à me défendre ou à attaquer pour me défendre encore, et j'aurai plus de temps pour mes travaux professionnels ou mes études favorites, et je serai peut-être plus aimable avec la société que je me serai choisie, plus en garde ou plus indifférent avec celle au milieu de laquelle je dois vivre, sans la froisser si je puis, et toujours prêt à la servir toutes les fois que l'occasion s'en présentera. J'ai affronté hier un gros orage, qui est venu fondre inopinément sur la rade de Southampton ; comme mes vêtements sont cuirassés et ne craignent pas d'être mouillés, tant ils l'ont été souvent, je me suis enhardi à suivre les côtes malgré le vent, la pluie et la tempête. En rentrant au petit hôtel des Needles, on m'a obligeamment séché, et je me suis trouvé en bon état pour prendre la voiture de Ventnor ; mais j'ai résisté à l'offre séduisante du cocher, qui voulait absolument me placer à côté de lui sur le siège, et je me suis enfoncé dans l'intérieur de la chaise en compagnie d'un gentleman anglais, grand conservateur, tory prononcé, dont la conversation m'a vivement intéressé. C'était visiblement un homme distingué ; il parlait pourtant assez mal le français, parce qu'il n'est venu que rarement à Paris, et pas du tout depuis 20 ans ; il m'a semblé qu'il avait quelque 50 ans. Comme à tous ses compatriotes de la même classe, je lui ai trouvé ce même amour du confortable, poussé jusqu'à la puérilité, et qui est dans ce pays une affaire d'étiquette, plus encore que de vanité. Les couches sociales ne se mêlent pas ici, et c'est par l'argent dépensé qu'elles se distinguent les unes des autres ; on s'arrange pour que l'argent dépensé tourne au profit du confortable, mais peu importe d'ailleurs, il faut que l'argent soit dépensé. Il y a dans cette manière d'agir une brutalité révoltante pour un étranger, et quand je songe que certaines personnes voudraient introduire ces mœurs-là en France, je suis outré. Ils ne se conduisent pas comme de gentils hommes ; ils se conduisent comme des marchands. Mon interlocuteur n'a pas cherché à demander ce que j'étais et ce que je faisais. Les Anglais sont sur ce point d'une parfaite discrétion ; je l'ai imité. Parlant de la France, je lui

ai dit que mon pays était malheureux ; il m'a répondu avec beaucoup de politesse que le bonheur peut succéder au malheur. Parlant de l'Amérique, par je ne sais quelle transition, il m'a manifesté pour ces frères séparés une antipathie profonde. Elle avait des causes bien diverses ; d'abord ce sont pour lui des révoltés, puis c'est une démocratie où le pouvoir peut tomber dans les plus viles mains. Enfin ils sont aujourd'hui plus riches que les Anglais et les supplantant partout à Rome, à Paris, en les écrasant par un luxe, que ces derniers ne peuvent soutenir. Il m'a dit cela avec une profonde tristesse ; j'avais bien remarqué en Italie que les hôtels prenaient partout des noms américains. À Paris, me dit-il, depuis quelques années, l'hôtel Meurice est fréquenté exclusivement par des Américains. Ils sont puissants et nous le font sentir avec une telle insolence que là où ils arrivent nous leur cédon la place. Il m'a dit que son fils aîné était à l'école de Westminster qu'il allait lui donner un précepteur pour lui faire gagner rapidement ses grades universitaires et à cette occasion il s'est enquis avec curiosité des hautes études à Paris, où il veut que son fils vienne achever son éducation et apprendre à parler français mieux qu'il ne le fait lui-même. De mon temps, me dit-il, on ne nous apprenait pas le français en Angleterre, et comme je lui demandais ce qu'on apprenait, le grec et le latin avec la géométrie et toutes les Mathématiques, m'a-t-il répondu. J'ai vu par là que la fameuse bifurcation n'a point été empruntée à nos voisins. Parlant politique, il m'a exprimé les craintes les plus vives pour l'avenir. Selon lui, le pouvoir tombe peu à peu, mais assez rapidement aux mains des masses. Nous sommes débordés ; les masses commencent à connaître leur force ; partout dans les municipalités, nous sommes systématiquement exclus. Un homme respectable, un homme de naissance, un homme de position n'a plus aucun prestige ; ce sont des hommes de rien que les masses choisissent. Gladstone est un ministre dangereux ; les réformes qu'il accorde mènent tout droit aux réformes les plus graves et qui changeront notre constitution. Avant 10 ans, me dit-il, les radicaux l'auront emporté. Disraeli ne se fait aucune illusion, il sent qu'il est presque impossible que notre parti puisse ressaisir le pouvoir. Lord Derby croit sincèrement qu'on peut gouverner les masses, mais il se fait une étrange illusion, que personne ne partage dans la chambre haute ; et comme je lui demandais quel remède il pensait pouvoir appliquer à cette situation ; aucun, m'a-t-il dit, nous allons au déluge.

J'ai vu par là quels étaient les sentiments d'un grand nombre de Tories en Angleterre. Ils voient très en noir, mais avec un flegme incroyable, beaucoup d'instruction et une grande connaissance des faits, qu'ils jugent d'ailleurs à leur manière. J'aurais bien voulu entendre d'autres cloches. M. Gladstone, dans un de ses derniers discours, est très éloigné de partager les craintes de ses adversaires politiques. Ce qui est incontestable, c'est qu'il y a en Angleterre un immense mouvement populaire. La question est de savoir si ce mouvement va à une amélioration désirable du sort du plus grand nombre et au développement de la dignité de chacun, ou simplement à la satisfaction d'instincts brutaux, et en second lieu s'il peut être dirigé, épuré dans ses vues, ou si c'est un torrent destructeur.

Il me semble que la solution est plus que ne le pensait mon interlocuteur aux mains des hommes éclairés qui peuvent apprendre et pratiquer l'art difficile de contenir les torrents, pour le bien de tous. Quand l'homme peut si bien se rendre maître des éléments, il serait étrange qu'il ne pût parvenir à se rendre maître des masses, qu'on compare à des éléments. Le meilleur moyen n'est pas de jeter le manche assurément ; d'ailleurs Lord Derby ne le jette point, et c'est lui évidemment qui est appelé à remplacer un jour son père à la tête du parti conservateur. Le vieux Lord Derby, qui n'était point trop libéral, a fait de son fils un homme tout à fait supérieur. Le discours qu'il a récemment prononcé à Birkenhead, grande ville industrielle en face de Liverpool, de l'autre côté de la rivière,

s'écarte absolument des banalités que nous sommes trop souvent accoutumés à entendre en France en pareille occasion. Parlant à des ouvriers, Lord Derby les initie à tous les intérêts généraux du pays ; pas un trait de flatterie, une connaissance profonde du fort et du faible de l'Angleterre, et une péroraison choisie sans coup de tam-tam. Ses auditeurs comme ses lecteurs ont beaucoup à gagner à l'écouter. Il vient de prononcer un second discours dans une réunion populaire sur la défense nationale ; mais comme je le lisais dans le Times, j'ai eu beau faire, je n'y ai rien compris, et j'ignore si aucun journal français ne donnera une traduction. Ce que j'ai bien vu c'est que le discours est fréquemment suivi de ces mots. Écoutez, écoutez, qui sont pour les Anglais comme je ne puis trouver l'équivalent ; c'est l'attention qui redouble, et que les auditeurs se recommandent les uns aux autres dans les endroits saisissants. Il y en avait beaucoup de ces endroits, et note bien que Lord Derby n'est rien du tout pour le quart d'heure qu'un simple membre de la chambre des Lords. Au surplus, quoiqu'en pense mon interlocuteur, je trouve que les hommes qui sont actuellement au pouvoir ont beaucoup de distinction, d'éloquence et d'habileté politique. À lire les notes du comte de Granville, les discours de F. Bruce, le ministre de l'Intérieur, et surtout ceux de M. Gladstone, le Premier ministre, on ne se fait pas l'idée de fous, menant leur pays à l'abîme. Je ne vois guère que M. Thiers, en France, qui soit de la force, si même il ne les domine pas, de tous ces hommes politiques anglais, dont chaque parole porte, quelle que soit l'appréciation des faits. Des hommes qui parlent si nettement et si résolument doivent agir de même. Pas de phrases dans leurs discours, les phrases sont à l'éloquence comme l'obésité à l'embonpoint. Les statues des Pitt, des Fox, des Bruck, des Canning, des Peel, placées à profusion tout autour d'eux, leur rappellent sans cesse comment les affaires publiques doivent se traiter et en quel langage.

En arrivant hier à Ventnor, le temps était si parfaitement séché et la lune si belle que je me suis résolu à retourner dans le petit hôtel que m'avait indiqué M. Granville et de là j'ai fait aujourd'hui une grande expédition sur les sommets, puis par les pentes, jusqu'à la plage de Lhanchir où j'ai eu le spectacle que je n'avais pas eu encore de l'océan aussi calme qu'un miroir. Pas une vague, mais pas une ; à peine sur les bords un léger balancement. J'aurais pu me baigner, si j'avais voulu.

Après m'être promené toute la journée je suis rentré ici en suivant la mer à mi-côte et j'ai eu sans cesse les plus beaux points de vue tantôt sur la montagne tantôt sur l'océan. Ventnor a été choisi par les médecins anglais pour l'établissement du grand hôpital national des poitrinaires. La vue de toutes ces jeunes femmes étiquées, de ces pâles jeunes gens m'a fait un chagrin que je ne puis dire : quelle affreuse maladie que la phtisie ! Il semble qu'on soit miné intérieurement. On construit beaucoup tout autour de Ventnor ; ce sont les personnes riches assurément, mais pas assez pourtant pour fuir l'Angleterre, qui vont venir s'établir là ; quand cet affreux mal, trop fréquent dans ce pays, viendra à les atteindre.

Adieu, ma bonne mère, comme toujours je t'embrasse avant de me coucher et te charge de toutes mes amitiés autour de toi.

Ton fils cadet

Abel.

Londres, mardi 24 octobre 1871

Ma bonne mère,

J'ai trouvé en rentrant deux lettres de toi qui ne me laissent qu'à moitié tranquille sur l'état de ta santé, si secouée, et qui ne peut se rétablir entièrement qu'avec beaucoup de temps, de repos et de calme d'esprit.

Le temps, nous l'avons bien devant nous, le calme d'esprit, tu devrais presque l'avoir parfait, si tu considères qu'actuellement nous n'avons aucun sujet de craindre pour les nôtres et pour nous-mêmes ; c'est le repos qui est le point difficile et je ne vois pas comment faire pour t'en donner. Il faudrait pour te l'assurer que nous y missions beaucoup du nôtre, mais surtout que tu voulusses bien toi-même en prendre. Je sais bien qu'étant la cheville ouvrière, tu ne peux arrêter, mais tu pourrais peut-être avec un grand profit mesurer ton action à tes forces, de manière que celles-ci ne soient jamais dépassées outre mesure. Si tu te doutais du prix que chacun attache à ta santé, mais surtout tes fils, tu nous la garderais comme un trésor. Non seulement nous t'aimons, mais tu nous es si nécessaire, que sans toi je ne sais plus comment les choses marcheraient. Action, conseil, décision, figure-toi bien que tu es la source d'où tout part, et que les jeunes, sans les vieux, sont comme des horloges sans balancier, toujours détraquées. Je ne dis pas que tous les vieux soient sages, mais quand ils le sont, ils le sont mille fois plus que les jeunes, qui font école sur école de la meilleure foi du monde, et sans se douter de leur inexpérience. Aux connaissances que j'acquiers chaque jour, je juge de toutes celles qui me font défaut, et je devine bien qu'il faut nombre d'années bien employées pour approcher de la perfection. L'ignorance du monde, des hommes, des opinions, des habitudes, des nécessités locales fait tout autour de nous comme une nuit épaisse qui nous jette dans les jugements les plus téméraires. Je suis honteux de toutes les idées fausses que j'avais, par les livres, et par les récits, au sujet de l'Angleterre. J'espère que je lirai maintenant avec plus de profit comme aussi j'écouterai avec plus de discernement. Mais si je pouvais entendre les Anglais, si surtout je pouvais lire leurs ouvrages, combien d'erreurs je dissiperais dans mon esprit !

Je sens bien vivement toute la sagesse du doute méthodique de Descartes ! Ce n'est vraiment pas être sceptique que de douter, quand on n'a aucune raison pour décider dans un sens plutôt qu'un autre c'est un état provisoire assez pénible, mais qui vaut mieux que d'être en plein dans le faux, parce qu'on a jugé légèrement. Mon excursion dans l'île de Wight s'est terminée aussi heureusement qu'elle s'était poursuivie. Parti de grand matin de Ventnor j'ai eu une belle traversée entre Ryde et Portsmouth. J'ai pu me convaincre de visu combien les Anglais sont attentifs de protéger leurs côtes. Si on tâche de débarquer en Angleterre comme jadis Guillaume le Conquérant, on sera bien reçu, ou par des bordées ou par des rochers ? On peut dire qu'en France rien n'a été négligé pour défendre nos ports par mer. Mais depuis un demi-siècle nous avons apporté une telle précision dans tout ce qui touche à la défense nationale que les ports imprenables par mer l'ennemi vient les prendre par terre. Nous songeons à tout sauf au point essentiel. Les Anglais, dont on se moque souvent, n'ont pas il est vrai grande force militaire, mais leur territoire est placé de telle façon qu'il est difficilement attaquable. Il le serait, s'il y avait un point de débarquement. Mais les Anglais n'entendent pas de cette oreille et sans se préoccuper de toutes nos belles théories sur la volonté humaine, qui fait les nationalités, ils ne souffriraient pas dans leurs îles une autre nationalité que la leur. Chez nous l'oubli de toutes les exigences territoriales de la France, comme l'oubli de beaucoup d'autres

principes, devait nécessairement nous mener où nous sommes, et s'il ne se forme pas une école d'hommes politiques, qui avec toutes les idées modernes dont l'application constitue le progrès dans notre siècle, sache conserver le dépôt des enseignements de l'histoire, nous allons à une ruine certaine. Plus j'envisage notre situation, plus je la trouve dangereuse. Rome ne dominait pas le monde avec plus d'énergie que l'Allemagne peut faire de l'Europe si elle a des hommes d'État entreprenants. Le Danemark et la Hollande sont à la lettre deux proies qu'à la première occasion, sous le plus vain prétexte, l'Allemagne peut amener sous sa domination. Quant à nous on peut dire à la lettre que nous n'avons plus notre indépendance, et les gouvernements qui vont se succéder en France n'auront pas pour mission de développer sa liberté et sa prospérité, mais de préparer une agression nécessaire, sans laquelle les ordres ne partiraient plus bientôt de Paris, mais de Berlin. Ces réflexions sont navrantes et me font voir l'avenir bien noir. Tous nos enfants doivent être élevés militairement. Ils vivront dans un temps où il faut faire appel à la force pour garder son droit. Ici, où les conditions naturelles sont un peu plus favorables que chez nous, mais où le sol est ingrat à côté du nôtre, on peut dire que la sagesse politique de l'Angleterre a fait sa sûreté. Le plus grand péril qui menace l'Angleterre, c'est un beau jour de ne pouvoir plus nourrir ces enfants. Mais quant à une invasion, c'est une hypothèse bien chimérique, du moins dans un avenir prochain. Si l'Angleterre vient à périr dans un temps plus ou moins prochain, c'est comme Venise, comme Gênes, comme la Hollande qui sont mortes sans avoir pourtant perdu un pouce de leur territoire ; il y avait longtemps qu'il n'y avait plus de Venise ni de Gênes avant les annexions à l'Autriche et à la Savoie.

Mais l'Angleterre est encore loin de ce sort. Elle offre le spectacle d'un soleil dans son midi. Pourtant l'Amérique commence à lui porter ombrage, et serait-ce grand Dieu, que la vie se retirerait de notre vieux continent pour aller se concentrer dans le nouveau. J'ai arpenté dans Portsmouth pendant plus de trois heures allant du port aux chantiers où j'ai vu des bandes de forçats comme à Toulon, comme dans cette gracieuse île de Vintor ( ? ) qu'on a vilainement transformée en bagne. Les Italiens, les Anglais, les Français appliquent le même traitement à leurs criminels. J'ai vu là un général avec son escorte allant passer une revue et ce n'est pas ce qui m'a le moins frappé. Les soldats anglais ont une belle tenue sous les armes. Je suis arrivé à Brighton au plus beau moment de la promenade tout le long de la plage ; je ne m'étonne pas si j'ai cherché vainement le beau monde à Londres, il est là. Les équipages sont aussi nombreux qu'au Bois de Boulogne par les beaux jours de mai, quand le bois n'était pas coupé. J'ai vu plusieurs quadriges ; et de la jetée en fer qui s'avance dans la mer à une grande distance, je voyais avec ravissement cette longue file de maisons qui se succèdent pendant plus d'une lieue. Tout le long de la mer, et sur la plage, cette foule élégante de piétons, de cavaliers, de belles dames, et de gentlemen en voiture ; il y avait de petits pelotons d'amazones, 12 ou 15, qui s'élançaient, dès que les voitures laissaient l'espace libre. Toute cette société est un peu raide et compassée et donne visiblement le ton à celle de Paris. Brighton n'est pas seulement recherché par ses bains de mer, puisqu'on y est en foule en ce moment ; mais je crois qu'on vient y chercher les derniers beaux jours de l'Angleterre parce que cette plage participe un peu à la douce température de l'île de Wight. Avant d'arriver à Brighton, j'ai eu la satisfaction de voir très distinctement de la gare la belle cathédrale de Chichester. Cela me console un peu de celle de Winchester. J'étais le soir à Londres où j'ai retrouvé mon logement et mes hôtes empressés à me le rendre dans l'état confortable relatif où je l'avais mis. Bien m'en a pris, car ce soir j'ai eu visite de Georges et de Monsieur Granville ; il y avait bon feu, deux bougies, deux verres d'eau sucrée, enfin grande réception et conversation animée. Note bien que ma chambre donne sur les toits, qu'elle renferme un fauteuil et 2 chaises et qu'elle me coûte 8 schillings par semaine, c'est-à-dire qu'elle est

d'une modestie telle que si on en retranchait quoi que ce soit le nécessaire n'y serait plus. Hé bien ! j'en ai fait ce soir un salon. J'ai remercié M. Granville de l'obligeance qu'il avait mise à me renseigner et j'irai demain lui faire mes adieux au Museum. Car je pars définitivement jeudi matin : je serai le soir à Lille. Écris-moi à Amiens, où je m'arrêterai pour voir la cathédrale, et puis je serai à Paris rapidement. En rentrant ici j'ai trouvé un mot fort aimable de M. Roof, l'ami de Louis, qui est venu me voir pendant mon absence et me prie de le venir trouver à Wandiworth près de Londres, en sa demeure. Je lui ai répondu que j'étais obligé de partir et que je regrettais vivement de ne pouvoir me rendre à cette gracieuse invitation. Je serai fort occupé demain. Georges doit venir me prendre vers 10 heures ; nous irons probablement ensemble à Woolwich pour voir du moins l'extérieur de l'Arsenal. Aujourd'hui, j'ai porté ma carte à l'Ambassade de France pour M. de Broglie et M. Gavard. Je n'ai pas résisté à entrer une dernière fois dans l'abbaye de Westminster que j'ai examinée avec plus d'attention que jamais. Non seulement le vaisseau est admirable, mais on y voit passer sous ses yeux l'histoire de l'Angleterre. Au coin des poètes, j'ai vu Pope et Addison, Milton, Shakespeare ; tout près d'eux se trouvent déjà Charles Dickens, Thackeray, Macaulay. Puis je suis passé au coin des grands hommes d'État, Peel, Canning ; Pitt est au-dessus du grand portail, toujours partout à une place d'honneur et toujours partout pas bien loin se trouve son adversaire politique Fox. Le tombeau d'Edouard, le Confesseur, la chapelle d'Henri VII m'ont beaucoup frappé. J'avais malheureusement à courir à mon consulat pour le visa du passeport et force m'a été d'abrèger cette agréable visite ! Je me suis dédommagé en allant dans les affreux quartiers de Londres, à Whitechapel et de là aux docks de Londres où la nuit m'a surpris. Demain je voudrais encore jeter un coup d'œil sur les ports, les docks, la Tamise.

Je te quitte parce que je vois que je n'écris plus, mais que je gribouille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils cadet

Abel.

Douvres, jeudi 26 octobre 1871  
4 h du soir.

Ma bonne mère,

J'ai trouvé le moyen de m'empêtrer au moment du départ avec un bottier qui ne m'a pas tenu parole ; après tout, il ne m'avait peut-être pas compris. Je lui aurais bien laissé chaussures et guêtres qui sont en vilain état et ne valent plus un liard, mais le touriste comme le soldat a besoin de marcher et nous n'avons plus le moyen de faire comme les anciens, il y a trop d'aspérités sur les routes. Tout mon regret c'est que je n'aurai que demain dans la journée de tes nouvelles à Lille. Ça a été la seule cause de ma contrariété, car nous sommes séparés depuis si longtemps que j'éprouve d'abord le besoin de te revoir ; ou tout au moins en attendant d'avoir de tes nouvelles. Georges me



demandait de rester encore ; M. Granville voulait demander un congé pour aller en ma compagnie à une grande fête donnée au Palais de Cristal, enfin M. Roof, l'ami de Louis, m'a invité à venir chez lui de la manière la plus gracieuse. À tous j'ai répondu, ce qui est la pure vérité, que je n'étais plus en état de jouir parfaitement de leur société, si agréable qu'elle fût, et que j'avais besoin de revoir les miens dont la santé ne me laissait pas dans une quiétude complète. Je n'ai pourtant pas le spleen, parce que j'ai gardé mon esprit dans une telle activité qu'il était impossible qu'il y prit place. Hier matin Georges et M. Granville sont venus m'accompagner au bateau de Woolwich. Georges me plaisantant un peu d'aller voir des murs, M. Granville très contrarié de n'avoir pu obtenir la faveur que j'ai vainement sollicitée partout, mais se soumettant sans mot dire aux ordres de son gouvernement.

J'ai revu une dernière fois la Tamise avec toutes ses embarcations et ses docks qui donnent l'image d'une prospérité commerciale comme jamais il n'en a existé de pareille au monde. J'ai bien fait, je crois, de ne pas venir trop tôt à Londres, d'attendre un certain âge et d'avoir vu assez de villes et de ports pour faire une comparaison utile.

Tout ce que nous lisons en France de la grandeur commerciale de l'Angleterre reste lettre morte pour l'esprit si l'on n'a pas vu ce point où abordent des navires de toute provenance, en quantités que l'œil ne saisit plus, en débarquant ce qui nourrit, vêt et loge confortablement toute l'Angleterre et au moins la moitié de l'Europe. Mais tout cela est dans une affreuse brume bien déplaisante ; je suis repassé devant Greenwich et ai débarqué devant l'arsenal de Woolwich où j'ai trouvé moyen de me glisser sans mot dire au milieu d'Anglais qui entraînent. Je n'ai pas poussé la témérité jusqu'à aller dans les intérieurs ; mais ce que j'ai vu me contente. C'est un immense arsenal où les canons de calibre fantastique abondent. Plus loin c'est notre école militaire avec ses différents quartiers, et notre Champ de Mars, seulement gazonné au lieu d'être poudreux.

Je te dirai plus tard tout ce que j'ai observé ; pour revenir à Londres j'ai pris le chemin de fer qui m'a amené à Vittoria Park et me suis donné le plaisir, si plaisir il y a, du traverser tous les plus affreux quartiers de Londres où j'ai vu une misère dont celle de Paris n'est qu'approchante.

J'ai passé la soirée avec M. Granville qui a pris grande part à mon déplaisir avec le bottier ; je lui écris un mot pour lui dire qu'enfin je m'embarque.

Adieu, ma bonne mère, le papier me manque pour te raconter cette dernière journée d'excursion en Angleterre. Ce soir, je coucherai en France et demain j'aurai de tes nouvelles.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te charge de toutes mes amitiés autour de toi.

Ton fils cadet

Abel.

Lille, samedi 28 octobre 1871

Ma bonne mère,

Je t'écris deux mots seulement pour que tu ne quittes pas Lissay sans avoir reçu la nouvelle que je suis arrivé sain et sauf en France ; j'ai trouvé ici trois lettres de toi avec celle de mon oncle Gallicher et encore une de mon frère. Il fait un froid de loup et malgré tout mon désir de voir le nord de la France, il faut nécessité nécessitant que je brusque un peu mon retour à Paris ; et je ne puis user, à cause du temps, de la marge que tu m'indiquais.

Pourtant je ne serai pas à Paris avant mardi ne voulant pas faire affront à Amiens, à la Cathédrale et à ta lettre qui doit s'y trouver.

J'accepte avec contentement la proposition d'avoir le Journal de la Nièvre pendant le Conseil Général, mais seulement pendant ce temps ; je ne peux pas être lié avec M. Fay, qui est fort accaparant, et dont je goûte médiocrement le style. Vois si tu peux arranger la chose. Je serai très heureux de me tenir au courant des idées de mes compatriotes. Quant à ma robe, je n'en ai point commandée. Mais je vais user de la vieille de mon frère jusqu'à nouvel ordre. Ne te refroidis pas en venant à Paris et prends des premières absolument ; j'espère pouvoir rapporter à Paris 200 frs arrachés à la rapacité de mes amis les Anglais.

Mille et mille tendresses pour toi et amitiés autour de toi.

Ton fils cadet

Abel.